

MARIE-PIER BOUCHARD



Vivre au cœur de
« paroisses de femmes »
dans la région de Charlevoix

1940-1980

Collection *Autour de*
l'événement



VIVRE AU CŒUR
DE « PAROISSES DE FEMMES »
DANS LA RÉGION DE CHARLEVOIX,
1940-1980

Issu d'un mémoire de maîtrise en histoire,
Université Laval



Dirigée par Michel De Waele et Martin Pâquet

L'événement s'inscrit tant dans le quotidien que dans l'extraordinaire. Impossible à dissocier de la vie de tous les jours qu'il rythme ou bouleverse, l'événement permet de réfléchir sur le monde dans lequel il prend place et sur les traces qu'il y laisse. Faisant une large place à la jeune recherche et aux approches novatrices, la collection « Autour de l'événement » regroupe des études en histoire, en histoire de l'art, en ethnologie, en archéologie, en archivistique et en muséologie qui explorent les multiples arcanes de ce moment quotidien et extraordinaire.

Titres parus

Pierre-Luc Brisson, *Le libérateur de la Grèce. Titus Flamininus et l'héritage hellénistique.*

Julie Desmarais, *Femmes tondues. France – Libération. Coupables, amoureuses, victimes.*

Hélène Charron, *La sociologie entre nature et culture. 1898-1913. Genre et évolution sociale dans l'Année sociologique.*

Steve Lasorsa, *La rivalité Canadiens-Nordiques.*

Nina Brière, *La douceur du roi. Le gouvernement de Louis XIV et la fin des Frondes (1648-1661).*

Marie-Michelle Pagé, *Empereurs et aristocrates bienfaiteurs. Autour de l'inauguration des aliments dans le monde municipal italien (fin 1^{er} siècle – début IV^e siècle).*

Pierre-Olivier Maheux, *Un philosophe au service d'un peuple. Rousseau et son projet de constitution pour la Corse.*

Christine Hébert, *Les Duggies et Internet. Étude d'une communauté virtuelle d'admirateurs.*

Tommy Simon Pelletier, *Vivre et pêcher dans les Notre-Dame. Excursion archéologique sur le barachois de Mont-Louis au Régime français.*

Aryane Babin, *L'expropriation du territoire de Forillon. Les décisions politiques au détriment des citoyens.*

MARIE-PIER BOUCHARD

VIVRE AU CŒUR
DE « PAROISSES DE FEMMES »
DANS LA RÉGION DE CHARLEVOIX,
1940-1980

Issu d'un mémoire de maîtrise en histoire,
Université Laval



Presses de
l'Université Laval

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien. L'an dernier, le Conseil a investi 153 millions de dollars pour mettre de l'art dans la vie des Canadiennes et des Canadiens de tout le pays.

We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts, which last year invested \$153 million to bring the arts to Canadians throughout the country.



Conseil des arts du Canada Canada Council
for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

SODEC
Québec

Maquette de couverture : Laurie Patry

Mise en pages : Danielle Motard

ISBN: 978-2-7637-4197-0

ISBN pdf : 9782763741987

© Les Presses de l'Université Laval

Tous droits réservés.

Imprimé au Canada

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2019

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

À Albertine et Denise

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES ET DES TABLEAUX	XI
REMERCIEMENTS	XIII
INTRODUCTION	1
Vivre au cœur de « paroisses de femmes »	3
Une territorialité de l'absence	4
1 L'ESPACE ÉCONOMIQUE : D'EXIL ET D'ANCRAGE	7
1.1 Charlevoix, « pays de fleuve, de terre et de forêt »	8
1.1.1 Un territoire contrasté	8
1.1.2 Une « terre de roches » aux ressources limitées	12
1.2 Entre pluriactivité et migrations : les stratégies de subsistance	17
1.2.1 Habiter Charlevoix ou composer avec un territoire saturé	18
1.2.2 Les migrations saisonnières masculines, un phénomène structurant de l'espace charlevoisien	30
Conclusion	40
2 L'ESPACE FAMILIAL : GÉRER L'ABSENCE, S'ADAPTER À LA PRÉSENCE	41
2.1 « Jouer la femme et l'homme »	42
2.1.1 « Jouer la femme » : voir à la bonne tenue de la maison	42
2.1.2 Le devoir doux-amer d'être mère	52
2.1.3 « Jouer l'homme »... en attendant	57
2.1.4 Flirter avec les frontières du genre	61
2.2 Vivre l'absence périodique : entre résignation et résilience	70
2.2.1 Les misères de l'absence maritale	70
2.2.2 Une famille sans père, un couple sans mari	79
2.2.3 Quand le mari revient : de la fête à l'adaptation	86
2.2.4 La « mission » : entre vocation et contestation	91
Conclusion	101

3	L'ESPACE COMMUNAUTAIRE OU LA PRÉGNANCE	
	DU RÉSEAU FAMILIAL	103
3.1	L'entraide : un soutien indéfectible en cas de nécessité	104
3.1.1	La famille, une aide de première ligne	104
3.1.2	Un mécanisme à double sens	112
3.2	Créer l'appartenance : les lieux de sociabilité	116
3.2.1	Occuper son temps libre... quand on en a	117
3.2.2	La vie associative : des espaces féminins de partage	123
3.2.3	Des communautés d'enracinement	129
	Conclusion	138
	CONCLUSION GÉNÉRALE	141
	BIBLIOGRAPHIE	147
	ANNEXE 1	155
	ANNEXE 2	157

LISTE DES FIGURES ET DES TABLEAUX

Liste des figures

Figure 1	Milieux géographiques charlevoisiens	11
Figure 2	Établissement des seigneuries et paroisses charlevoisiennes	20
Figure 3	Évolution de la population charlevoisienne	21

Liste des tableaux

Tableau 1	Mouvements de la population charlevoisienne, 1911-1961	27
Tableau 2	Fondation de Cercles de Fermières dans Charlevoix, 1915-1949	124

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier toutes ces femmes que j'ai interviewées, sans qui ce livre n'aurait pu être chose possible, et qui ont ouvert leur porte et leur cœur pour me raconter leur histoire, avec une gentillesse et une générosité qui ont donné à ces rencontres une valeur dépassant de beaucoup la simple collecte d'informations. Merci aussi à celles et ceux, comme Chantale et Bertrand, qui m'ont mise sur le chemin de ces femmes et m'ont permis d'entendre leurs voix plurielles.

Je souhaite aussi remercier sincèrement l'historienne Johanne Daigle, qui a su écouter mes tergiversations intellectuelles, calmer mes inquiétudes et me diriger doucement vers la bonne voie, avec la bienveillance dont j'avais besoin.

Je souhaite par ailleurs souligner le soutien financier indispensable du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC), qui m'ont permis de me consacrer entièrement à ce projet.

Je veux également remercier ma famille, mon soutien de toujours. Papa, Maman, Val, Jess et Véro, votre présence, votre écoute et vos conseils sont la chaleur de mes jours et ont assurément joué un grand rôle dans la poursuite de ce projet. Mon poulet, merci de ton amour et merci de m'avoir écoutée et réconfortée toutes ces fois où je ressentais le besoin de m'exprimer sur les aléas de la recherche, de mes découragements à ces instants merveilleux où je découvrais une nouvelle piste.

Enfin, merci à mes grands-mères, ces deux femmes de maris migrants, grâce à qui l'idée de cet emballant sujet m'est venue. Ce livre, je vous le dédie.

INTRODUCTION

*C'tait pas la mort, tsé, j' disais toujours:
« C'est pas la mort.
Y va r'venir. »*

Mme Deschênes

La région de Charlevoix, nichée entre fleuve et montagnes, attire depuis longtemps nombre de visiteurs venus admirer les beautés de ses paysages contrastés. En revanche, si le tourisme constitue aujourd'hui le pilier de l'économie charlevoisienne, il a été pendant plusieurs décennies une activité marginale à laquelle s'adonnait un nombre restreint de villégiateurs fortunés. Ce n'est que dans les années 1960-1970 qu'il devient une industrie, néanmoins fragile, amenant des retombées économiques et des emplois pour une bonne partie de la population¹. Avant l'essor du tourisme, les activités économiques de Charlevoix étaient majoritairement orientées vers l'exploitation des ressources naturelles. Celles-ci étaient cependant limitées: les terres fertiles étaient rares et le sous-sol ne recelait que quelques minerais de faible valeur². Pour pallier l'absence de ressources qui eussent pu fournir aux habitants un nombre suffisant d'emplois et une relative aisance, plusieurs familles durent adopter une stratégie de subsistance qui avait également cours en d'autres milieux ruraux québécois, celle de la pluriactivité, qui permettait d'accroître les revenus familiaux par la pratique combinée de plusieurs activités

1. Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, p. 290-299.

2. *Ibid.*, p. 32-33.

économiques³. Toutefois, plusieurs de ces activités nécessitaient que les hommes s'absentent plus ou moins longtemps pour les pratiquer : il en était ainsi, par exemple, des chantiers forestiers, de la navigation ou des emplois journaliers dans les ports des grandes villes qui engendraient une émigration pouvant durer plusieurs mois.

Parmi les hommes qui migraient se trouvaient des maris et pères de famille, dont l'absence avait pour contrepartie la solitude de leurs épouses. En milieu rural, les femmes conjuguait normalement plusieurs tâches, qui allaient du soin des enfants à la culture du potager, en passant par la confection des vêtements et la préparation des repas. Leur travail, essentiel à la subsistance de la famille, ne recevait cependant que peu de reconnaissance et était considéré comme étant auxiliaire⁴. Leur mari absent, ce sont elles qui devaient, parfois durant une bonne partie de l'année, assumer des responsabilités normalement partagées avec leur conjoint et s'assurer du bon fonctionnement de la maisonnée, mais aussi du village, tant les migrations masculines étaient nombreuses dans la région⁵. Souvent cachées derrière l'image mythifiée de la femme forte de la campagne, oubliées de la grande histoire ou réduites à une mention rapide dans le bas d'une page, ces femmes au vécu modeste et aussi commun qu'ignoré n'ont pour l'instant pas fait l'objet d'une recherche approfondie. La présente étude aura donc pour but de livrer un portrait de la situation vécue par les femmes de Charlevoix qui devaient s'accommoder de l'absence prolongée de leur mari. Nous nous pencherons plus particulièrement sur la période 1940-1980, de la limite que nous permettent d'atteindre les sources orales jusqu'à ce qu'aient lieu des mutations socio-économiques dans la région qui apportèrent des modifications considérables au phénomène des migrations saisonnières masculines.

-
3. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité: Charlevoix au XIX^e siècle*, p. 133-136.
 4. Gail Cuthbert Brandt, Naomi Black, Paula Bourne et Magda Fahrni, *Canadian Women: A History*, p. 141-143.
 5. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation: la parenté dans Charlevoix*, p. 62.

VIVRE AU CŒUR DE « PAROISSES DE FEMMES »

La région de Charlevoix voit se déployer une variété de milieux de vie, entre espaces montagneux recouverts de forêts et littoraux aux terres fertiles rongées par l'érosion. Comme d'autres autrices l'ont observé, les variations du territoire et ses contraintes ont conditionné les stratégies de subsistance des habitants et, corollairement, les formes de migrations saisonnières masculines⁶. Nous nous sommes ainsi demandé si nous pouvions observer cette incidence du milieu de vie sur la façon dont les femmes se sont organisées en l'absence des hommes : considérant que le type de migration masculine a un impact plus général sur l'organisation familiale, comment l'espace structure-t-il les réponses des femmes aux départs cycliques des hommes ? Nous pensons que cette influence qu'a le milieu de vie sur les choix d'emploi des hommes se répercute sur la façon dont les femmes ont dû s'organiser, les deux facettes du phénomène étant intimement reliées. Dans Charlevoix, les migrations périodiques des hommes furent un expédient si souvent utilisé qu'elles marquèrent le tissu social au point où les villages de la région furent souvent décrits comme des « paroisses de femmes »⁷. C'est donc par l'espace, géographique mais aussi social, que nous avons tenté de mieux saisir le fonctionnement de ces « paroisses de femmes ».

Nous chercherons donc à observer les variations d'une zone à l'autre, mais aussi ce qu'il peut y avoir de commun dans la situation de toutes ces femmes, en dépit du milieu dans lequel elles vivent. L'approche privilégiée sera de nous concentrer sur la zone ouest de Charlevoix, qui forme, en miroir à la zone est, un ensemble cohérent sur le plan historique, social et administratif, et permet d'explorer une variété de milieux⁸. Il s'agira d'étudier ces fluctuations et ces constantes à travers plusieurs prismes permettant de mieux appréhender la réalité de ces femmes. Nous nous sommes donc intéressée aux diverses tâches qu'elles étaient appelées à faire, à la façon dont elles appréhendaient les départs cycliques du mari,

6. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité* [...], *op. cit.*, p. 201 ; Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation* [...], *op. cit.*, p. 53.

7. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation* [...], *op. cit.*, p. 60-61.

8. Pour situer géographiquement la région, voir l'annexe 1.

aux stratégies auxquelles elles avaient recours et au rapport qu'elles entretenaient avec leur communauté.

Considérant le silence des sources écrites à propos de notre sujet, nous nous sommes rapidement tournée vers les enquêtes orales, qui nous ont permis de mieux comprendre les réalités de ces femmes de l'oubli, tout en leur redonnant la parole, dans une démarche qui vise à en faire des actrices de l'histoire, qui ont répondu à une situation particulière en fonction de leur propre agentivité, et non des êtres passifs qui ont subi l'histoire. 17 femmes aujourd'hui âgées de 65 à 90 ans ont donc été interviewées, dans une position que Pierre Paillé qualifia fort à propos d'«écoute de l'altérité⁹», afin d'entrer dans le monde de ces femmes rurales, en utilisant leurs mots comme des chemins d'entrée et de compréhension de leurs réalités¹⁰.

UNE TERRITORIALITÉ DE L'ABSENCE

Cet ouvrage est constitué de trois parties, chacune renvoyant à un espace de la vie des femmes que nous étudions. Du reste, nous ne considérons pas ces espaces comme étant mutuellement exclusifs, mais plutôt comme étant des espaces communicants, qui s'imbriquent l'un dans l'autre. Le premier chapitre est consacré à l'espace économique, où sont abordées les réalités économiques et environnementales, en lien notamment avec la nécessité de la pluriactivité et, corollairement, des migrations. Y sont présentés la diversité territoriale de la région et ses effets sur les activités de subsistance. Le deuxième chapitre aborde l'espace familial, dans lequel sont notamment exposés les divers rôles que devaient jouer les femmes de maris absents, de même que la manière dont celles-ci vivaient les

9. Pierre Paillé, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, p. 143.

10. 15 femmes étaient des épouses de migrants saisonniers alors que deux étaient des filles de migrants saisonniers, dont la durée, la fréquence et la nature des absences étaient diverses, afin d'atteindre une variété de témoignages. Conséquence des aléas de l'enquête orale, les entretiens, de forme semi-dirigée, furent menés auprès de femmes provenant de cinq des sept villages envisagés, principalement situés en milieu côtier. Pour préserver l'anonymat de ces femmes, les noms ont été changés, de même que certaines données trop précises (noms d'entreprises et de rues) pouvant faciliter l'identification des participantes. Des tableaux synthétisant le profil des participantes sont présentés en annexe 2.

successions de départs et retours et d'absences et présences du mari. Enfin, le troisième chapitre a pour objet l'espace communautaire, où il est question des réseaux d'entraide auxquels participaient ces femmes, mais aussi des divers espaces de sociabilité où elles tissaient leur appartenance à la communauté.

1

L'ESPACE ÉCONOMIQUE : D'EXIL ET D'ANCRAGE

Les femmes charlevoisiennes évoluent dans un espace qui conditionne étroitement leurs expériences, celui d'une région au paysage fort variable, où de petits milieux de vie différenciés se succèdent comme autant de fragments d'un tableau à la fois hétéroclite et harmonieux. Ces milieux, aussi variés soient-ils, possèdent néanmoins un attribut commun : celui de poser un défi hasardeux à ceux qui souhaitent s'aventurer à y vivre. En effet, la région, sans être totalement hostile à tout établissement, offre peu sur le plan économique et requiert de ses habitants un minimum d'ingéniosité afin d'y subsister. C'est ce qui engendra, entre autres stratégies, le phénomène des migrations saisonnières masculines, qui permettait de demeurer dans la région tout en obtenant un revenu suffisant, et qui eut un impact sur tant de femmes restées au foyer sans leur mari. Avant même de s'attarder aux stratégies des femmes face aux absences maritales, il faut donc se pencher sur celles de toute une population pour subsister dans ce milieu plus ou moins hospitalier. Sera donc décrit, en premier lieu, le territoire physique, dont les variations tourmentées offrent des ressources de qualité tout aussi variable, mais tendant généralement vers la médiocrité. Ce cadre difficile définit le vécu de ses habitants, marqué par des horizons limités, que l'on contourne par des allers-retours constants entre la région et l'extérieur.

1.1 CHARLEVOIX, « PAYS DE FLEUVE, DE TERRE ET DE FORÊT¹ »

Cette formule de l'écrivain et prêtre renommé Félix-Antoine Savard, qui a marqué la région autant qu'il a été marqué par elle, décrit bien en quelques mots l'essence du territoire charlevoisien : un territoire où se succèdent et s'entremêlent trois décors, dans lesquels se jouent des scènes au caractère modulé par leur milieu, un territoire où le fleuve, la terre et la forêt forment un triptyque de milieux de vie et de ressources desquelles chacun tente de tirer parti. C'est sur ces trois piliers que l'économie charlevoisienne s'est longtemps appuyée, alors même que ceux-ci n'offraient pas toujours le meilleur des appuis. Charlevoix, terre de fragilité et d'inconstance pour ses habitants, est aussi et d'abord un espace formé et déformé par les mouvements de la nature, qui lui ont donné cet aspect aussi pittoresque qu'inhospitalier.

1.1.1 Un territoire contrasté

La région de Charlevoix n'a pas manqué de susciter, chez ceux qui l'ont observée, des descriptions imagées soulignant son caractère sauvage et indompté. Les premiers regards portés sur la région l'ont dépeinte comme un lieu presque hostile, dont le descriptif peut « se résumer en quelques mots-clés : inhabitable, escarpé, dangereux, menaçant, insécurisant² ». De fait, ce territoire au relief accidenté, bordé d'un rempart montagneux se jetant dans la mer, a marqué l'imaginaire de bien des observateurs qui l'ont rapidement considéré comme une zone farouche, « une succession de collines rocheuses³ », pour reprendre les mots de l'explorateur Pehr Kalm, qui avait bien peu à offrir à d'éventuels habitants. Pierre Boucher, gouverneur de Trois-Rivières, ne l'a-t-il pas d'ailleurs décrit en 1664 comme un « pays [...] tout inhabitable, estant trop haut et tout de roche

-
1. Félix-Antoine Savard, cité dans Serge Gauthier, « Histoire des trois pays de Charlevoix », dans *Regards croisés de l'autre à soi : 30 ans d'histoire régionale dans Charlevoix, 1984-2014*, La Malbaie, Charlevoix, 2014, p. 37.
 2. Serge Gauthier, « Charlevoix ou la création d'une région folklorique », dans *Regards croisés de l'autre à soi [...]*, *op. cit.*, p. 103.
 3. Pehr Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, f. 791.

et tout à fait escarpé⁴ ? Ces paysages dantesques n'ont pas que généré craintes et frayeur : ils ont aussi créé l'émerveillement et la fascination chez ceux qui en appréciaient les beautés contrastées. Les descriptions de Charlevoix qui prennent l'air d'odes lyriques à sa nature pittoresque abondent dans la littérature : on se plaît à y admirer « la majesté de ce fleuve au coucher de soleil, qui lui communique des teintes incomparables⁵ », ou à se promener dans ses forêts où l'on peut « jouir du silence que seuls coupent le chant des oiseaux et le murmure des cascades⁶ ». Ces représentations, aussi emphatiques soient-elles, témoignent néanmoins de la morphologie bien particulière de la région.

En effet, Charlevoix possède d'abord un relief des plus contrastés. On divise souvent le profil topographique de la région en trois zones : d'abord s'élève le plateau supérieur, dont les hauteurs culminent à plus de 1000 mètres ; ensuite, s'adosse à ce dernier le plateau intermédiaire, d'une altitude moins élevée, mais avoisinant tout de même en moyenne les 400 à 600 mètres ; enfin, après une dépression abrupte du plateau intermédiaire, se trouvent les basses terres, dont l'élévation ne dépasse pas les 50 mètres. On divise parfois ces basses-terres en deux zones, soit les vallées creusées par les rivières du Gouffre et Malbaie ainsi que le mince littoral qui s'étire le long du fleuve, et l'Isle-aux-Coudres. Ces divers milieux géographiques sont représentés sur la figure 1. À l'intérieur même de ces zones s'observent des variations importantes, et ce, sur des distances très courtes, ce qui confère à la région une structure topographique fort originale, à un tel point que Georges Bellerive, pour figurer les brusques variations du terrain, décrit l'un des villages de Charlevoix en ces termes : « Prenez Québec depuis la Basse-Ville, avec toutes les campagnes qui l'environnent, jusqu'au sommet des Laurentides, dans un rayon de douze à quinze milles, et condensez le tout au quart ou au tiers de la grandeur naturelle, et vous aurez là, à peu de chose près, une idée des Éboulements, moins, peut-être, son sol tourmenté à

4. Pierre Boucher dans son *Histoire véritable et naturelle*, cité dans Martin Brassard, *Histoire de Ville Baie-Saint-Paul*, p. 3.

5. Charles-Henri-Philippe Gauldrée-Boilleau, *Paysan de Saint-Irénée*, p. 20.

6. Georges Bellerive (dir.), *Les Éboulements et l'Île-aux-Coudres : souvenirs et impressions d'écrivains sur ces deux beaux endroits historiques*, p. 28.

l'excès par de nombreux tremblements de terre⁷. » De fait, la présence de deux systèmes de failles qui traversent la région et qui ont engendré tremblements de terre et glissements de terrain est l'un des facteurs expliquant le relief complexe et accidenté de la région, en plus des sillons creusés par les nombreux cours d'eau et des effets d'une météorite ayant heurté la région à l'époque du Dévonien, matérialisés sous la forme d'un pic montagneux, le mont des Éboulements, entouré d'une dépression semicirculaire rejoignant les deux vallées⁸. Cela a eu pour effet de créer « une hétérogénéité poussée de l'espace et un compartimentage profond de ce milieu⁹ », qui se retrouvent inévitablement dans d'autres caractéristiques physiques de la région.

De fait, le climat suit les variations du relief: tant l'altitude que la proximité du fleuve créent des microclimats qui se succèdent au rythme des fluctuations topographiques. Sur les plateaux intermédiaire et supérieur, les températures sont plus froides et les accumulations de neige plus importantes, tandis que le littoral jouit d'un climat plutôt clément, si bien que certains ont qualifié Saint-Joseph-de-la-Rive de « Petite Floride de Charlevoix¹⁰ », épithète que n'auraient assurément pas pu recevoir les villages de l'arrière-pays, où les hivers rigoureux sont entrecoupés d'étés fugaces. La végétation subit les mêmes variations, alors que s'observent des agencements diversifiés où feuillus et conifères se relaient dans une valse singulière. En dépit de ces fluctuations, le climat de la région est généralement plutôt rude et les étés chauds et humides n'offrent qu'un court répit aux longs hivers et aux gels intempestifs.

Les sols offrent un triste pendant aux conditions climatiques: leur pauvreté est constamment soulignée, certains allant jusqu'à mentionner que « peu de régions sont aussi dépourvues de bons sols que Charlevoix¹¹ ». Ils sont généralement constitués d'une terre jaune, de texture caillouteuse

7. *Ibid.*, p. 9.

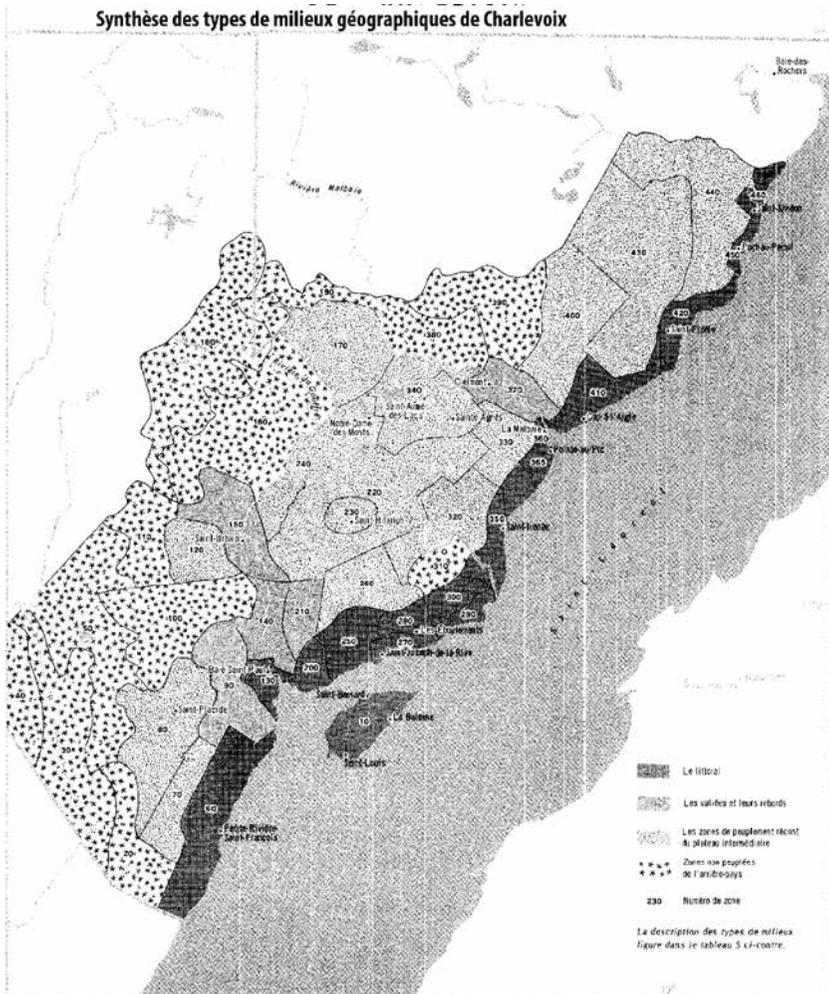
8. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité: Charlevoix au XIX^e siècle*, p. 112-113.

9. Jean Barry, *Aspects de la géographie du peuplement dans le comté de Charlevoix-Ouest*, p. 13.

10. Paul St-Laurent et Lise Savard (dir.), *Saint-Joseph-de-la-Rive: regard sur son patrimoine*, p. 22.

11. Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix, op. cit.*, p. 32.

FIGURE 1 Milieux géographiques charlevoisiens*



* Carte tirée de Jean Raveneau, *Analyse morphologique, classification et protection des paysages : le cas de Charlevoix*, p. 170.

et d'épaisseur réduite, de sorte que l'on atteint rapidement la moraine de fond, et ce, particulièrement lorsque l'on se dirige vers les zones plus au nord. Les basses terres, où une couche de sédiments rend la terre plus fertile, constituent les quelques zones privilégiées de la région, bien que d'une faible superficie, qui s'est d'ailleurs réduite en raison

du phénomène d'érosion qui a durement touché tout le littoral. Cette « contexture pédologique stérile¹² » a eu pour effet d'imposer de sérieuses limitations à toute entreprise agricole.

1.1.2 Une « terre de roches » aux ressources limitées

L'agriculture, premier pilier de l'économie charlevoisienne – comme en bien d'autres régions rurales de la province –, souffre de problèmes structurels importants tout au long de la période qui nous intéresse. Les habitants sont au fait des restrictions imposées par le sol et les formules qu'ils utilisent pour parler de sa nature rocailleuse en rendent bien compte : plusieurs rangs de la région sont qualifiés de « terres de roches¹³ », tandis qu'aux Éboulements on dit « na[ître] parmi les cailloux¹⁴ » et que l'on considère Petite-Rivière-Saint-François « non pas comme une terre pierreuse mais comme une pierre terreuse¹⁵ ». Les Charlevoisiens ne tirent que bien modestement profit de l'agriculture : en 1956, moins de 12 % des agriculteurs peuvent vivre de ses produits¹⁶. Le système en vigueur est celui des cultures mixtes, où l'on tente de diversifier les productions (élevage, céréales, fruits et légumes) afin d'obtenir un rendement acceptable de cette terre capricieuse, bien que s'opère une marche vers la spécialisation, entre autres au profit de l'industrie laitière. Les conditions naturelles défavorables n'expliquent pas à elles seules les faiblesses de l'agriculture charlevoisienne : l'éloignement des marchés et les capacités limitées d'investissement des cultivateurs ont aussi contribué à cet état des choses. De fait, bien qu'autour du milieu du xx^e siècle les agriculteurs aient manifesté une certaine ouverture au changement, notamment visible dans la mécanisation massive qui s'opère à partir des années 1950, les efforts pour se mettre à jour sont inégaux et

12. Jean Barry, *Aspects de la géographie du peuplement dans le comté de Charlevoix-Ouest*, op. cit., p. 10.

13. Jean Des Gagniers, *Charlevoix, pays enchanté*, p. 219.

14. Antoine Tremblay, *Monographie sur la paroisse des Éboulements, comté de Charlevoix*, p. 24.

15. Jean-Paul Tremblay, *Les avatars d'un village côtier : la Petite-Rivière-St-François*, p. 10.

16. Camille Richard et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix : premier rapport*, p. 3;12.

tardifs et le milieu agricole charlevoisien est rapidement dépassé par un marché de plus en plus concurrentiel et axé sur la production à grande échelle¹⁷. Plusieurs agriculteurs dont l'exploitation, déjà peu lucrative, perd encore en rentabilité décident d'abandonner leurs terres. S'accentue ainsi un déclin commencé il y a déjà quelques décennies, alors que s'observe une baisse constante et marquée du nombre de fermes, de la population et de la main-d'œuvre agricoles ainsi que de la superficie des terres cultivées : entre 1956 et 1961, cette dernière diminue de 8,6 % alors que celle de la moyenne canadienne augmente de 18 %¹⁸. Ainsi s'assombrit le portrait déjà peu lumineux de l'agriculture charlevoisienne, qui a d'ailleurs toujours dû s'appuyer, pour demeurer rentable, sur un allié qui compte pour 80 à 90 % du territoire régional, la forêt.

De fait, la forêt y est tellement prédominante, et son exploitation si primordiale, que Charlevoix a été « peu à peu perçue comme une région forestière plutôt que comme une région agricole¹⁹. » Avant même d'être colonisée, la région est convoitée pour son potentiel forestier. Les essences d'arbres sont variées dans la région : sapins, bouleaux et épinettes font partie des variétés qui couvrent le territoire, mais ce sont les grands pins rouges de Baie-Saint-Paul qui ont attiré en premier l'attention des Français, qui les ont exploités aux XVII^e et XVIII^e siècles pour en faire du goudron. Après l'échec de cette entreprise, conséquence notamment d'une exploitation irrationnelle de la ressource, c'est au tour de l'épinette de susciter l'intérêt, d'abord pour le sciage, puis pour l'industrie des pâtes et papiers, qui prend son essor au tournant du XX^e siècle et devient une véritable manne pour la région²⁰. C'est vers cette industrie que converge presque l'entièreté des produits de la forêt charlevoisienne : en moyenne, neuf cordes de bois sur dix coupées dans la région lui sont dédiées. Si une partie des ressources forestières se trouve sur les terres des agriculteurs,

17. Voir à ce sujet Luc Bureau, *Rôle des facteurs culturels dans la perception des paysages*, p. 21 ; Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix, 1850-1950*, p. 292-296 ; Camille Richard et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix [...]*, *op. cit.*, p. 3;22-3;27.

18. Antoine Tremblay, *Monographie sur la paroisse des Éboulements [...]*, *op. cit.*, p. 8.

19. Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, *op. cit.*, p. 246.

20. Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix [...]*, *op. cit.*, p. 72, 88.

pour qui le boisé de ferme constitue un complément essentiel de leurs revenus, la majorité d'entre elles se situe sur les terres de la Couronne, qui s'étendent sur une large part de l'arrière-pays et sur lesquelles des compagnies privées détiennent des droits de coupe. L'une d'entre elles domine rapidement l'industrie : la Donohue Brothers Limited. Celle-ci se spécialise dans la production de papier journal, qui compte, en 1960, pour 85 % de la valeur marchande des produits manufacturés charlevoisiens et pour plus de 90 % de la valeur de la production forestière régionale. En revanche, si cette compagnie fait figure de poumon économique dans la région, le quasi-monopole qu'elle exerce contribue à la précarité de l'industrie forestière, qui dépend fortement et presque uniquement de sa bonne marche²¹. Nonobstant cette conjoncture instable, la forêt conserve sa primauté, tant dans l'économie que dans le paysage. Elle partage toutefois la scène avec un autre acteur de poids, la mer.

Le fleuve Saint-Laurent, qui s'étire sur plus de cent kilomètres le long des côtes charlevoisiennes, occupe une place prépondérante dans la vie des habitants, auxquels il offre à la fois un panorama grandiose et un moyen de subsistance. Ce ne sont toutefois pas les produits de la mer qui fournissent des revenus importants : la pêche est une activité le plus souvent artisanale, qui comble les besoins familiaux ou, tout au plus, locaux. En dehors de la pêche au marsouin, seule pêche véritablement commerciale qui a eu lieu à l'Isle-aux-Coudres mais dont la pratique a cessé en 1924, et de la pêche à l'anguille à laquelle s'adonnaient les gens de Petite-Rivière-Saint-François, peu sont dignes de mention²². C'est plutôt par la navigation, et plus particulièrement le cabotage, que le fleuve a pris une grande importance dans la vie économique charlevoisienne. Intimement relié au développement de la région depuis ses tout débuts, alors qu'il constituait un moyen de communication essentiel, le transport par bateau devient, à partir du xx^e siècle, le cœur de l'industrie maritime dans la région, particulièrement depuis les années 1940, alors qu'il prend une tournure proprement commerciale. La région, favorisée

21. Sur l'industrie des pâtes et papiers et la compagnie Donohue, consulter Camille Richard et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix [...]*, op. cit., p. 3;57-3;60, 3;84.

22. Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix [...]*, op. cit., p. 87.

par sa position géographique stratégique, tient d'ailleurs une place prédominante au sein de l'industrie du cabotage : en 1962, ce sont 51 % des caboteurs de la province qui sont charlevoisiens et 62 % des goélettes québécoises qui ont été construites dans la région, de très fortes proportions si l'on tient compte de son poids démographique. Cette entreprise, profondément familiale et artisanale, prend de l'expansion en raison des besoins accrus en transport durant la Seconde Guerre mondiale et du développement économique de la Côte-Nord, dont l'insuffisance des voies de communication terrestres rend tout indiqué le transport par goélette, qui s'adapte bien à l'absence de quais²³. Le fleuve Saint-Laurent dans sa presque entièreté devient l'aire de jeu des caboteurs, qui y transportent de port en port les matières les plus diverses. Généralement, toutefois, c'est du « bois de pulpe » qui constitue leur cargaison²⁴. Bien que les propriétaires de goélettes aient commencé dès les années 1920 à améliorer leurs bateaux par l'introduction de diverses innovations, tels le moteur ou le radiotéléphone, ils n'arrivent toutefois pas à échapper à leur mise en retrait graduelle par la grande industrie, dont les bateaux en acier, plus grands et plus rapides, sonnent le glas du petit cabotage autour des années 1960. De fait, les frais d'exploitation ne cessent d'augmenter pour les petits propriétaires, qui doivent assumer les énormes coûts de construction, en plus de ceux trop fréquents de l'entretien et des salaires pour les employés, et ceux-ci se retrouvent complètement évincés de la concurrence²⁵. Les navigateurs eux-mêmes sont conscients que l'âge d'or du cabotage est révolu : « [C]'est 'es marins eux-mêmes qui l'disent : ça va toute disparaître, ça. [...] Y'a aucune possibilité, on est rendus à bout d'âge pis on s'est débattus tout l'temps d'la vie. On a pas une cenne, on a pas une cenne, on s'doit, fait que²⁶... », confiera au réalisateur Pierre Perrault un propriétaire de goélette de l'Isle-aux-Coudres, à l'occasion du tournage du film *Les voitures d'eau*, en 1968. L'industrie survit toujours, mais elle entre dans une phase d'inexorable déclin.

23. Camille Richard et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix* [...], *op. cit.*, p. 3;94-3;97, 3;102-3;113, 3;133.

24. François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles, comté municipal de Charlevoix*, p. 60.

25. Sur le déclin de l'industrie, voir Michel Desgagnés, *Le cabotage, les goélettes et la construction navale dans le comté de Charlevoix*, p. 25-26, 44-64.

26. Pierre Perrault, *Les voitures d'eau*.

Bien que comportant toutes leurs faiblesses, l'agriculture, l'exploitation forestière et la navigation demeurent les trois industries clés du secteur primaire dans Charlevoix. En comparaison, celle des mines et de l'énergie fait piètre figure. La région ne dispose d'aucune ressource énergétique notable et son sous-sol est à peu près dépourvu de minerais de grande valeur. En somme, les ressources minérales qu'on y trouve, comme le feldspath, le granit, le grès et l'argile, sont assez communes et peu d'entre elles ont pu être exploitées. Seuls les sables et graviers, le fer de Saint-Urbain, le mica du lac Pied-des-Monts et la tourbe de l'Isle-aux-Coudres ont fait l'objet d'une exploitation commerciale, toutefois intermittente et parsemée d'échecs, plusieurs entreprises ayant été éphémères ou peu profitables, ce qui a fait en sorte que l'exploitation des ressources minières en sol charlevoisien aura eu en somme peu d'impact économique²⁷.

Les industries des secteurs secondaire et tertiaire ne sont guère plus développées. Hormis les usines de pâtes et papiers Donohue Brothers Limited et Nairn Falls Pulp Company, les manufactures demeurent au stade de la petite entreprise familiale d'envergure locale, comme les fromageries ou les scieries²⁸. Toutefois, le secteur des services est plus florissant : il y a bien l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul qui est un établissement d'importance dans la région, mais c'est surtout le secteur du tourisme qui devient un fleuron de l'économie charlevoisienne. En effet, les paysages pittoresques et les espaces naturels préservés attirent dès le XIX^e siècle les villégiateurs anglophones et les sportifs, bientôt suivis par une foule de plus en plus nombreuse de touristes venus par les « bateaux blancs », ces bateaux à vapeur faisant croisière sur le Saint-Laurent et le Saguenay et qui marquent une nouvelle ère pour l'économie de la région²⁹. De fait, Charlevoix devient un centre de villégiature prisé, tant et si bien qu'à partir du milieu du XX^e siècle, on assiste à une « véritable monoéconomie

-
27. Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix* [...], *op. cit.*, p. 72-73.
28. François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles* [...], *op. cit.*, p. 20.
29. Philippe Dubé, *Deux cents ans de villégiature dans Charlevoix : l'histoire du pays visité*, p. 85.

touristique³⁰ ». Toutefois, les Charlevoisiens sont le plus souvent exclus des grandes infrastructures touristiques et cette industrie ne génère que des emplois temporaires, ce qui engendre, encore une fois, une économie plutôt instable³¹. Instabilité et précarité, voilà qui résume bien la conjoncture économique charlevoisienne.

Charlevoix, c'est d'abord un territoire tout en contrastes : son relief mouventé a créé une succession de microespaces à la nature différenciée qui ont suscité l'étonnement de ceux qui l'ont observé, mais aussi la hardiesse de ceux qui s'y sont installés. De fait, Charlevoix n'est pas une terre qui se laisse facilement habiter : elle offre des ressources au potentiel inconstant, voire insuffisant. La terre, la forêt et la mer forment une triade essentielle qui contraint cependant à se soumettre aux lois d'une nature capricieuse et d'un marché implacable. Ces conditions ont exigé des Charlevoisiens l'adoption d'un mode de vie inventif, qui se module au gré des circonstances et des possibilités.

1.2 ENTRE PLURIACTIVITÉ ET MIGRATIONS : LES STRATÉGIES DE SUBSISTANCE

Au vu de la contexture géoéconomique charlevoisienne, on peut rapidement saisir la part de défi et d'incertitude que comporte l'idée de s'établir sur ces terres. De fait, l'histoire du peuplement de Charlevoix est jalonnée d'embûches et de lentes et sporadiques avancées, réprimées par de nombreux reculs. La colonisation du pays se fait difficilement et on se heurte rapidement à la capacité de rétention limitée de la région. Multiplier les sources de revenus ne suffit pas toujours et pour certains, partir devient la seule issue. Mais souvent, ceux qui partent reviennent : c'est le cas des nombreux migrants saisonniers qui quittent la région pendant une saison ou deux pour y revenir le portefeuille regarni des dollars durement gagnés durant leur émigration. Ces migrations ont eu un effet déterminant sur l'organisation sociale de ces petits villages qui n'ont rien de statique.

30. Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, op. cit., p. 350.

31. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité* [...], op. cit., p. 308 ; Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, op. cit. p. 350.

1.2.1 Habiter Charlevoix ou composer avec un territoire saturé

La présence européenne en sol charlevoisien commence dès la première moitié du xvii^e siècle sur ce territoire déjà fréquenté par les Autochtones, principalement pour la chasse et la pêche. Toutefois, bien que les premiers établissements soient fondés dans les années 1670, il faut attendre les années 1730 pour que le peuplement s'accélère, les seigneurs ayant préféré auparavant se consacrer à l'exploitation des ressources forestières plutôt qu'au recrutement de colons désireux de s'installer sur ce territoire éloigné³². Ce sont principalement des pionniers de la Côte-de-Beaupré qui viennent s'y établir, surtout dans les environs de Baie-Saint-Paul, puis éventuellement vers La Malbaie. En dehors de ce premier contingent migratoire, la région a reçu peu d'apports de populations provenant de l'extérieur, en raison notamment de sa géographie contraignante. Le reste du peuplement s'est surtout effectué à partir des premiers établissements charlevoisiens³³. On peut distinguer deux phases dans le peuplement de la région, dont le développement est retracé dans la figure 2 : d'abord, aux xvii^e et xviii^e siècles, l'occupation graduelle du littoral et des vallées, puis de la bordure du plateau intermédiaire, d'ouest en est, les colons demeurant toujours près des côtes dans l'est ; ensuite, au début du xix^e siècle, l'expansion vers l'arrière-pays, cette zone plus reculée du plateau intermédiaire ouest, de sorte que vers le milieu du même siècle, tout le territoire habitable est investi³⁴. La colonisation de la région est conditionnée par un système de reproduction familiale qui rejette tout morcellement des terres déjà exploitées en cherchant à établir chacun des fils sur de nouvelles terres, ce qui cause une extension des territoires défrichés en vue d'y absorber les surplus démographiques³⁵. D'ailleurs, en raison du cadre géographique préalablement exposé, la région se sature rapidement et n'arrive bientôt plus à accueillir la descendance des premiers habitants, considérant en outre que, selon les dires de Raoul Blanchard, coloniser l'arrière-pays relevait d'un acte pratiquement

32. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité* [...], *op. cit.*, p. 63.

33. Serge Gauthier, « Éléments de recherche en vue d'une étude historique du peuplement de Charlevoix », dans *Regards croisés de l'autre à soi* [...], *op. cit.*, p. 34.

34. Camille Richard et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix* [...], *op. cit.*, p. 2;5.

35. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité* [...], *op. cit.*, p. 114.

désespéré: « Il fallait donc que la faim de terres nouvelles fût bien grande chez les journaliers et les fils de cultivateurs des basses paroisses pour qu'ils se risquassent à venir défricher dans ces solitudes hostiles³⁶. » Sur le plan du nombre d'habitants, une hausse irrégulière peut s'observer (voir figure 3): entre 1790 et 1860, la population croît rapidement, passant de 2 800 à 15 200 habitants, puis augmente plus lentement jusqu'en 1931, où elle atteint les 23 000 habitants, et enfin connaît une dernière augmentation substantielle pour se fixer près des 30 000 âmes dans les années 1950 avant de commencer à stagner³⁷. La population augmente donc, mais bien moins que ce que l'accroissement naturel aurait dû engendrer. Cela est dû à un important phénomène d'émigration qui touche la région du moment que son point de saturation démographique est atteint, au courant du XIX^e siècle, question si centrale dans l'histoire charlevoisienne qu'elle sera approfondie un peu plus loin.

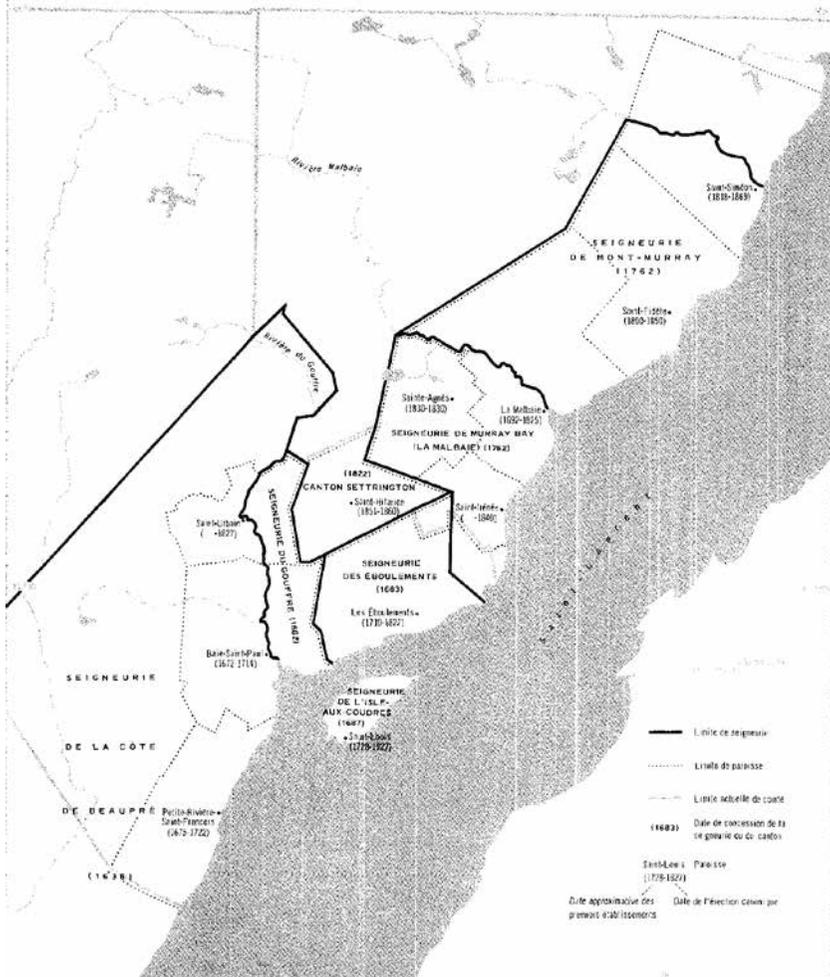
Le peuplement est non seulement irrégulier, mais aussi discontinu: se sont formés des sortes de petits îlots de population, disséminés le long de la côte et sur le plateau. Une distance appréciable sépare les villages les uns des autres, et chacun d'eux a développé un caractère qui lui est propre. Encore une fois le résultat d'un conditionnement par le milieu géographique, une variété d'établissements a vu le jour. D'abord, il y a Baie-Saint-Paul et La Malbaie, qui constituent les deux pôles régionaux autour desquels se disposent en éventail les autres villages. Par leur taille et leur importance, celles-ci se distinguent des autres localités tout en donnant aux deux sous-regroupements du comté, l'ouest et l'est, une identité différente. Nous retrouvons ensuite les villages qui s'égrènent tout le long du littoral, comme Petite-Rivière-Saint-François et Saint-Joseph-de-la-Rive, petits morceaux de terre séparés entre eux par une mer grugeant petit à petit le fragile rivage. Puis, il y a des localités comme Les Éboulements et Saint-Irénée, qui s'étendent en terrasses du plateau jusqu'à la mer et, derrière elles, des villages tels Saint-Hilarion et Sainte-Agnès, qui constituent de frêles avancées dans l'immense forêt qui les englobe. Enfin, séparée des autres par le vaste fleuve se trouve

36. Raoul Blanchard, *L'Est du Canada français*, « Province de Québec », p. 356.

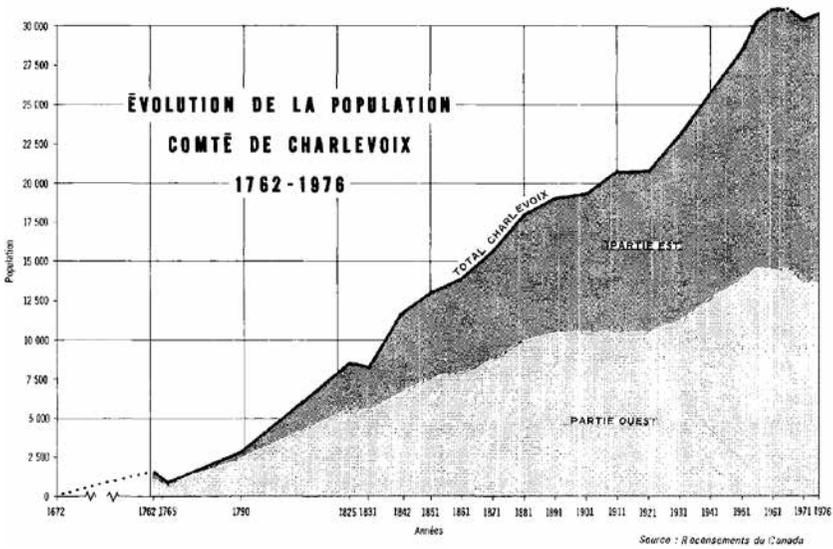
37. Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix [...]*, *op. cit.*, p. 75.

FIGURE 2 Établissement des seigneuries et paroisses charlevoisiennes*

**L'OCCUPATION DU TERRITOIRE DE CHARLEVOIX
SEIGNEURIES ET PAROISSES-MÈRES AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE**



* Carte tirée de Jean Raveneau, *Analyse morphologique, classification et protection des paysages [...], op. cit.*, p. 146.

FIGURE 3 Évolution de la population charlevoisienne*

* Graphique tiré de *Analyse morphologique, classification et protection des paysages [...]*, op. cit., p. 148.

l'Isle-aux-Coudres, qui par son insularité s'est forgé une personnalité singulière³⁸. Ainsi, si tous ces établissements partagent un sort commun, ils ont aussi une évolution distincte, formant une sorte de tout hétérogène.

Sont souvent désignées comme responsables de cette situation les voies de communication longtemps embryonnaires. Elles interdisent presque tout déplacement lors de la fonte des neiges, et durant le reste de l'année, leur tracé tourmenté ralentit considérablement et complique les voyages³⁹. Le cas de l'Isle-aux-Coudres est encore plus problématique : jusqu'en 1930, année où un premier traversier d'été est implanté, les insulaires doivent

38. Sur les différents types d'établissements, voir Raoul Blanchard, *L'Est du Canada français [...]*, op. cit., p. 344 ainsi que Antoine Tremblay, *Sur le plateau laurentien : analyse sociale d'une communauté rurale : Notre-Dame de l'Assomption des Éboulements* p. 30-37.

39. Jean Des Gagniers, *Charlevoix, pays enchanté*, op. cit., p. 188.

traverser en canot au péril de leur vie ; durant la saison des glaces, ils deviennent presque coupés du monde extérieur, et ce, jusqu'à l'introduction d'un premier traversier d'hiver en 1958. Certes, les traversées restent toujours possibles, mais elles peuvent être fort dangereuses, comme en témoigne l'abbé Alexis Mailloux qui retrace, dans sa *Promenade autour de l'Île-aux-Coudres*, les nombreux accidents survenus lors de ces voyages⁴⁰. Les mêmes contraintes s'observent à propos des communications avec l'extérieur de la région. Jusqu'au XIX^e siècle au moins, Charlevoix est plus ou moins coupé du reste de la province par voie terrestre, en raison de l'imposant massif des Caps et de la grande forêt qui l'encerclent. On communique donc avec l'extérieur surtout par voie maritime, la seule autre option étant le périlleux chemin de la grève. Des requêtes pour obtenir une route qui traverserait les Caps et permettrait de rejoindre la Côte-de-Beaupré sont formulées dès le XVIII^e siècle, mais ce n'est qu'en 1808 que le projet de construction du chemin des Caps débute, pour ne devenir minimalement praticable qu'en 1824. Il faudra attendre encore un siècle pour qu'une route convenable soit aménagée, quoiqu'elle ne permette pas encore des déplacements aisés, surtout en hiver⁴¹. L'hiver demeure donc une période d'isolement au moins jusqu'au milieu du XX^e siècle, puisque les chemins y sont le plus souvent mal déneigés et impraticables⁴². La liaison avec le Saguenay devra quant à elle attendre le début du XX^e siècle. Le moyen de transport qui s'accommode encore le mieux des contrariétés hivernales est le train, mais le chemin de fer n'atteint la région qu'à la fin des années 1910, soixante ans après qu'une liaison Québec-Rivière-du-Loup fut établie⁴³. C'est donc pendant les premières décennies du XX^e siècle que Charlevoix se voit dotée de meilleurs liens de communication qui la désenclavent peu à peu. Toutefois, il faut encore s'armer de patience pour voyager : par exemple, se rendre par train à Chicoutimi dans les années 1930-1940, avec un détour

40. Alexis Mailloux, *Promenade autour de l'Île-aux-Coudres*, p. 73-91.

41. François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles [...]*, *op. cit.*, p. 61.

42. Alexis Tremblay, *Capsule 10: Isle-aux-Coudres*.

43. Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix [...]*, *op. cit.*, p. 96.

obligatoire par Québec, peut prendre près de 24 heures⁴⁴! Charlevoix est ainsi une région qui s'est développée dans un contexte d'isolement assez important, qui a « vraisemblablement façonné chez les gens une mentalité d'indépendance et d'autosuffisance familiale, paroissiale et même cantonale⁴⁵ ». Il importe toutefois de tempérer l'image de contrée recluse et reculée que l'on pourrait lui accoler : la société charlevoisienne connaît des transformations semblables à celles que l'on observe dans les socio-économies de la périphérie de la vallée laurentienne et les apports de population extérieure, certes réduits mais bien réels, nous empêchent de parler d'un isolat⁴⁶.

C'est pourtant la représentation qu'en ont faite bien des observateurs, qui ont élaboré un discours folklorique sur les habitants de la région, formant une sorte de pendant aux descriptions pittoresques que l'on a faites du paysage charlevoisien. Les maîtres d'œuvre de ce discours, les Barbeau, Gauldrée-Boilleau et autres, ont emprunté aux langages nationalistes pour faire de Charlevoix un lieu préservé, un laboratoire où l'on peut observer un mode de vie presque inchangé depuis le temps de la Nouvelle-France⁴⁷. Leur pratique révèle une vision fantasmée de la ruralité, où « la société rurale est représentée comme un objet lisse, que l'on caractérise en recourant aux stéréotypes de la stabilité, de la cohésion, de l'égalité, de la solidarité et de la communauté⁴⁸ ». Ainsi abondent les descriptions de « l'ancêtre paysan-fondateur délaissé d'une nationalité nouvelle, conservateur obstiné de ce qu'il y avait de bon et de fort dans la tradition médiévale française⁴⁹ », à « l'hospitalité antique⁵⁰ » et

44. Paul-Victor Lavoie, *Capsule 1 : Petite-Rivière-Saint-François*.

45. Camille Richard et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix [...]*, *op. cit.*, p. 2;12.

46. Ce sont les postulats de Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité [...]*, *op. cit.*, p. 6 et Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation [...]*, *op. cit.*, p. 25.

47. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité [...]*, *op. cit.*, p. 300-301.

48. Frédéric Parent, *Un Québec invisible : enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec*, p. 247.

49. Léon Gérin, *Le type économique et social des Canadiens : milieux agricoles de traditions françaises*, p. 12.

50. Georges Bellerive (dir.), *Les Éboulements et l'Île-aux-Coudres [...]*, *op. cit.*, p. 32.

«demeur[é] fidèl[e] aux anciens usages, aux vieux types d'exploitation⁵¹ », de ces «familles [...] toutes égales⁵²» qui «praticu[ent] avec ferveur la religion catholique⁵³». Certes, tout n'est pas faux dans le portrait que les chercheurs, principalement des ethnologues, ont brossé des gens de la région : il est vrai que la population charlevoisienne présente une homogénéité certaine. D'abord, elle est d'origine française et de religion catholique dans sa presque totalité. De fait, le recensement de 1951 nous indique que 98,32 % des Charlevoisiens sont d'ascendance française et que 99,49 % d'entre eux sont catholiques⁵⁴. Elle affiche également de forts taux d'endogamie. Ainsi, on relève en 1954 à l'Isle-aux-Coudres que, des 257 foyers recensés, seulement 14 ne sont pas composés de deux conjoints nés sur l'île⁵⁵. Chantal Collard confirme cette endogamie bien présente dans la région, encouragée selon elle par le cadre géographique d'isolement, le mode d'occupation du territoire et une valorisation des relations intracommunautaires. Le fort degré d'apparement qui s'en suit a pour effet d'ancrer un esprit d'égalitarisme dans cette société où l'on observe déjà peu de hiérarchisation socio-économique⁵⁶. Ainsi, parler d'homogénéité sociale pour décrire la population charlevoisienne ne relève pas totalement de la fantaisie ; cependant, n'utiliser que cette seule perspective pour l'envisager en fournit un portrait biaisé et fort incomplet. S'il y a peu de différences sociales entre les habitants – encore qu'il ne soit question ici que de caractéristiques fort générales –, cela ne veut pas pour autant dire que ceux-ci sont demeurés dans un passé figé, où les honnêtes valeurs ancestrales de solidarité et d'égalité sont préservées. Marius Barbeau lui-même, qui ressentait pourtant avec émotion dans Charlevoix «l'ambiance d'une province de la France d'oïl, avec ses airs de seizième siècle», avouera que «ce vieil édifice d'une civilisation ancienne s'écroule sous les coups redoublés du modernisme», que «les vertus ancestrales chancellent» et que «le temps est venu de partir, de

51. Raoul Blanchard, *L'Est du Canada français* [...], *op. cit.*, p. 347.

52. Léon Gérin, *Le type économique et social des Canadiens* [...], *op. cit.*, p. 24.

53. Charles-Henri-Philippe Gauldrée-Boilleau, *Paysan de Saint-Irénée*, *op. cit.*, p. 23.

54. Statistique Canada, *Recensement de 1951*, vol. 1, tableaux 34 et 40.

55. Yves Martin, *L'Île-aux-Coudres : population et économie*, p. 184.

56. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation* [...], *op. cit.*, p. 21 ; 64.

s'expatrier pour courir fortune⁵⁷ ». La région subit elle aussi l'influence de la modernité et son relatif isolement est contrebalancé par une ouverture vers l'extérieur, manifeste notamment dans les nombreux mouvements d'émigration qui jalonnent son histoire.

La rapide saturation en bonnes terres, survenue dès le premier tiers du XIX^e siècle, est un phénomène que l'on peut observer en d'autres régions de la vallée du Saint-Laurent; toutefois, il semble que Charlevoix ait été l'une des plus affectées par le surpeuplement agricole⁵⁸. Cette saturation, couplée à une conjoncture de ressources déjà limitées, a contraint les habitants à développer diverses stratégies pour subsister. Cependant, pour certains, la meilleure solution restait encore d'émigrer en quête d'une meilleure vie. Si d'aucuns se sont accommodés des terres médiocres de l'arrière-pays, des demandes sont formulées dès les années 1820 pour que le Saguenay, alors sous le monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson, soit ouvert à la colonisation. Les habitants, qui arguent que l'on ne peut ouvrir de nouveaux « établissements sur les montagnes arides et incultes qui les environnent de toutes parts⁵⁹ », ont gain de cause en 1842, alors que le bail de la compagnie n'est pas renouvelé et que les terres sont désormais ouvertes à la colonisation. D'importants contingents quittent alors la région pour s'établir sur ce nouveau territoire, au point de provoquer une saignée démographique qui a durablement affecté la vitalité de la région, qui se voit amputée d'une partie de sa jeunesse. Les départs sont tels qu'en 1869, on estime que sur les 16 000 colons établis au Saguenay, 13 000 sont d'origine charlevoisienne⁶⁰. Du reste, le Saguenay n'est pas le seul lieu vers lequel les Charlevoisiens émigrent : Montréal, Québec, l'Abitibi, les Cantons-de-l'Est, mais aussi l'Ouest canadien et la Nouvelle-Angleterre reçoivent d'importants flots migratoires provenant de la région. Ces migrations ont un caractère foncièrement familial : on émigre le plus souvent là où

57. Marius Barbeau, *Le pays des gourganes et Le chanteur aveugle*, p. 137-138.

58. Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique : population, économie, famille au Saguenay (1838-1971)*, p. 19.

59. *Journaux de l'Assemblée législative de la Province du Bas-Canada*, 1841, B1, vol. 1, appendice A, cité dans Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, *op. cit.*, p. 165.

60. Jean Des Gagniers, *Charlevoix, pays enchanté*, *op. cit.*, p. 198.

des parents se sont déjà rendus, de sorte qu'au fil des vagues migratoires, des familles entières peuvent se déplacer vers une même ville ou région⁶¹. Dans le même esprit, les Charlevoisiens se regroupent, une fois arrivés en terre d'accueil, pour former de « petits Charlevoix », au point où les émigrants de Petite-Rivière-Saint-François installés à Montréal ont leur quartier, du nom de Petite-Rivière⁶². Au-delà de la « faim des terres » et des incitatifs familiaux, ces migrations massives s'inscrivent dans un contexte d'exode rural qui n'épargne aucune région, à une époque où la montée du capitalisme industriel draine les campagnes de leurs habitants pour attirer ceux-ci vers les grandes villes⁶³. Ces importantes vagues d'émigration ont eu un impact considérable sur la démographie régionale, comme en témoigne le tableau 1. Le solde migratoire de la région est nettement négatif, celle-ci ayant attiré peu de nouveaux arrivants, tandis qu'on estime à 35 000 personnes le nombre d'émigrants depuis les débuts du peuplement, dont plus de 16 000 entre 1911 et 1961. C'est un fort taux d'accroissement naturel qui a permis à la population de se maintenir et même d'augmenter d'année en année. N'eussent été ces départs massifs, l'effectif de la population charlevoisienne aurait été nettement plus élevé. Cependant, l'émigration « apparaît comme une nécessité propre à la région de Charlevoix⁶⁴ » ; elle est un fil indissociable de sa trame historique. Les Charlevoisiens, cette « population de voyageurs⁶⁵ », s'en sont toujours servi comme d'un expédient tantôt temporaire, tantôt permanent, tissant des liens entre leur région d'origine et l'extérieur.

61. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation* [...], *op. cit.*, p. 28.

62. Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, *op. cit.*, p. 257.

63. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité* [...], *op. cit.*, p. 138.

64. Camille Richard et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix* [...], *op. cit.*, p. 2;11.

65. François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles* [...], *op. cit.*, p. 13.

TABEAU 1 Mouvements de la population charlevoisienne, 1911-1961⁶⁶

ANNÉE	POPULATION	AUGMENTATION OU DIMINUTION RÉELLE		ACCROISSEMENT NATUREL		DÉPARTS	
		Total, dix ans	Moyenne par an	Total, dix ans	Moyenne par an	Total, dix ans	Moyenne par an
1911	20637						
1911-21		+ 71	+ 7	5315	531	5244	524
1921	20708						
1921-31		+ 2232	+ 223	5245	524	3013	301
1931	22940						
1931-41		+ 2722	+ 272	4260	426	1538	153
1941	25662						
1941-51		+ 2597	+ 259	5335	533	2738	273
1951	28259						
1951-61		+ 2753	+ 275	6545	654	3792	379
1961	31012						
Total		+ 10375	+ 207	26700	534	16325	326

L'émigration n'a toutefois pas été la voie choisie par tout le monde. Plusieurs ont développé un mode de vie fondé sur la pluriactivité, qui leur permettait de subsister sans quitter définitivement leur terre natale. Ce système consiste à pratiquer diverses activités complémentaires à l'agriculture, permettant de se constituer un revenu. Elle se module en fonction des ressources disponibles et selon les saisons, et est intrinsèquement liée au rapport à l'espace, s'inscrivant au cœur du système de reproduction familiale charlevoisien dont elle favorise la perpétuation en permettant à la fois aux nouveaux colons de subsister et à ceux installés

66. Données tirées de Camille Richard et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix* [...], *op. cit.*, p. 2;35. L'estimation de 35 000 émigrants provient de la même étude, à la page 2;36.

depuis plus longtemps d'avoir des revenus pour l'établissement de leurs fils sur de nouvelles terres⁶⁷. Dans Charlevoix, elle est pour plusieurs une nécessité et devient inhérente au mode de vie :

Par 25 dollars ici, 25 dollars là, c'est curieux de voir comment on arrive à monter un revenu. [...] D'une façon générale, dans Charlevoix, on ne fait rien en grand. C'est la multiplicité des sources de revenus qui finit par constituer des revenus qui, dans l'ensemble, se comparent avantageusement à ceux de la plupart des autres parties de la province⁶⁸.

Dans bien des régions, l'activité complémentaire par excellence de l'agriculture est le travail forestier, qui s'insère remarquablement bien dans le cycle agricole, son temps fort – l'hiver – correspondant au temps mort de l'agriculture. C'est ainsi qu'en plusieurs endroits s'est mise en place une économie de type agroforestier, particulièrement dans les zones nouvellement colonisées, où l'agriculture devient parfois subordonnée au travail forestier⁶⁹. C'est le cas de l'arrière-pays charlevoisien, qui bénéficie de surcroît d'importantes ressources forestières à portée de la main. D'autres activités sont pratiquées, notamment celles liées à la mer en milieu côtier, qui a cette particularité d'avoir la même saison haute que l'agriculture, c'est-à-dire l'été, ce qui fait en sorte que les deux occupations sont plus difficilement compatibles. Dans un contexte de déclin agricole, on observe d'ailleurs qu'avec le temps, l'agriculture n'est plus nécessairement à la base du système de pluriactivité ; nous pouvons au demeurant observer dans notre corpus que les hommes qui occupent plusieurs emplois ne les combinent à peu près pas au travail de la terre. En revanche, le cumul de plusieurs activités économiques durant l'année semble une pratique encore bien répandue : plusieurs femmes ont souligné la nécessité pour leur mari de « fai[re] un peu toutes sortes d'affaires » et de « travaill[er] où c'qu'y pouvait » (Mme Lapointe). Cela était encore plus essentiel avant l'implantation d'un régime d'assurance-chômage fournissant des compensations suffisantes aux travailleurs saisonniers,

67. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité* [...], *op. cit.*, p. 133-136.

68. François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles* [...], *op. cit.*, p. 18.

69. Sur l'économie agroforestière, voir Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique* [...], *op. cit.*, p. 122 et Normand Séguin, *La conquête du sol au 19^e siècle*, p. 30-35.

alors qu'il fallait compter sur toutes les occasions pour « s'arracher la vie » (Mme Chouinard). Cela demande souplesse et adaptation pour ceux qui doivent changer d'emploi au gré des circonstances et des occasions, et qui peuvent cumuler au cours de leur vie un nombre considérable de fonctions.

On s'accommode à la conjoncture économique, mais aussi à l'espace que l'on habite. Les diverses niches écologiques de la région font varier les associations d'activités économiques que l'on privilégie. Par exemple, les gens de Saint-Joseph-de-la-Rive, sur la côte, peuvent coupler la navigation à la culture maraîchère et aux services touristiques, alors que ceux de Saint-Urbain, à la frontière de la vallée et du plateau, peuvent combiner agriculture, travail dans les chantiers forestiers et arts domestiques⁷⁰. Car il ne faut pas oublier que ce ne sont pas seulement les hommes qui prennent part à la pluriactivité, mais aussi les femmes, que ce soit par leurs divers travaux domestiques ou leur participation aux infrastructures touristiques. L'inventaire des occupations dans les diverses paroisses du comté, compilé en 1942 par François-Albert Angers, fait également ressortir cette variété d'occupations modulée par le lieu où l'on se trouve, dans cette région aux « cinquante métiers ». Une catégorie occupationnelle ressort toutefois du lot, par son étendue et son importance : celle des cultivateurs, qui forme le groupe le plus important dans chaque paroisse. Cependant, l'auteur rappelle que cette catégorie peut faire office de fourre-tout, intégrant tous ceux qui possèdent une terre, même ceux qui en tirent peu ou pas de revenu, biaisant par conséquent les données⁷¹ ; si la majorité des Charlevoisiens vit en milieu agricole, ce n'est pas tout le monde qui en vit. Comme ils ne forment pas un groupe homogène, ceux qui vivent sur la terre sont toutefois à différencier de ceux qui s'aventurent en mer. En effet, s'il est une distinction qui apparaît clairement, c'est celle entre le monde des « habitants » et celui des « navigateurs »⁷². Les « gens de mer » ont une mentalité différente, façonnée par l'ouverture sur le monde que leur procurent leurs voyages et caractérisée par le flegme nécessaire

70. Andrée Gendreau, *Charlevoix, terre d'origine, lieu de l'autre*, p. 87.

71. Sur le détail des occupations, voir François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles [...]*, op. cit., p. 15 ; 132-190.

72. L'expression est de Michel Desgagnés, *Le cabotage, les goélettes et la construction navale [...]*, op. cit., p. 16.

à cette vie menée par les aléas de la température, « parce qu'ils ne savent jamais ce que sera pour eux le lendemain⁷³ ». Yvonne Guichard-Claudic a d'ailleurs souligné le sentiment de former un groupe à part que l'on décèle chez les navigateurs et leur famille, qui ont leur propre réalité que n'arrivent pas nécessairement à comprendre ceux qui n'en font pas partie⁷⁴. Plusieurs femmes de notre corpus ont mentionné le caractère particulier de cette occupation, qui prend parfois des airs de vocation : « Un marin, c'est un marin pour la vie » (Mme Savard). Cependant, si les marins forment un groupe distinctif, ils ont en commun avec les débardeurs, les travailleurs forestiers et bien d'autres de devoir quitter périodiquement la région pour l'exercice de leurs fonctions. Dans Charlevoix, plus de la moitié de la main-d'œuvre a une occupation saisonnière dont une forte proportion comporte une composante migratoire⁷⁵, qu'il est toutefois difficile d'estimer. Ce qui est certain, en revanche, c'est que les effectifs de migrants saisonniers sont suffisamment élevés pour avoir un impact considérable sur la socio-économie régionale.

1.2.2 Les migrations saisonnières masculines, un phénomène structurant de l'espace charlevoisien

Les migrations périodiques des hommes font figure, dans Charlevoix, de nécessité économique faisant partie intégrante de la structure occupationnelle régionale. Elles sont une donne qui ne peut être exclue de l'équation, tant les départs sont nombreux. Suivant la division traditionnelle des tâches, selon laquelle l'homme est le pourvoyeur – qui doit pour le coup s'exiler afin de voir aux besoins pécuniaires de sa famille – alors que la femme s'occupe du foyer, ce phénomène met en place une stricte séparation des sphères masculine et féminine, engendrant un espace d'hommes qui partent et de femmes qui restent. Tout comme Caroline Bretell l'avait noté à propos de la paroisse de Lanheses au Portugal,

-
73. Yvonne Simon, femme de marin interviewée par Évelyne Poulain-Garceau, Archives de folklore et d'ethnologie de l'Université Laval (AFEUL), F1418, n° 12.
74. Yvonne Guichard-Claudic, *Éloignement conjugal et construction identitaire : les cas des femmes de marins*, p. 15.
75. Camille Richard et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix* [...], *op. cit.* p. 4;39-4;43.

où s'observent de hauts taux d'émigration périodique, cette stratégie constitue une composante nécessaire du mode de vie local, permettant de faire converger temporairement vers l'extérieur le trop-plein démographique, ce qui génère un effet d'autoéquilibre de la population⁷⁶. Les migrations saisonnières masculines sont donc un expédient couramment utilisé, comme en témoignent plusieurs femmes de notre corpus :

C'est toute ça, icitte, des, des, toute ça des navigateurs, c'tu veux, y'ont été élevés dans l'eau. (Mme Lapointe)

Y n'avait plusieurs parce qué tout l'monde était comme moé, là: y'avait pas d'ouvrage pour moé, pour nous autres, y n'avait pas pour eux autres non plus. Y partaient aussi, eux autres. (Mme Dufour)

À P'tite-Rivière, les hommes travaillaient toute à l'extérieur, la plupart. Y'a pas d'travail, icitte, dans l'temps. C'tait toute ou presque toute des navigateurs ou ben des bûcherons: y'allaient dans l'bois ou la mer. Mais tout l'monde travaillait! [...] on était toutes comme ça dans paroisse! Y partaient pis y r'venaient, à part ceux-là, des p'tits cultivateurs, mais y'en avait pas beaucoup. Y bûchaient dans l'bois, pis y'élevaient leu's animaux, mais on peut 'es compter, y n'avait pas beaucoup. Tout l'monde, tout l'monde travaillait en déhors! (Mme Chouinard)

Pour ces femmes, « travailler en dehors » passe presque pour une norme dans leur village: cette situation est fort fréquente et ne surprend guère. Cependant, il apparaît significatif que ces trois femmes proviennent respectivement de l'Isle-aux-Coudres, des Éboulements et de Petite-Rivière-Saint-François, car ce sont des villages où les émigrations périodiques sont nombreuses. Conformément aux variations d'ordres géographique et économique que nous avons observées pour la région, la proportion de migrants saisonniers varie selon l'espace, celui-ci offrant des chances plus ou moins restreintes de travailler sans avoir à s'exiler. C'est ainsi que, contrairement à ce qu'ont rapporté les femmes des villages susmentionnés, les Baie-Saint-Pauloises interviewées nous ont dit ne pas avoir constaté que cette situation était généralisée dans

76. Caroline Bretell, *Men Who Migrate, Women Who Wait: Population and History in a Portuguese Parish*, p. 207.

leur village, ce qui peut s'expliquer par la vocation de centre régional de Baie-Saint-Paul, qui concentre plusieurs services fournissant du travail sur place. Inversement, des endroits comme l'Isle-aux-Coudres présentent un fort taux d'émigration temporaire : selon l'étude de Camille Richard et Robert Ayotte, il y avait sur l'île en 1964 45,5 % d'hommes qui occupaient des emplois occasionnant des départs, si l'on regroupe les navigateurs et les travailleurs saisonniers à l'extérieur⁷⁷. La situation est la même aux Éboulements, où Antoine Tremblay reconnaît que si l'Éboulois « est bûcheron, débardeur, camionneur, commerçant, navigateur, parfois même journalier il n'est pas agriculteur⁷⁸ ». Comme nous l'avons vu plus tôt, l'espace conditionne également le type d'emploi occupé et cela se répercute évidemment dans les emplois migratoires. Ainsi, on peut observer que les Charlevoisiens occupent plusieurs sortes d'emplois migratoires, qui se déclinent en fonction des divers sous-milieus régionaux. Règle générale, qu'il faut toutefois considérer avec certaines réserves, les navigateurs proviennent de milieux côtiers et les bûcherons de milieux non côtiers. Notons par ailleurs qu'aller dans les chantiers est une activité surtout pratiquée par les jeunes hommes célibataires, ce qui limite l'impact de cet emploi migratoire sur l'organisation familiale et sur les éventuelles épouses⁷⁹. Les débardeurs, que l'on appelle les gens du « bord de l'eau », sont quant à eux concentrés dans les villages de Petite-Rivière-Saint-François, Les Éboulements et l'Isle-aux-Coudres, tandis que ceux qui travaillent sur des chantiers de construction un peu partout dans la province sont disséminés dans toute la région. Le contexte socio-économique induit aussi des tendances : selon l'époque considérée, les emplois migratoires courants varieront en fonction des opportunités économiques. Ainsi, c'est à partir de la fin du XIX^e siècle et surtout vers le deuxième tiers du XX^e siècle qu'il est fréquent de voir des groupes de Charlevoisiens, appréciés pour leur polyvalence et leur

77. Camille Richard et Robert Ayotte, *Île-aux-Coudres : 1728-1961 : étude démographique et occupationnelle*, p. 54.

78. Antoine Tremblay, *Sur le plateau laurentien* [...], *op. cit.*, p. 50.

79. Voir entre autres René Hardy et Normand Séguin dans *Forêt et société en Mauricie : la formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*, p. 156-157 et Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique* [...], *op. cit.*, p. 122.

apathie syndicale⁸⁰, se déplacer pour travailler comme débardeurs au port de Montréal, où la demande est croissante⁸¹. En revanche, le tournant du xx^e siècle aura plutôt été l'âge d'or des briqueteries et autres manufactures des États-Unis, où ont été travailler nombre de Charlevoisiens, dans un mouvement qui les dépassait largement⁸².

La majorité des emplois migratoires ont pour saison haute l'été, ce qui, comme expliqué précédemment, a pour effet de limiter fortement la productivité agricole, mais aussi d'instaurer un cycle de présences et d'absences annuel dans les villages à forte proportion de migrants : l'été, les hommes sont absents et l'hiver, ils sont présents. Pour Marie Tremblay, interviewée de nombreuses fois par Pierre Perrault, la « vie d'été » rime avec les absences successives de son mari navigateur, qui cumule les voyages en mer durant la belle saison⁸³. Réciproquement, pour l'une de nos participantes, l'hiver est synonyme d'un renouvellement de la vitalité villageoise :

La plupart étaient des navigateurs, pis y passaient l'hiver en chômage, comme on peut dire, pis là y'avait des associations, pis y faisaient des soirées, pis y faisaient des organisations, y'organisaient comme des joutes de hockey, pis ces choses-là ; l'hiver, les hommes étaient à maison, c'fait qu'y, y bougeaient. Les navigateurs, ça naviguait pas l'hiver, fait qu'ça arrivait l'automne pis l'hiver, c'tu veux, y'avait d's'activités pis y'avait d'la vie. (Mme Chouinard)

Le village d'origine devient un lieu d'hivernement, voire de vacances, où la vie reprend son cours normal pour un temps avant que les hommes ne repartent pour l'été. S'opère ainsi une distinction entre la saison du repos, qui s'échelonne grosso modo de janvier à mars, et la saison du travail, comprise entre avril et décembre. En même temps se trace une autre frontière, qui sépare le milieu de travail, situé à l'extérieur, du milieu

80. François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles* [...] p. 19.

81. Camille Richard et Robert Ayotte, *Île-aux-Coudres* [...], *op. cit.*, p. 57.

82. Antoine Tremblay, *Monographie sur la paroisse des Éboulements* [...], *op. cit.*, p. 16.

83. Marie Tremblay, AFEUL, F1402, n° 154.

de vie, qui pour sa part s'inscrit dans la région⁸⁴. La paroisse devient un lieu pour « se reposer et se retremper dans l'ambiance héréditaire » plutôt qu'un lieu de « satisfaction de ses besoins vitaux de subsistance matérielle⁸⁵ », sanctionnant ainsi cette séparation qui s'opère entre la région d'origine et l'extérieur.

Les raisons invoquées pour justifier le choix d'un emploi migratoire sont multiples, mais peuvent se classer en trois catégories. La première, et possiblement la plus importante pour la génération la plus âgée, est celle du manque d'emplois. Le capitaine Paul-Victor Lavoie témoigne du peu d'options qui s'offrait aux travailleurs à l'époque :

Quand j'ai commencé à travailler, j'avais deux choix : mon père naviguait, fait que ç'a été plus facile, mais l'autre choix c'était aller dans forêt, fait que y'avait pas d'emploi. Maintenant, avec le développement de tout c'qui s'passe actuellement, c'est qu'on donne la possibilité aux gens de choisir : y peuvent toujours partir d'la P'tite-Rivière, mais y'ont plusieurs sortes d'emplois, là⁸⁶.

Comme nous l'avons vu précédemment, la région souffre de sous-emploi chronique et l'économie est fortement instable. Cela fait en sorte que pour plusieurs, travailler à l'extérieur ne relève pas tellement d'un choix, mais plutôt d'un manque de choix. Il faut dire que Charlevoix est un comté particulièrement défavorisé (en 1961, le revenu moyen est inférieur de 40 % à la moyenne québécoise⁸⁷) et le risque de se retrouver sur le chômage ou l'aide sociale est bien réel ; c'est donc pour y échapper – du moins en partie, puisque les emplois migratoires demeurent bien souvent saisonniers – que plusieurs quittent la région pour travailler⁸⁸. Les femmes de notre corpus ont souligné cette quasi-absence de choix qui faisait en sorte que leurs maris devaient partir. Il s'agissait d'une

84. À ce sujet, voir Camille Richard et Robert Ayotte, *Île-aux-Coudres* [...], *op. cit.*, p. 103-109.

85. Antoine Tremblay, *Sur le plateau laurentien* [...], *op. cit.*, p. 50.

86. Paul-Victor Lavoie, *Capsule 1* [...], *op. cit.*.

87. Conseil régional de développement de Québec, *Rapport de l'opération-consultation pour la Mission Technique d'Aménagement de Charlevoix (O.P.D.Q.)*, p. 18.

88. Luc Bureau, *Rôle des facteurs culturels dans la perception des paysages*, *op. cit.*, p. 30.

nécessité économique à laquelle il fallait se plier sans quoi le sort de la famille était en jeu.

C'que tu veux, y'avait pas d'ouvrage, icitte. Pis fallait qu'y travaille! On était avec des p'tits bébés, pis des p'tits enfants, pis je n'avais un quasiment, j'es ai eus quasiment tu suite un après l'autre, tsé, un an d'différence, hen, quasiment un an d'différence. [...] Y'avait rien en toute. Fallait qu'y y alle. Sans ça y travaillait pas. (Mme Dufour)

Icitte en bas, y n'avait plusieurs qui partaient pour aller travailler, on avait pas l'choix, hen. À Montréal, on sait ben qu'y avait plus d'ouvrage qu'à Saint-Joseph-de-la-Rive, hen! (Mme Ouellet)

Y voulait pas lâcher sa séniorité, hen! Y'avait sa place, pis y'était sûr de partir tout l'temps, là. [...] fallait qu'y y aille, y'avait pas l'choix. Y'avait pas d'terre, pis fallait faire vivre une famille, là. Ça vit pas à l'air du temps, ça prend d'l'argent, hen! (Mme Boivin)

Non seulement ces migrations sont essentielles pour donner de quoi vivre aux familles parfois nombreuses dont sont responsables ces hommes, mais on comprend, au vu du dernier témoignage, que la question de l'ancienneté pouvait peser lourd dans la balance: même si au fil du temps des occasions de travail dans Charlevoix pouvaient s'offrir, il pouvait être malaisé de quitter un emploi où l'on avait acquis des années d'expérience et qui, de ce fait, assurait des revenus plus stables et plus élevés. Cela nous conduit vers la deuxième raison invoquée, celle des revenus plus importants que permettaient de toucher certains de ces emplois. Cela vaut entre autres pour le métier de débardeur, qui impliquait des gages fort intéressants pour l'époque et plutôt attrayants. C'est souvent ce qui incitait les Charlevoisiens à se rendre à Montréal:

Le port de Montréal, c'tait quand même un travail qui était bien payé, hen, y'avait des gros salaires pour le temps. Fait qu'c'tait quand même alléchant pour eux autres, là, c'tait comme un peu, tous ceux qui travaillaient au bord de l'eau, là, les gens savaient que c'tait bien payé, bien rémunéré, donc c'est ça un peu, aussi, qui les a amenés à aller travailler là, à s'faire engager là. (Mme Gauthier)

Les premières années, on restait à l'Isle-aux-Coudres, après ça, lui, y gagnait pas assez d'argent, c'fait qu'y a été à Montréal, y'a été *foreman* au bord de l'eau, pis y'a travaillé à Montréal. (Mme Boily)

Les contrats dans les grands chantiers de construction de la province pouvaient par ailleurs être plus lucratifs : « Y'a jamais travaillé dans la ville où on était. Y'a toujours été travailler à l'extérieur parce qu'y disait "on fait plus d'argent, c'est plus payant" ; y faisait beaucoup d'temps supplémentaire, parce que y'avait rien dans c'temps-là, y'avait pas d'télévision, presque pas d'radio. » (Mme Labbé) Ces emplois offraient des salaires substantiels pour le temps, salaires qui étaient bonifiés par les heures de temps supplémentaire effectuées par ces hommes pour qui travailler était presque la seule occupation dans ces territoires la plupart du temps très éloignés. Mme Labbé raconte d'ailleurs que, en dépit des nombreux déménagements familiaux, son père travaillait toujours au loin puisque les emplois dénichés dans les grands chantiers procuraient à la famille un train de vie supérieur à la moyenne, et qui n'aurait pu être maintenu autrement. Enfin, le troisième ordre de justification tient aux réseaux sociaux et plus particulièrement à la famille. Tout comme les émigrations permanentes, les émigrations temporaires sont souvent conduites par l'appartenance familiale ou villageoise. Plusieurs suivent d'abord le chemin emprunté par leur père : cela est observable surtout chez les marins, qui bien souvent accompagnaient déjà lors de leur enfance leur père sur le bateau et ont pris rapidement le goût de la mer. L'un des marins rencontrés par Pierre Perrault explique ce phénomène d'émulation paternelle :

Quessé vous voulez qu'on fasse, vous savez, on est v'nus au monde su' l'Isle-aux-Coudres, pis on s'est toute suivis un d'l'autre, hen. Des gens qui s'trouvaient, eux autres là que les plus proches parents partaient pour aller à Montréal, ben coudonc, y sont affiliés avec ceux-là. Nous autres, ben, notre pére, ben ma mère a resté veuve autrement dit, pis là a s'est trouvée à marier mon beau-père qui était navigateur, qui nous a emmenés dans c'te ligne-là⁸⁹.

89. Pierre Perrault, *Les voitures d'eau*, *op. cit.*

Il s'agit d'ailleurs de la raison la plus courante mise de l'avant par les femmes interviewées pour expliquer le choix de leur mari de devenir navigateur :

Parce que y'a été élevé dans, au travers des bateaux, son père était navigateur. Les enfants touchent à toute après ça, hen!
(Mme Lapointe)

Ben, y'avait toujours navigué à peu près, lui. Parce que y'avait pas grand, y'avait pas grand... comment j'te dirais, y'avait pas grand *job* icitte à part de naviguer. Avant qu'je l'connaisse, là, pis tout ça. Pis les Tremblay, y'avaient toujours eu des bateaux, ça fait que y'avait toujours à peu près navigué. (Mme Simard)

Ben, lui aussi y'est d'une famille de marins, tsé c'est, c'est son père, son père a navigué, sa grand-mère a eu des goélettes, là, pis son père a navigué à bord des goélettes de sa grand-mère, pis tsé, lui y'a commencé à naviguer avec son père, pis tsé y connaissait pas d'autre chose [...]. C'est vraiment quand on dit qu'c'tait un vrai marin, là, c'tait un vrai marin, y'avait vraiment ça dans l'sang, là. (Mme Tremblay)

Il faut dire que dans certains villages charlevoisiens se constituent de véritables familles de navigateurs, où presque tous les hommes, de père en fils, travaillent sur les bateaux. C'est le cas notamment de Saint-Joseph-de-la-Rive, où des familles comme celle des Desgagnés – qui a d'ailleurs donné naissance au groupe maritime du même nom, toujours en activité – ont fait de la carrière maritime une manière de vivre. Nous retrouvons une nouvelle fois le particularisme des navigateurs, dont le métier est souvent assimilé à une vocation que l'on a « dans le sang ». La parenté fournit également des perspectives d'emploi à l'extérieur : par exemple, les nombreux parents établis au Saguenay–Lac-Saint-Jean peuvent signaler les emplois temporaires disponibles dans les chantiers et usines de la région⁹⁰. Certaines femmes nous ont relaté comment des cousins ou des beaux-frères ont trouvé du travail pour leur mari en les incitant à venir là où ils étaient en poste. On remarque un effet d'entraînement, qui transpose les réseaux du lieu d'origine dans les lieux de

90. François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles [...]*, *op. cit.*, p. 20.

travail. C'est ce qui a occasionné les «petits Charlevoix» de Montréal, qui n'étaient pas constitués que de Charlevoisiens installés définitivement, mais aussi de Charlevoisiens qui venaient l'été pour y travailler et retournaient ensuite chez eux. Là comme ailleurs – dans les chantiers, par exemple –, un robuste esprit de solidarité s'implantait, à l'image de la fraternité observée par Mark Rosenfeld chez les travailleurs ontariens de trains au long cours, qui faisaient partie d'une véritable culture occupationnelle⁹¹. Pour les migrants saisonniers de Charlevoix, les collègues étaient décrits comme une «famille», au sens propre comme au sens figuré.

Ce soutien était d'autant plus nécessaire que les conditions de travail de la plupart de ces emplois migratoires étaient des plus difficiles. Les hommes travaillaient souvent plus de 50 heures par semaine, pour des salaires qui n'étaient pas toujours à la hauteur de leur labeur. Les tâches à effectuer étaient la plupart du temps très exigeantes physiquement et provoquaient un vieillissement prématuré du corps, trituré de maux de toutes sortes une fois venu l'âge de la retraite. Les enquêtées ne lésinent pas sur les descriptions du caractère pénible et laborieux de ces emplois :

Mon père, y'a faite beaucoup d'sacrifices. Pis travailler des 50, 60 heures par semaine parce qu'y disait qu'y fallait qu'y profitait de c'qui passe, d'la manne qui passait, là. Fait que y'a travaillé très fort, pis y'a faite beaucoup d'sacrifices. (Mme Gauthier)

C'était dans les montagnes terribles qu'y avait jamais eu d'monde qu'y allait là, là tsé. C'tait dur. (Mme Gagnon)

Y f'sait l'chien, tsé, si y'avait un affaire à faire, c'tait lui. [...] L'envoyer dans tout c'qu'y avait d'tits trous ben serrés pour faire toute. (Mme Simard)

Ces paroles de Mme Simard font écho à celles de Mme Harvey, qui nous rappelait l'adage «vie d'marin, vie d'chien» pour parler de l'emploi de son mari. Ces hommes font donc un travail particulièrement ingrat, en raison notamment du fait que ce sont la plupart du temps des emplois non spécialisés, qui font d'eux des travailleurs interchangeable soumis

91. Mark Rosenfeld, «*It Was a Hard Life*»: *Class and Gender in the Work and Family Rhythms of a Railway Town, 1920-1950*, p. 258.

aux aléas du marché. En plus d'exécuter des tâches que l'on assimile à ce que l'on ferait faire à un animal, ils doivent composer avec la précarité d'une main-d'œuvre prolétarisée⁹². Ces métiers comportent au demeurant un degré de danger important : les risques d'accident sont élevés et d'ailleurs, ceux-ci sont légion dans tous les types de migrations saisonnières masculines. Tant les débardeurs que les marins, les employés de la construction et les bûcherons, et en particulier les draveurs, travaillent au péril de leur vie. Les naufrages, les accidents sur la route, ceux dus à une erreur de manipulation, les chutes et les noyades guettent les travailleurs, et les femmes interviewées en ont maintes fois fait mention. Plusieurs d'entre elles ont relaté les accidents qu'ont évités de près leurs maris, et ceux dont ils n'ont pu se soustraire. Le pire est arrivé pour l'une d'elles : alors qu'elle accompagnait son mari lors d'un voyage sur son bateau, celui-ci chuta d'une échelle lors du débarquement des marchandises et sombra dans les flots, sous les yeux de son épouse et de l'un de ses enfants. La tristesse de ce récit expose violemment les affres de la vie des migrants saisonniers, mais aussi de celle de leurs épouses.

Le lot des Charlevoisiens en est donc un de possibilités limitées, qui imposent l'adoption de stratégies multiples. L'histoire du peuplement de cette région est marquée d'industrielles avancées, de reculs anticipés et d'une familière stagnation. À la fois isolé et ouvert sur l'extérieur, le comté s'est développé presque en vase clos, tout en déversant d'importants flots d'émigrants vers des zones parfois voisines, parfois lointaines. Ces émigrations sont permanentes, mais aussi temporaires, comme c'est le cas des nombreux migrants saisonniers qui ont marqué profondément la socio-économie charlevoisienne. Ce phénomène d'ampleur a instauré un rythme cyclique dans les villages, cadencé par les départs et les retours des hommes, qui ont pratiqué, par choix ou non, ces emplois qui impliquaient une part importante de sacrifices.

92. À ce sujet, voir Camille Richard et Robert Ayotte, *Île-aux-Coudres [...]*, *op. cit.*, p. 99 ainsi que Yves Martin, *L'Île-aux-Coudres [...]*, *op. cit.*, p. 194195.

CONCLUSION

Le cadre géographique charlevoisien en est un de contrastes : contrastes entre trois zones topographiques – basses terres, plateau intermédiaire et plateau supérieur –, contrastes entre trois milieux où prédomine un élément différent – fleuve, terre, forêt. Ces zones présentent des agencements variés et offrent des ressources diversifiées, certes, mais au potentiel limité. L'espace économique de Charlevoix est un ensemble hétéroclite qui partage un sort commun, fait d'instabilité et d'incertitudes. Les entreprises qu'on y a menées se sont soldées tantôt par des échecs, tantôt par des succès mitigés, de sorte que rien ne peut être tenu pour acquis sur ces terres qui avaient suscité l'effroi des premiers observateurs.

Tout de même, ce panorama aux dénivellations théâtrales avait aussi quelque chose d'attrayant, les premiers établissements ayant eu lieu très tôt dans l'histoire de l'implantation française en sol américain. Mais le peuplement de Charlevoix ne put jamais suivre la progression que connurent d'autres régions plus hospitalières, se heurtant rapidement aux contraintes du terrain. Il fallut faire feu de tout bois afin d'y subsister et, pour certains, se résoudre à partir. Pour la plupart, cependant, le parcours se traduit en une série d'allers-retours entre l'« en dehors » et le « chez soi », que l'on ne quitte jamais vraiment irrémédiablement. Cela s'exprime notamment à travers les migrations saisonnières pratiquées par les hommes, qui ont dû composer avec une existence faite de renoncement et d'éloignement.

Ce phénomène de migrations périodiques est si prégnant qu'il a remodelé les formes d'organisation familiale, chamboulées par les départs répétés des hommes et, dès lors, par les restructurations effectuées par les femmes, qui ont dû s'ajuster à l'ambivalence de leur situation.

2

L'ESPACE FAMILIAL : GÉRER L'ABSENCE, S'ADAPTER À LA PRÉSENCE

La réalité des hommes qui migrent pour le travail n'en est pas une qui soit simple et facile. Pourtant, celle de leurs femmes est tout aussi exigeante ; bien loin d'être les contreparties passives de maris qui se déplacent, elles sont des femmes d'action qui doivent s'organiser pour combler l'absence, d'abord en tenant deux rôles à la fois, celui qui est d'ordinaire le leur et celui de leur mari. Un peu à la manière d'actrices, elles doivent tour à tour enfiler des chapeaux différents, dont certains qu'elles ne sont pas nécessairement habituées à porter, et qu'elles pourraient devoir cesser de porter une fois leur époux revenu. Les femmes expérimentant l'absence maritale doivent être prêtes à jongler d'un statut à l'autre et à cumuler les tâches associées à ces statuts. Non seulement leurs responsabilités s'alourdissent, mais elles doivent aussi gérer émotionnellement une absence créatrice d'inquiétudes et de déceptions ainsi que s'accommoder de départs et de retours itératifs, qui bousculent la vie amoureuse et familiale, demandant une bonne part d'adaptation de part et d'autre. Tout ne se vit néanmoins pas de la même façon pour ces femmes : derrière une situation qui peut paraître grossièrement la même, soit d'expérimenter les migrations saisonnières du mari, chaque femme réagit à sa manière et répond différemment aux exigences de sa situation, formant ainsi une courbe aux multiples couleurs et motifs, qui fait voir la pluralité des expériences féminines de l'absence.

2.1 « JOUER LA FEMME ET L'HOMME¹ »

La partie la plus visible de ces expériences est ce que doivent faire les femmes, c'est-à-dire la nécessité pour elles d'assumer les charges dont s'occupait normalement le mari, tout en continuant de s'acquitter des leurs. La situation de ces femmes en est une d'ambivalence et de démultiplication des devoirs, où les tâches liées à l'entretien de la maison et au soin des enfants demeurent entre leurs mains, pendant que les domaines traditionnellement réservés aux hommes sont laissés vacants, une vacance que rempliront les femmes, dans une subversion plus ou moins prononcée des normes de genre.

2.1.1 « Jouer la femme » : voir à la bonne tenue de la maison

Traditionnellement, la famille en milieu rural forme une unité de base qui « tourne autour du foyer et du toit, du lit et de la ferme, assurant des fonctions de production et de reproduction, d'abri et de consommation² ». Elle est le fondement d'une organisation sociale qu'elle contribue à perpétuer et sa production est orientée vers la satisfaction de ses propres besoins, dans un esprit d'autosuffisance. Son fonctionnement est basé sur une division poussée du travail, en fonction de l'âge et du sexe : père, mère, fils et filles ont leurs tâches respectives, lesquelles se complètent. L'homme s'occupe d'ordinaire du travail extérieur et la femme des corvées intérieures, mais ce système est flexible : chacun peut fournir une aide ponctuelle à l'autre, en fonction des besoins. Cependant, « en regard du nombre de jours où la femme sort de la maison pour servir d'auxiliaire, celui où le mari entre au foyer dans le même dessein est fort piteux³ ». Les tâches sont réparties, mais pas nécessairement équitablement ; les femmes sont les auxiliaires par excellence, qui doivent être

-
1. Nous fusionnons ici les idées de mesdames Deschênes et Chouinard, la première déclarant qu'elle devait « jou[er] à la mère pis au père » et la seconde, « fai[re] l'homme pis la femme ». Nous avons conservé la notion de jeu, qui nous paraît intéressante pour exprimer l'idée des rôles à jouer, et les termes plus généraux de femme et d'homme, qui recouvrent plus largement les réalités associées à chacun de ces genres.
 2. Martine Segalen, *Sociologie de la famille*, p. 57.
 3. Antoine Tremblay, *Sur le plateau laurentien : analyse sociale d'une communauté rurale : Notre-Dame de l'Assomption des Éboulements*, p. 54.

prêtes à apporter leur soutien en toutes circonstances, alors qu'elles ne recevront pas nécessairement de leur mari pareil concours, un double standard que l'on retrouve dans le témoignage de la Laterroise Yvette Jean : « Les hommes n'aidaient pas beaucoup à la maison autrefois. Moi, je n'ai pas vu beaucoup le mien aider à la maison. [...] Les femmes aidaient aux boucheries par exemple. La femme travaillait beaucoup⁴. » Comme le souligne Parvin Ghorayshi, « wives' work is multi-dimensional and cannot easily be replaced by that of a wage-worker or any combination of paid workers⁵ ». Elles sont des « femmes collaboratrices⁶ », dont le travail pourtant essentiel est invisibilisé, constamment relégué au second plan d'un tableau mettant à l'honneur les prouesses et le labeur masculins.

Pour les femmes de migrants saisonniers, cette nécessité de voir à tout est encore plus prégnante. Mais comme pour les autres femmes, la routine sempiternelle des tâches domestiques ordonne leur quotidien. Il importe de rappeler la teneur de ces tâches, souvent mentionnées trop prestement, dans un esprit qui participe à leur dévalorisation. Les tâches traditionnellement féminines représentent une charge de travail considérable, qui se décompose en plusieurs facettes. Il faut d'abord combler l'appétit de tous les membres de la famille, trois fois par jour. Préparer les repas est l'une des tâches les plus accaparantes :

Fallait qu'pour commencer, fallait faire la nourriture, parce que ça mangeait beaucoup, pis dans c'temps-là, c'était des ragoûts, des tourtières, ah, toutes des affaires ben longues à préparer, là, ouais. (Mme Ouellet)

On faisait l'boudin, on faisait les cretons, tsé, on achetait pas tellement dans c'temps-là. Les cretons, le fromage, la tête fromagée; les têtes de cochon là, on f'sait cuire ça là, pis on passait au haché-viande, la tête fromagée là, comme y s'vend dans des p'tits plats là. C'fait que ça faisait d'la nourriture qui coûtait pas trop cher, qu'on avait élevée tsé, fait que ça arrivait, comme ça. (Mme Gagnon)

-
4. Camil Girard et Gervais Tremblay, *Mémoires d'un village: Laterrière, Saguenay (1900-1960)*, p. 85.
 5. Parvin Ghorayshi, « *The Indispensable Nature of Wives' Work for the Farm Family Enterprise* », p. 572.
 6. Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, p. 309.

C'qui pressait, c'tait l'dîner, fallait faire le dîner en même temps. Fallait s'préparer d'avance! Parce qué attendre à dernière minute là, c'est trop tard. On est trop pressés, hen; on f'sait nos menus plus d'bonne heure. (Mme Boivin)

Ah mon Dieu! Mon Dieu! Les beaux bouillis, je n'ai-tu faites, des bouillis! Les enfants qui aimaient tant ça, des légumes. (Mme Bouchard)

Cuisiner pour toute la famille demande de l'organisation et une gestion du temps assez serrée, car des enfants qui ont faim ne sont pas disposés à attendre bien longuement. Les plats typiques, souvent mijotés, demandent un temps de préparation plutôt élevé et se laissent lentement désirer avant de pouvoir être dégustés. La mode n'est pas encore aux mets préparés et cuisiner peut s'avérer un patient enchaînement d'étapes qui s'effectue sans raccourci. Celles qui ont des sources de nourriture à portée de la main – potager, animaux de ferme, etc. – mènent le processus de la terre à l'assiette, ce qui leur permet de réaliser des économies en amont.

Ce sont aussi les femmes qui sont les gardiennes de la propreté, de la maison aux vêtements. En plus du ménage hebdomadaire, il faut faire l'éreintant grand ménage une, voire deux fois par année. Tout y passe: «les murs, les plafonds, les planchers, toute, aller jusqu'au sous-sol». (Mme Gagnon) Dans ces villages où «le luxe est inexistant mais la propreté, l'ordre et le confort règnent partout⁷», on se fait un point d'honneur de rendre la maison propre et accueillante. Il faut de plus laver les vêtements, tâche qui, avant la présence généralisée d'appareils électroménagers dans les foyers, pouvait demander plusieurs heures de travail assidu. Cela fait ressortir un point central dans l'expérience des femmes, soit celui de l'évolution de l'outillage domestique, qui a permis au fil du temps de libérer plusieurs heures par jour, qui étaient auparavant dévolues aux tâches domestiques. Plusieurs femmes ont souligné la corvée que représentaient ces tâches dans les premières années de leur vie active, alors que les électroménagers étaient l'apanage d'une minorité et que les commodités telle l'électricité étaient un luxe récent. En outre, la facilité et la rapidité avec lesquelles il est possible d'effectuer ces tâches aujourd'hui

7. François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles, comté municipal de Charlevoix*, p. 155.

amplifient leur sentiment d'avoir dû travailler fort à l'époque. La comparaison entre l'avant et le maintenant est particulièrement agissante dans leur façon de se remémorer les tâches quotidiennes, qui se sont considérablement transformées avec l'évolution technologique.

Dans c'temps-là, là, pis y'avaient pas, y'étaient pas outillées comme on est aujourd'hui, là : les laveuses, c'tait des laveuses avec des rouleaux, là, qui passaient dans l'tordeur, là, pis y'avaient aucun autre, ça avait pas d'lavevaisselle, ça avait, y'étaient pas outillées du tout, là ! Aujourd'hui, on a toute, nous autres, là, mais eux autres, c'tait pas d'même, là. Donc, les tâches étaient encore plus difficiles! [...] Pis y'avaient même pas, y'avaient un poêle à bois, y'avaient même pas de cuisinières électriques, là. (Mme Gauthier)

On avait pas d'aspirateur dans c'temps-là, rien là. Fallait épouseter pis balayer avec el'balai, laver l'plancher. (Mme Simard)

Quand j'ai pris ma maison, là hen, y'avait pas encore d'électricité à l'Isle-aux-Coudres ! On avait une lampe Aladin, une lampe Aladin, ça, ça éclairait très, très bien, hen, pis mon mari avait acheté une laveuse avec un p'tit moteur à *gasoline*, mais ça faisait du bruit, cette laveuse-là, dans maison, mais fallait, pis le tuyau d'échappement, fallait l'sortir, à l'extérieur aussi. Ben, moi, j'avais pas d'électricité, on avait pas l'choix. Pis au bout de deux ans qu'on a été rendus là, l'électricité a passé, pis j'ai pas besoin d'te dire qu'on s'est branchés tout d'suite, ouais. » (Mme Bouchard)

De fait, si l'électricité arrive dès 1896 à Baie-Saint-Paul, elle ne fait son entrée à l'Isle-aux-Coudres qu'en 1950 ; les différents villages ne profitent pas tous du progrès en même temps et on y trouve un niveau de confort très variable. Bien qu'au milieu du xx^e siècle la grande majorité des foyers bénéficient désormais des commodités de base, les logements qui n'ont pas d'électricité et d'eau courante comptent pour respectivement 15 % et 20 % du total, selon les données du recensement de 1951⁸.

Une autre tâche qui occupe une bonne partie du temps des ménagères est la couture et le tissage. De la confection de vêtements à leur

8. Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, p. 269-270.

raccommodage, en passant par la fabrication de tapis, rideaux et autres productions textiles pour garnir la maison, les femmes mettent à profit l'agilité de leurs doigts pour produire une quantité parfois impressionnante d'ouvrages. L'abondance de la production est d'ailleurs un thème récurrent dans le discours des femmes et plusieurs usent d'hyperboles et de répétitions emphatiques pour décrire leurs activités de couturière.

J'cousais, j'ai cousu terriblement parce que j'ai toute habillé mes enfants, jeunes. J'faisais les boutonnières de leu's affaires, ben souvent, y'était minuit, pis j'travaillais encore dans ça. J'étais capable de travailler, pis dans c'temps-là, là, j'me faisais des robes, moi. Si j'voyais que'que chose su' l'catalogue, je l'faisais, j'étais capable. Ah! j'ai cousu! Ç'a été terrible. [...] j'ai cousu, j'ai cousu, j'ai cousu. (Mme Dufour)

Ah, on a fait beaucoup d'choses! Mais que j'parte là, y vont en trouver beaucoup. Y savent pas tout c'qu'y sont, hen! (rires) Des nappes à patron, des ci, des rideaux, j'en ai faite! Les linges, les couvartures, on a faite de toute au métier! (Mme Boivin)

Si j'avais toute les rideaux, là, que j'ai faits là, pour les gens d'l'île, j'es attacherais, j'f'rais l'tour de l'île. [...] Des rideaux, ben, j'en ai faite, j'en ai faite, j'en ai faite! (Mme Deschênes)

J'en ai-tu faite, d'la couture, eh! mon Dieu, Seigneur! Je r'garde ça aujourd'hui, là, c'est pas croyable, j'pense que j'remplirais 'a maison, là, avec tout c'que j'ai pu faire, là. Les pyjamas, les robes de chambre des garçons en ratine, mais mon Dieu, Seigneur! (Mme Bouchard)

La couture et le tissage ont une valeur productive qui n'est assurément pas à négliger et leur prise en charge par les femmes donne lieu à des économies substantielles, mais au-delà de cet aspect pratique, la production textile permet aux femmes d'exprimer fièrement leurs habiletés manuelles et leur goût pour l'esthétique. Un certain nombre se sont targuées d'avoir confectionné de fort beaux vêtements pour leurs enfants; il était très important pour elles que ceux-ci aient une apparence soignée et contemporaine. Pour Mme Deschênes, la couture était un moyen d'exposer son savoir-faire, tout en faisant preuve d'ingéniosité dans ses créations: « Mes p'tites filles, y'étaient habillées, j'pense, c'tait les mieux

du rang 1, tsé. J'cousais, j'tais adroite, j'prenais une vieille robe qu'on portait pu, je faisais des belles 'tites robes dedans là, mode.» La couture et le tissage sont un moyen de révéler ses talents, mais un moyen qui doit respecter les paramètres de l'économie : la réutilisation demeure une alliée indispensable à tout projet.

De plus, le souci d'économie prévaut dans tout ce qu'entreprennent les femmes, qui sont au demeurant responsables de la gestion des finances familiales. Faire beaucoup avec peu est un mot d'ordre pour les administratrices de ces ménages qui vivent rarement dans l'abondance. Contrairement à d'autres lieux où la gestion de l'argent est l'affaire des hommes⁹, ce sont les femmes, ces « gestionnaires du quotidien¹⁰ », qui traditionnellement gardent les comptes au Québec, ce qui fait en sorte que les migrations du mari ne causent pas de renversement en ce domaine. Plusieurs femmes le disent sans ambages : il est hors de question de laisser cette tâche à leur mari, aux tendances dépensières ou imprévoyantes. En dehors d'un peu d'argent de poche qu'ils conservent pour leurs dépenses personnelles, les hommes envoient tous leurs gains à leurs épouses.

C'est toujours moé parce que Maurice, y savait pas calculer, non. Pourvu qu'y avait son argent, fallait son argent, ça finissait là. Si y'avait pas son argent, ça marchait pas. (Mme Simard)

Y m'a donnait, l'argent. Lui, quand y n'avait dans ses poches, y'a dépensait. [...] Y s'en gardait un p'tit peu pour lui, là, pour ses affaires. (Mme Dufour)

Lui, y m'apportait l'argent, [...] y'était pas capable de gérer une cenne, y'a jamais appris ça, là. (Mme Deschênes)

Toutefois, l'envoi parfois irrégulier des paies peut être une source de préoccupation pour les femmes, qui dépendent presque entièrement

9. Voir entre autres les articles de Ceri-Ann Fidler (*The Impact of Migration upon Family Life and Gender Relations: The Case of South Asian Seafarers, c.1900–50*) et de Jason Pribilsky (« *Aprendemos a convivir* » : *Conjugal Relations, Co-parenting, and Family Life among Ecuadorian Transnational Migrants in New York City and the Ecuadorian Andes*), qui portent respectivement sur les cas de l'Inde et de l'Équateur.

10. Benoît Grenier, « *Sans exceptions ni réserve quelconques* » : absence des hommes et pouvoir des femmes à Québec au xviii^e siècle, p. 33.

des gages de leur mari; les retards postaux, par exemple, peuvent faire la différence entre en avoir suffisamment et en manquer, dans un budget où tout est calculé au quart de tour. Comme le mentionne Mark Rosenfeld: «The financial balancing act wives had to perform was both a source of pride and a cause of anguish¹¹.» L'administration des finances, aussi valorisante soit-elle, comporte son lot d'inquiétudes pour ces femmes qui se font un point d'honneur de faire une gestion serrée du budget. Le paroxysme de cet esprit d'économie peut sans doute être symbolisé par cette femme de L'Islet, dont le mari partait tous les hivers pour les chantiers en lui laissant deux dollars; à son retour, l'épouse avait toujours les deux dollars, qu'elle avait scrupuleusement conservés¹². Sans être toutes aussi parcimonieuses, les Charlevoisiennes suivent ce même principe d'économie. Plusieurs femmes de notre corpus ont souligné l'horreur qu'elles avaient de contracter des dettes, s'assurant de ne dépenser que ce qu'elles possédaient réellement. Et si par malheur l'endettement était inévitable, elles s'empressaient de rembourser au plus vite, l'une d'entre elles se décrivant comme une «payeuse de dettes» (Mme Deschênes). L'époque n'est pas au crédit et le mode de vie en est un qui n'est pas encore imprégné des impératifs d'une société de consommation. On assiste aux dernières manifestations d'une économie tournée vers l'autosubsistance où les besoins en liquidités demeurent réduits; les jours de ce mode de fonctionnement sont comptés et là comme ailleurs, la gestion des finances de la maisonnée s'inscrit de plus en plus dans un système qui dépasse largement le foyer. Administrer les finances peut être d'autant plus compliqué que les revenus des emplois migratoires, bien qu'étant parfois plus attrayants que ceux des emplois sur place, demeurent généralement modestes. Ils permettent d'«arriver», mais sans plus. Le mari de Mme Simard, par exemple, a dû pendant un certain temps travailler dans les chantiers l'hiver pour compenser les salaires médiocres de la navigation estivale, ce qui est caractéristique des familles en situation de grande pauvreté¹³. Toutefois, suivant l'augmentation généralisée du

11. Mark Rosenfeld, «*It Was a Hard Life*»: *Class and Gender in the Work and Family Rhythms of a Railway Town, 1920-1950*, p. 250.

12. Entretien de Rolande Pelletier, Musée de la mémoire vivante (MMV), 2010-0229.

13. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation: la parenté dans Charlevoix, 1900-1960*, p. 58.

niveau de vie, les revenus augmentent également, de sorte que, comme en témoigne Mme Tremblay, la navigation qui était au départ peu payante devient, avec la syndicalisation et les avantages comme les primes d'éloignement, une occupation qui permet de vivre fort bien.

Au total, les femmes avaient une charge très imposante de tâches à assumer. On retrouve une abondance de témoignages qui mettent en relief le fait qu'elles devaient « tout faire ».

Ah, on n'a faite des affaires, on peut pas dire tout c'qu'on a faite, on n'a trop faite. (rires) [...] fallait pas que, que j'm'énarve non plus là, parce qué d'un ouvrage à l'autre, là, tu n'as tout l'temps, tout l'temps, ça arrête pas là! (Mme Desrochers)

Ma journée, chère, c'tait continuel. [...] J'avais toutes sortes de tâches, ma belle. Tsé, t'nir maison hen, rien qu'une mère là. [...] Se l'ver très tôt, de bonne heure : cinq heures du matin, pour avoir le temps d'les préparer pour aller à l'école pis hen, quand y'allaient à Baie, leu' faire un lunch.

MPB : Jusqu'à quelle heure que vous travailliez ?

Aahh, y'avait pas d'heure. Ça pouvait aller jusqu'à minuit. [...] Je n'ai eu trop d'ouvrage, pas eu l'temps d'faire une vie dire tranquille. (Mme Boivin)

Une journée quotidienne, y'avait tout l'temps d'l'ouvrage, y'avait sept enfants à maison ! Tsé, y'avait tout l'temps d'l'ouvrage [...] J'me couchais pas avant onze heures, jamais. [...] C'est sûr que c'tait pas facile tout l'temps, fallait s'occuper de tout, de tout : de toute la famille, d'la comptabilité du bateau [...] (Mme Harvey)

Ah, ma mère, a faisait toute ! A l'était éducatrice, infirmière, cuisinière, couturière, j'en passe ! (Mme Gauthier)

Assurément, il y avait beaucoup à faire pour ces femmes, qui paraissent parfois surpassées, avec le recul, par tout ce qu'elles ont accompli. Cette perception est reprise par la génération suivante, si l'on considère le témoignage de Mme Gauthier qui présente de façon intéressante les tâches effectuées par sa mère, qu'elle assimile à des métiers, figure de style qui vient souligner la multiplicité des occupations qui sous-tendent le vocable de ménagère et opère en même temps une sorte de valorisation

du travail effectué par les femmes. Les possibles médiations du temps n'enlèvent pourtant rien à la charge bien réelle de leur travail. On voit ressortir par ailleurs leur rôle d'«auxiliaire», comme c'est le cas pour Mme Harvey qui, en concomitance avec son rôle de gestionnaire des finances, devait tenir la comptabilité de l'entreprise de son mari, qui possédait une goélette. La tâche était encore plus lourde pour celles qui, comme Mme Desrochers, avaient une ferme et participaient tant aux travaux des champs qu'au soin des animaux. Comme le souligne Cecilia Benoit, «these women's reproductive and productive lives consisted of endless series of tasks during each day, year, their lifetime¹⁴». Elles travaillaient du matin au soir, mais aussi à longueur d'année, peu importe leur condition. Une question particulièrement éloquente est celle des grossesses. De fait, certaines femmes ont témoigné avoir travaillé jusqu'aux premières douleurs de l'accouchement et recommencé dès que possible suivant la naissance de l'enfant : «Quand j'partais, c'tait rendu au bout. J'avais des planchers, pis j'cirais les planchers, pis quand j'partais su' l'doctor, c'tait sûr que j'accouchais, tu suite. Y'appelait la garde Dufour là, y dit "viens-t'en tu suite parce qué dans cinq minutes c'est faite".» (Mme Boivin) Seules quelques «ouvrages dangereuses» étaient évitées, comme le lavage du plafond, qui était défendu par les «vieilles femmes», avisées dispensatrices de conseils¹⁵. Il semble que ces proscriptions n'aient pas toujours suffi : la propension à «continu[er] d'accomplir leurs travaux, selon le rythme habituel, comme si de rien n'était¹⁶» a eu de fâcheuses conséquences pour certaines femmes, comme Mme Dufour qui dit avoir perdu un enfant parce qu'elle avait trop fait de ménage durant la journée. L'un des marins qu'a interviewés Pierre Perrault se rappelait avec émotion et admiration les épreuves qu'avait traversées sa mère, dont le mari était aussi marin :

J'me rappelle que ma mère, là, la vache, a l'allait la tirer soir et matin, enceinte pas enceinte, enceinte trois jours avant de, de,

14. Cecilia Benoit, *Mothering a Newfoundland Community: 1900-1940*, p. 182.

15. Marie Tremblay, Archives de folklore et d'ethnologie de l'Université Laval (AFEUL), P319, C19, 7.

16. Jean-Philippe Gagnon, *Rites et croyances de la naissance à Charlevoix*, p. 45.

de... oui. Trois jours, trois jours avant d'tomber au lit, pis a l'allait encore tirer sa vache soir et matin, la mère. A l'a fait ça pour nous élever pis a n'a élevé douze de même, imagine-toé, toé! Ça fait, quand tu vois faire ça, ta mère, là, par la pauvreté, tu penses qu'un jour que plus tard, là, tu penses si y'a un p'tit moyen – je l'ai vue pleurer, moi 50 000 fois, ma mère – tu penses, un jour, quand j's'rai capable, là, j'essayerai d't'aider pour pu t'voir pleurer¹⁷.

Car devant une tâche aussi imposante, le découragement était parfois inévitable. Toutefois, notons que, parallèlement au développement de l'équipement ménager, l'affaiblissement de la production domestique au profit d'une consommation de produits finis a allégé la tâche des femmes. Les commerces, qui sont de plus en plus nombreux, offrent des marchandises que l'on n'a plus besoin de produire soi-même : le temps des chandelles en suif, du savon de « castic » et du café d'orge est révolu¹⁸. Par ailleurs, les tâches à effectuer n'étaient à l'époque pas nécessairement perçues comme un lourd fardeau : comme l'exprime Mme Boivin, « jeune, les talons étaient aux fesses pis envoye ! On r'gardait pas l'ouvrage ». Travail n'est pas forcément synonyme de misère et c'est parfois avec plaisir qu'elles accomplissent certaines tâches. Mary Neth, dans son article portant sur la division sexuelle du travail en milieu rural, fait ressortir la relation ambivalente qu'entretiennent les femmes rurales avec le travail : même si elles reconnaissent la difficulté de leur tâche, elles peuvent l'apprécier et surtout, elles accordent au travail un caractère vertueux¹⁹. Le travail est éminemment valorisé et, en particulier lorsqu'on est jeune et en santé, l'oisiveté, mère de tous les vices selon le dicton, est fort mal perçue. Rien n'est ainsi tout noir ou tout blanc dans la réalité de ménagère, pas plus que dans celle de mère, qui apporte à la fois les plus grandes réjouissances et les plus profonds tourments.

17. Pierre Perrault, *Les voitures d'eau*.

18. Nous nous inspirons ici du témoignage d'Albert Guérin, qui énumère les productions domestiques de sa mère qui a vécu au tournant du xx^e siècle. Rodrigue Guérin, *Saint-Tite-des-Caps, 1867-1967*, p. 47-48.

19. Mary Neth, *Gender and the Family Labor System: Defining Work in the Rural Midwest*, p. 569.

2.1.2 Le devoir doux-amer d'être mère

Le rôle de mère est, pour les femmes interviewées, une expérience tout en contrastes qui fait intervenir une panoplie de sentiments, de l'angoisse au bonheur, en passant par la désolation et l'apaisement. Des tâches qui sont l'apanage des femmes, le soin des enfants est de toute évidence l'une des plus exigeantes, qui demande le plus de temps et le plus de dévouement. De fait, les femmes de notre corpus y ont consacré beaucoup d'énergie. Comme le précisent Cecilia Menjivar et Victor Agadjanian, qui ont travaillé sur le sujet des femmes de migrants périodiques au Guatemala et en Arménie : « Within the context of migration, motherhood takes on added significance for women's status because through the care of the children they can show that they have fulfilled their roles and at the same time have put to good use the remittances that their husbands send²⁰. » Pour ces femmes qui doivent élever leurs enfants seules une bonne partie de l'année, bien s'occuper de ces derniers revêt une importance particulière ; voir à ce que les enfants ne manquent de rien et puissent développer leurs capacités est pour elles un gage de leur réussite à pallier l'absence de leur mari. Mme Gauthier ne tarit pas d'éloges sur sa mère qui s'est occupée de ses trois enfants en étant seule neuf mois par année :

Non, vraiment, c'tait, c't'une femme, moi, qui m'a toujours épatée, là. Quand j'pense à ça, là, j'trouve qu'a s'est tellement donnée pour nous autres, là, j'trouve ç'a pas d'bon sens, là. [...] c'est une femme extraordinaire, qui a tout donné, qui pensait jamais à elle, qui nous a tout donné, eeh... a pensait toujours à elle en dernier, c'tait tout l'temps pour nous autres, pour nous autres.

Comme en écho, Mme Deschênes insiste sur l'objectif qu'elle s'était donné de combler ses enfants, qui étaient visiblement sa priorité :

C'était notre vie, ça, toujours l'argent ! Pas parce qu'j'tattachée à l'argent, mais ça n'en prenait ! J'voulais pas qu'mes enfants manquent de quelque chose, hen ! C'tait surtout ça [...] Ah ! j'travaillais fort, j'travaillais fort, je voulais réussir, pis je voulais que mes enfants manquent de rien. Mes enfants, y'ont été élevés pas dans l'abondance, mais y'ont eu c'qui leur fallait !

20. Cecilia Menjivar et Victor Agadjanian, *Men's Migration and Women's Lives: Views from Rural Armenia and Guatemala*, p. 1254.

En contrepartie de leur dévouement, les mères s'attendent à ce que leurs enfants aillent « au bout du bout » (Mme Pilote). Leurs ambitions pour leurs enfants sont la plupart du temps assez élevées et la réussite scolaire devient souvent un barème du succès ou de l'insuccès de leurs efforts. Si un enfant a de la difficulté à l'école et n'arrive pas à décrocher un emploi satisfaisant pour sa mère, cela peut être perçu comme un douloureux échec, « la plus grosse misère que [l'on ait] à accepter » (Mme Deschênes). Comme le précise Mme Pilote, il ne s'agit pas tant d'atteindre un haut degré de scolarité que de réussir ce que l'on entreprend et de se rendre au bout de ses capacités. Les mères se mettent une grande pression pour combler leurs enfants, mais transposent aussi cette pression sur leurs enfants pour que ceux-ci, en retour, combler leurs attentes. Un enfant qui réussit dans la vie devient une sorte de confirmation de sa propre réussite en tant que mère, et conséquemment en tant que femme, considérant la place prédominante que prend la maternité dans la construction identitaire de celles qui se qualifient plus souvent de mères que de femmes.

La pression vient aussi de l'extérieur, et elle peut être grande lorsqu'il est question pour les femmes de la nécessité d'avoir des enfants, préférentiellement en grand nombre. Bien sûr, le temps n'est plus à la proverbiale douzaine d'enfants par famille, mais l'indice synthétique de fécondité demeure élevé, se situant aux alentours de quatre enfants par femme dans les années 1950, alors qu'il oscille entre cinq et six au début du siècle²¹. Les femmes enquêtées suivent cette tendance, avec une moyenne de 4,3 enfants (4,8 si l'on exclut les femmes de la deuxième cohorte, qui font partie d'une génération où les moyens de contraception deviennent plus accessibles et mieux acceptés). Pour Mme Gagnon, qui se démarque avec ses dix enfants, avoir eu une si abondante progéniture a été une source de préoccupation, voire d'embarras : « Les derniers là, j'étais un peu gênée, là. D'abord, dans c'temps-là, on portait des robes larges là pis, j'sortais pu autant pour aller à messe, su'a fin là. Pis j'me disais ben "y'en a qui n'ont yinque deux-trois" tsé; moé, à tous les ans, les quatre premiers, ok, mais 'es autres, c'tait deux ans là. » On retrouve ici cette pratique

21. Voir le tableau « Indice synthétique de fécondité, Québec, 1911-2012 », dans Chantal Girard, *Un siècle de statistiques démographiques au Québec*, p. 8.

soulevée par Jean-Philippe Gagnon selon laquelle pendant longtemps, la grossesse est « entourée de silence » et dissimulée autant que possible afin d'éviter les commérages²². Mme Gagnon prit la décision de prendre la pilule contraceptive après son dixième enfant, mais déjà à son quatrième enfant, elle avait manifesté, lors de la confesse, son intérêt à cesser d'en avoir ou, à tout le moins, à prendre une pause. À son grand désarroi, le curé lui répondit : « Votre mari, y dit, votre mari est-ti malade ? Ben non, j'dis, mon mari est pas malade. Mais, y'est-tu, y gagnetu un bon salaire ? Bah oui... Bah y dit non, non, y dit, y'a eu l'air de dire continue. » Gérard Bouchard a bien exposé cette pression que le clergé faisait peser sur les femmes, qui devenaient les uniques responsables de la procréation, pression dont elles tentèrent de se délester. La question de la procréation « était une source de tensions, de déchirement et d'angoisse qui faisait de la femme, non pas un sujet passif de sa condition, mais un acteur fortement brimé²³ ». Mme Gagnon n'est pas la seule à avoir exprimé son malaise à devoir mettre au monde plusieurs enfants : un bon nombre a exprimé une certaine amertume quant au devoir de procréer, de même que les inquiétudes que cela pouvait susciter, car l'enfantement, pour certaines femmes, mettait carrément en jeu leur vie. Chantal Collard rappelle le danger pour la santé des femmes des grossesses et surtout des accouchements, qui pouvaient avoir des conséquences fâcheuses, parfois irrémédiables²⁴. Mme Simard, par exemple, admet qu'avoir des enfants était pour elle une épreuve à surmonter encore et encore, épreuve qu'il aurait probablement mieux fallu qu'elle évite :

J'avais pas une grosse, grosse santé; les enfants, aurait pas fallu j'en aille, pis fallait n'avoir dans c'temps-là, ça fait qu'à toutes les fois j'en avais ben, j'pardais encore des forces pis ça m'prenait du temps à r'venir, pis avec un de plus pis un de plus ben ça n'en, ça f'sait du plus. [...] C'est d'avoir les enfants qui me mettait pas bien. J'avais pas d'santé dans c'temps-là. Pis j'étais opérée. Pis en étant opérée pour... la grande opération, ça m'avait r'donné toute ma santé !

22. Jean-Philippe Gagnon, *Rites et croyances de la naissance à Charlevoix*, op. cit., p. 43-44.

23. Gérard Bouchard, *La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930)*, p. 216.

24. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation [...]*, op. cit., p. 69.

Les risques associés aux grossesses répétées jouaient pour beaucoup dans la volonté des femmes de cesser d'avoir des enfants. En outre, il ne suffisait pas de mettre au monde l'enfant : encore fallait-il avoir les ressources et le temps pour l'élever adéquatement, ce qui se complexifiait à mesure que le nombre d'enfants augmentait, d'autant que ces femmes étaient la plupart du temps seules pour assumer cette tâche. Comme le fait ressortir Mme Deschênes, « avoir des enfants là, c'est pas un défi de, de dix ans, douze ans, quinze ans, vingt ans, c't'un défi à vie ».

Les défis de la maternité se posent en effet sur le long terme et les problèmes et inquiétudes auxquels les femmes doivent faire face en tant que mères sont nombreux. Lorsqu'il arrive quelque malheur aux enfants, telle la maladie, elles doivent gérer seules la situation et vivre avec les angoisses que cela peut susciter. Ces angoisses semblent teinter considérablement le quotidien de ces femmes, qui se décrivent bien souvent comme des « inquiéteuses ». La mère de Mme Bouchard, qui tout comme elle a vécu les départs répétés de son mari, a dû affronter le pire : trois de ses enfants sont décédés, dont deux en l'absence de son époux, épreuves assurément difficiles à supporter. Les enfants qui vieillissent et « font jeunesse » génèrent également bien des tracasseries pour leur mère, qui doit composer avec les incertitudes des longues soirées à attendre le retour des enfants, qui reviennent parfois avec de lourdes nouvelles à annoncer. Parmi les femmes que nous avons interviewées, deux d'entre elles ont avoué que l'une de leurs filles avait eu une grossesse non désirée, situation hautement délicate à l'époque. Mme Deschênes nous a confié la terrible douleur que cela avait occasionnée chez elle : « Dans c'temps-là, là, c'tait pas drôle, là ! Hey, hey, hey, c'était assez dur, là, que j'me sus en été à un logement à Québec, j'me sus t'en été à Québec, pas capable d'rester icitte à l'île ! Je volais plus seulement qu'd'un aile, l'autre aile était blessée. Ça va mal, hen ! Ça, ç'a été dur. [...] Pis j'criais maman, maman, pourquoi tu m'as pas donné d'explications plus que ça ? Maman, pardonne-moi, j'ai pas vu à ma fille. » Ce genre de situations pouvaient être très éprouvantes pour les mères, qui avaient pour responsabilité de préserver la moralité dans la famille. Comme précisé dans l'ouvrage de Gail Cuthbert Brandt et ses collaboratrices : « Unfortunately, to the extent that they accepted their role as the exclusive moral guardians of children and the family, women left themselves open not only to the barbs of male moralists

and clergymen when their children transgressed, but also to feelings of guilt and self-blame. [...] Women were also not above blaming each other²⁵.» Cette dynamique de pression sociale intériorisée engendre chez les mères une remise en question de leurs compétences et, ce faisant, les expose à un stress amplifié. Pour Nérée Tremblay, qui écrit en 1948 sa *Monographie de Saint-Hilarion*, «il n’y a pas de défauts ou de vices chez un mari et chez des enfants qu’une épouse aimable, patiente et vertueuse et qu’une véritable mère ne puissent corriger²⁶». Ce type de discours, que l’on peut imaginer répandu, formule ce dont doit être capable une «véritable mère» et, ce faisant, culpabilise celles qui n’y arriveraient pas, mettant sur leurs épaules tout le poids de la conduite de leurs proches, sur laquelle elles ne peuvent évidemment avoir qu’un contrôle partiel.

Avoir des enfants et s’en occuper est une expérience faite de contraintes et de sacrifices mais, en même temps, procure des joies indéniables. Les enfants sont source à la fois de préoccupation et de détermination : ce sont eux, bien souvent, qui donnent aux femmes la force et le courage de continuer malgré les embûches et les contrariétés de la vie de femme de migrant saisonnier. «C’est ça qui nous r’donnait une vie», au dire de Mme Simard. En outre, si les enfants occasionnent un alourdissement des tâches, ils contribuent parallèlement à les alléger par l’aide, modeste ou substantielle, qu’ils apportent. Comme le rappelle Mme Chouinard, «les enfants me n’ont faite gros, là. On dit chu tu seule, mais les enfants sont là aussi, ça fait que y pouvaient m’aider.». La plupart participent aux tâches familiales, en fonction de leur âge et de leur capacité : par exemple, les petits peuvent aider à la cueillette de fruits ou à la récolte dans le jardin tandis que les plus âgés peuvent participer au grand ménage ou s’occuper des cadets. Dans le cas de Mme Lapointe, qui a dû travailler après la mort de son deuxième mari, son aînée, issue de son premier mariage, l’a pratiquement remplacée : «Martine, elle, c’tait la maîtresse de maison ! (rires) [...] Martine, là, pour eux autres là, c’est pas une demi-sœur, c’est leu’ mère ! C’est leu’ mère, pour eux autres.» Notons que majoritairement,

25. Gail Cuthbert Brandt, Naomi Black, Paula Bourne et Magda Fahrni, *Canadian Women: A History*, p. 187.

26. Nérée Tremblay, *Monographie de la paroisse de Saint-Hilarion*, p. 204.

et conformément à ce qu'a remarqué Chantal Collard²⁷, ce sont les filles qui épaulent le plus souvent leur mère dans ses tâches : ce sont elles qui sont habituellement mentionnées lorsque l'on demande aux femmes si elles recevaient de l'aide de leurs enfants. Les garçons, quant à eux, avaient tendance à travailler à l'extérieur dès qu'ils étaient en âge de le faire, s'inscrivant dans la lignée de leur père en tant qu'aide-pourvoyeur. Mme Boivin, qui a eu principalement des garçons, déplore le peu d'aide reçu de ses enfants, puisque ses garçons allaient travailler sur une ferme voisine et arrivaient trop épuisés le soir pour l'assister en quoi que ce soit. En revanche, tel qu'observé pour les femmes, il arrivait que les filles fassent des tâches dépassant le cadre de la sphère domestique : chez Mme Desrochers, où la ferme imposait un supplément de tâches dont plusieurs étaient physiquement exigeantes, les filles participaient aux travaux agricoles « comme un homme ». Cette double facette du travail des filles est infailliblement encore plus marquée chez leurs mères, qui doivent compenser l'absence de l'époux.

2.1.3 « Jouer l'homme »... en attendant

Comme le résume Mme Chouinard, avec le flegme d'une femme imperturbable : « On faisait l'homme pis la femme, on faisait les deux... c'est ça. J'ai pas plus de r'marques pour ça. Moé j'fais c'que j'ai à faire, c'est toute. Y'est là, y'est là ; y'est pas là, j'fais d'autre chose, m'as l'faire, pis si y'est là, y va l'faire. » Adaptabilité et polyvalence sont en effet de mise pour qui a un mari qui s'éloigne périodiquement pour le travail. Pendant que les tâches ménagères continuent de demander leurs soins, de nouvelles tâches, normalement effectuées par les hommes, doivent être également accomplies, pour celles qui deviennent « the man of the family », comme l'exprimait une femme jordanienne qui, à des milliers de kilomètres de nos Charlevoisiennes, devait elle aussi répondre aux exigences de la vie de femme de migrant²⁸. Le poids des tâches masculines liées à l'extérieur dépend évidemment de la taille du terrain : pour les femmes vivant dans un logement, par exemple, ces tâches sont à peu près inexistantes tandis qu'à

27. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation* [...], op. cit., p. 80.

28. Citée dans Louhichi Khaled, *Migration and Women's Status: The Jordan Case*, p. 241.

l'inverse, les femmes ayant une ferme ont un surcroît de responsabilités : « They planted seeds, weeded, doctored animals, put the cattle out to pasture, gathered driftwood at the shore, thus keeping the entire family and farm operating until the men returned²⁹. » Pour la majorité d'entre elles, il faut toutefois s'occuper de ce que Mme Tremblay appelle « toutes les tâches normales qu'un homme fait », tels le pelletage de la neige, la tonte du gazon ou le chauffage au bois – une corvée qui pouvait être assez éreintante et qui était « quasiment une *job* à temps plein », au dire de Mme Gauthier, qui se souvient de sa mère qui passait une bonne partie des journées hivernales à entretenir le feu. Avec la démocratisation des voitures vient aussi la question des déplacements en automobile, qui doivent être assurés par les femmes alors que le plus souvent, ce sont les hommes qui conduisent. Pour Jason Pribilsky, la manifestation la plus visible des nouveaux espaces traditionnellement masculins conquis par les femmes équatoriennes dont le mari est migrant est le fait qu'elles se mettent à conduire des automobiles³⁰. Cela peut toutefois être aussi source d'angoisse et de déception : Mme Tremblay se remémorait avec amertume avoir dû refuser d'inscrire l'une de ses filles à l'harmonie de son école, car cela demandait qu'elle l'y conduise régulièrement, ce dont elle ne se sentait pas capable avec les risques de tempêtes qu'elle ne voulait pas affronter. Bien que ces femmes soient appelées à dépasser le cadre traditionnel de la répartition des tâches, elles s'y inscrivent et le cautionnent d'une certaine façon, précisant que ce sont des « tâches normales » d'hommes qu'elles font et que cela est d'autant plus dur pour elles puisqu'elles sont des femmes. Sans être nécessairement de ferventes défenderesses de ce système, elles sont conscientes d'en faire partie et participent à une vision dichotomique de la division du travail. D'ailleurs, effectuer des tâches traditionnellement masculines n'est pas spécialement subversif, du moment où il est attendu que les femmes soient en mesure d'être flexibles dans leur travail et qu'elles puissent participer à toutes sortes d'activités si cela s'avère nécessaire. Si un homme s'occupant des tâches domestiques attire railleries et médisances, le contraire n'est pas vrai. Yvonne Verdier, qui a étudié le petit village bourguignon de Minot,

29. Cecilia Benoit, *Mothering a Newfoundland Community* [...], *op. cit.*, p. 181.

30. Jason Pribilsky, « Apprendemos a conviver » [...], *op. cit.*, p. 322.

expose ce « constat fondamental et lourd de conséquences » : « une femme peut “tout faire” sans que son sexe soit remis en question³¹ ».

En retour, la participation des hommes aux tâches traditionnellement féminines, lorsque ceux-ci reviennent à la maison, prend des formes variées. Dans un certain nombre de cas, on voit la division traditionnelle des tâches reprendre place, presque comme s'il n'y avait jamais eu de chamboulement à cet effet : « Quand y'était pas là, ben c'est moi qui tondais l'gazon ou des choses comme ça, mais quand y'était à la maison, c'est toute lui qui faisait ça, là, l'extérieur ; moi, c'était l'intérieur, mais non, pis c'était quand même partagé. » (Mme Savard) Dans ce cas de figure, hommes et femmes retrouvent leurs quartiers respectifs. Presque aucune aide n'est apportée aux tâches domestiques des épouses même si, comme le relève ironiquement Mark Rosenfeld, les hommes migrants acquièrent une certaine expérience en la matière, devant dans certains cas préparer leurs repas et faire leur ménage lorsqu'ils sont au loin³². Cette forme d'organisation du travail est le plus souvent constatable chez les couples où les migrations sont de courte durée ou lorsque les retours sont fréquents, ce qui permet l'établissement d'une routine plutôt conforme à la norme. À l'inverse, certains hommes redoublent d'implication à leur retour, possiblement pour rattraper, en quelque sorte, tout ce qu'ils n'ont pu faire en leur absence. C'est en tout cas l'explication qu'en donne Mme Deschênes : « Y prenait des responsabilités aussi, là, y m'aidait quand même, là. Si j'te dirais là que j'me rappelle pas quand est-ce j'ai fait mon lit [...]. Y m'a jamais rien refusé, jamais, jamais, jamais. Savez pourquoi ? Pour me combler, pour combler le fait qu'il ne soit pas là. » Ainsi, certains hommes n'hésiteront pas à mettre la main à la pâte, allant jusqu'à aider leur épouse dans les tâches ménagères. Mme Boivin, dont le mari était absent pratiquement toute l'année, profitait du retour de ce dernier pour se lancer dans les grands ouvrages. Le mari était hardiment mis à contribution, sous la gouverne de sa femme : « On s' préparait pour faire le grand ménage, quand y'était là, la peinture pis tout ça, les plafonds pis, hen ! On y donnait des tâches ; ah oui, y'a pas arrêté, chère.

31. Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire: la laveuse, la couturière, la cuisinière*, p. 340.

32. Mark Rosenfeld, « *It Was a Hard Life* » [...], *op. cit.*, p. 255.

[...] Y m'aidait, y m'a aidée: va dans cave, va icitte, va là, fait les gazons, l'jardin, y'arrêtaït pas, chère.» Cela va, chez Mme Deschênes, jusqu'à une inversion des rôles de genre:

J'faisais l'homme, j'posais d'la céramique. Quand y'ont fait des travaux, j'travaillais comme un homme. J'ai toute appris dans c'mariage-là. Lui lave la vaisselle, y'est bon, y'est bon dans l'manger, y'est bon dans l'ménage, y'est bon dans la peinture, lui y connaît assez pas, y'est pas adroit qu'on appelle, pas adroit. [...] Y'avait ses capacités, ses facilités aussi. Mais, j'aurais voulu un rôle inversé: qu'y seye capable de faire l'ouvrage de l'homme, pis moi j'aurais faite... mais, moi j'faisais d'la céramique à terre, pis lui lavait la vaisselle.

Comme exposé par Mme Deschênes, «faire l'homme» est une position qui n'est pas nécessairement appréciée des femmes. Sandra Weinstein Bever avait aussi remarqué cette attitude au Mexique, où les femmes acceptaient de jouer de nouveaux rôles par nécessité et non par envie d'émancipation³³. Dans le cas de Mme Deschênes, les rôles étaient inversés dans un esprit pragmatique, mais cela ne lui plaisait pas pour autant. Il s'agissait de s'arrimer aux aptitudes de chacun, sur lesquelles le phénomène de migration masculine avait sans aucun doute eu une influence, en créant des conditions propices à une inversion des rôles. Dans le cas de Mme Pilote, cependant, cette déviation de la norme rencontrait moins de réticences. Son mari profitait de son retour pour s'occuper de son jeune garçon, au point de prendre ouvertement le relais de son épouse et de défier les normes de genre, ce que Mme Pilote encourageait d'une certaine façon:

Denis, y'arrivait, là, un mois à maison, pis quand Alex était p'tit, là, pis qu'y arrivait à maison, y prenait 'a poussette, pis y faisait yinque d'la poussette! Y faisait d'la poussette, y s'en est occupé! Pis par exemple, quand y v'nait, là, un mois, moé là, 'ga, tu l'changes de couche, moé, tu l'fais manger, moé, j'fais rien! Occupe-toi-z'en, d'ton fils. Y s'est toujours occupé... ç'a été le premier gars, dans Saint-Joseph-de-la-Rive, qui a usé trois poussettes.

33. Sandra Weinstein Bever, *Migration and the Transformation of Gender Roles and Hierarchies in Yucatan*, p. 226.

J'avais jamais, tu voyais jamais un homme promener leur bébé ici, à Saint-Joseph-de-la-Rive, c'était honteux, c'était yinque les femmes qui faisaient ça, mais lui l'a faite. [...] quand y'était à la maison, y'était très, très, très présent pour son fils. Y partait avec, y'allait en *ski-doo*, y l'emmenait partout, chez sa grand-mère, y l'habillait.

C'est d'ailleurs pour pouvoir mieux prendre soin de son fils et le voir grandir que le mari de Mme Pilote quitte la navigation pendant douze ans. Derrière l'attachement de ce père pour son enfant, on discerne cette nouvelle forme de paternité se développant autour du milieu du xx^e siècle et qui implique davantage, émotionnellement et activement, les pères auprès de leurs enfants³⁴. On y voit aussi les transformations dans le domaine de la répartition des tâches au sein de la famille, que des années de féminisme ont commencé à bousculer. Il faut dire que l'absence du mari, pour quelques mois ou presque toute l'année, libérait un espace que les femmes devaient, mais aussi parfois voulaient, occuper.

2.1.4 Flirter avec les frontières du genre

À n'en point douter, la société québécoise de l'époque se fonde sur une organisation de type patriarcal. Les hommes sont de loin ceux qui investissent le plus la sphère publique et ont des prérogatives, sur les plans tant politique que juridique ou économique, que les femmes se voient refuser ou auxquelles elles n'accèdent que laborieusement. Ce sont les hommes qui sont désignés comme chefs de famille et, comme le soutient Jean Cimon dans son ouvrage sur l'Isle-aux-Coudres écrit en 1947, « [l']autorité appartient au père et les autres membres de la famille sont identifiés par rapport à lui³⁵ ». Georges Bellerive, à la même époque, trouve aux Éboulements « les mêmes vertus patriarcales [qui] y sont fidèlement conservées³⁶ ». Pourtant, d'autres observateurs divergent : Léon Gérin, lorsqu'il est de passage à Saint-Irénée à la fin des années 1940, parle de « la mère, femme très entendue, l'esprit dirigeant de la maisonnée, à ce qu'il [lui] paraissait bien, comme, du reste, on l'observe fréquemment

34. Peter Gossage, *Au nom du père? Rethinking the History of Fatherhood in Quebec*.

35. Jean Cimon, *Une isle d'adon: monographie de l'Isle-aux-Coudres*, p. 88.

36. Georges Bellerive (dir.), *Les Éboulements et l'Île-aux-Coudres: souvenirs et impressions d'écrivains sur ces deux beaux endroits historiques*, p. 24.

chez l'habitant³⁷ ». C'est là que nous retrouvons la remise en question du patriarcat officiel qu'avaient exposée d'autres auteurs : lorsqu'on y regarde de plus près, l'autorité prétendue du père n'est pas sans équivoque. Pour Gérard Bouchard, « [i]nsofar as the fabric of family life left room for the expression of individuality, the type of woman that it gave rise to was not necessarily the passive, submissive victim; fairly often it was the strong, resilient or even sometimes dominant figure who somehow managed to assert herself through the holes in the patriarchal structure³⁸ ». Il semblerait que, particulièrement en milieu rural, la soumission des épouses soit à nuancer et que le mode d'organisation familiale laisse en pratique beaucoup plus de place aux femmes qu'on ne pourrait le croire. Cela est encore plus vrai lorsque le père s'absente, comme le remarquait Lionel Groulx : « Les circonstances aidées de la charité ont établi chez nous cette subordination tempérée de la femme à l'homme et le partage légitime entre eux des pouvoirs. Souvent absent pour les courses au loin, le père a dû laisser à la mère la conduite de la famille et la mère y a pris très vite un ascendant qu'elle a gardé³⁹. » La sphère domestique apparaît comme l'assise du pouvoir féminin, où les femmes, principalement à titre de mères, peuvent exercer une influence considérable sur la famille : « For most married women the centre of their world was indeed the home, and for many the home was a base of power and influence, not merely a refuge⁴⁰. » C'est le constat que fait également Julie Goodson-Lawes, selon qui dans les régions à haut taux de migration masculine, la légitimité qu'acquièrent les femmes dans leurs nouveaux rôles et pouvoirs, laissés vacants par les hommes, ne découle pas d'une égalité entre les deux sexes, mais plutôt d'une forme d'autorité toute féminine, fondée

37. Léon Gérin, *Le type économique et social des Canadiens : milieux agricoles de traditions françaises*, p. 19.

38. Gérard Bouchard, *Through the meshes of patriarchy: The Male/Female Relationship in the Saguenay Peasant Society (1860-1930)*, p. 416.

39. Lionel Groulx, cité dans Frédéric Demers, *Être et agir, ou la voi(e/x) de l'héroïne : réflexion sur l'identité d'Émilie, fille de Caleb Bordeleau*, p. 585.

40. Gail Cuthbert Brandt, Naomi Black, Paula Bourne et Magda Fahrni, *Canadian women [...]*, op. cit., p. 185.

sur leurs compétences et leur expérience en tant que mères remplissant habilement leurs responsabilités familiales⁴¹.

Suivant Grey Osterud⁴², nous considérons la participation à la prise de décisions comme étant l'un des paramètres qui nous permettent d'envisager le degré d'agentivité des femmes et de voir comment celles-ci s'inscrivent dans la structure de l'autorité familiale. Prendre les décisions, une prérogative qui revient au chef de la famille, normalement le père, est déparagé de plusieurs façons dans la catégorie de situations qui nous intéresse. D'abord, il y a celles qui prennent les décisions lorsque leur mari est absent, mais dès que celui-ci est de retour, ce pouvoir lui revient : « C'était moi quand j'tais tu seule [...] pis quand y'était là ben, c'tait lui qui décidait. » (Mme Harvey) D'ailleurs, lorsque cela est possible, ces femmes préfèrent attendre le retour de leur mari pour prendre la décision, ce qui est souvent réalisable puisque ce cas de figure se retrouve surtout chez les femmes vivant de courtes absences de leur mari, avec des retours fréquents. Il semble que la durée des absences ait un impact important sur la place que prennent les femmes dans la prise de décisions, car à l'inverse, dans les couples où le mari s'absente longtemps, on retrouve des cas où les femmes décident pratiquement à tout coup. Mme Boivin, lorsque nous lui avons demandé qui prenait les décisions chez elle, nous répondit sans équivoque : « Fernande » (son nom), réaction catégorique qui trouve une résonance dans la réponse de Mme Pilote : « c'est moi, à 99,999 % ». Dans ces cas, le retour du mari ne correspond aucunement à une reprise du contrôle décisionnel de sa part, la femme décidant dans la majorité des circonstances. Cependant, la forme la plus fréquente de répartition du pouvoir décisionnel est celle qui s'apparente à un partenariat, avec prédominance de l'épouse : évidemment, lorsque le mari est absent, la femme prend les décisions, mais lorsque celui-ci revient, elle prend soin de le consulter et les deux décident ensemble. C'est également cette forme que Gérard Bouchard a relevée le plus fréquemment dans son corpus⁴³ et que Sally Cole a décrite comme étant

41. Julie Goodson-Lawes, *Feminine Authority and Migration: The Case of One Family from Mexico*, p. 289.

42. Grey Osterud, *Inheriting, Marrying, and Founding Farms: Women's Place on the Land*, p. 267.

43. Gérard Bouchard, *Through the meshes of patriarchy [...]*, op. cit., p. 409.

l'idéal conjugal des femmes de Vila Chã⁴⁴. Conformément à ce qu'avaient eux aussi noté Cecilia Menjívar et Victor Agadjanian⁴⁵, il semble que les décisions prises par les femmes seules touchent des questions de moindre envergure tandis que pour celles qui ont un impact plus important, elles attendent leur mari pour en discuter, lorsque cela n'est pas pressant : « J'te dirais qu'c'est moé parce que tsé, c'est moé qui étais là. Mais quand y'avait une grosse décision à prendre, ben c'est sûr que, mais comme y'appelait pas souvent, tsé, des fois j'avais pas l'choix d'la prendre, la décision. Pis quand tsé ça, c'était des choses qui pouvaient attendre, ben je l'attendais. [...] mais tsé, des grosses décisions, là, j'me rappelle pas d'avoir pris des grosses décisions tu seule. » (Mme Tremblay) Il semble également qu'en l'absence de leurs maris, bien des femmes disposaient d'une latitude appréciable pour exercer cette prérogative. Plusieurs d'entre elles ont souligné la grande confiance que leur témoignaient leurs maris qui, sachant que leurs épouses leur avaient maintes fois démontré leur capacité à prendre des décisions avisées, envisageaient sans crainte qu'elles aient à se prononcer sur divers enjeux en leur absence.

Selon l'étude ethnographique menée par Jean Du Berger, Yvan Fortier et Robert Bouthillier en 1976, la structure familiale fondée sur l'autorité paternelle est encore la plus fréquente dans Charlevoix ; c'est en tout cas ce qu'ont rapporté une majorité des enquêtés. Un certain nombre avaient toutefois déclaré que c'était la mère qui avait le plus d'autorité dans la famille, ce qu'expliquent les auteurs par le phénomène des migrations saisonnières masculines. Il semblerait par ailleurs que, contrairement à la prise de décisions, l'autorité familiale soit rarement partagée de façon égale entre les deux conjoints. Être la figure d'autorité est un statut que l'on détient ou que l'on ne détient pas⁴⁶. Lorsque nous avons demandé aux femmes de notre corpus qui avait le plus d'autorité à la maison, la réponse la plus fréquente a été le père. Paradoxalement, même si les femmes avouent qu'elles ont pris plus de décisions ou qu'elles ont été

44. Sally Cole, *Women of the Praia: Work and Lives in a Portuguese Coastal Community*, p. 106.

45. Cecilia Menjívar et Victor Agadjanian, *Men's Migration and Women's Lives* [...], *op. cit.*, p. 1257.

46. Jean Du Berger, Yvan Fortier et Robert Bouthillier, *Éléments d'une ethnographie de Charlevoix*, p. 16.

les principales éducatrices de leurs enfants, les pères conservent cette aura coutumière d'autorité suprême, qui n'est à peu près pas contestée malgré leurs absences fréquentes. Ils n'ont qu'à dire leur « mot d'ère » (Mme Simard) pour que « ça s'aplatiss[e] un peu » (Mme Gagnon). Julie Néron et Camil Girard avaient d'ailleurs retrouvé ce même paradoxe dans le village saguenéen de Laterrière où les hommes, bien souvent absents de la maisonnée, n'avaient que très peu de contrôle sur ce qui s'y passait, mais demeuraient malgré tout les chefs de famille, du moins officiellement⁴⁷. Certaines femmes se servaient en outre du symbole d'autorité qui était rattaché au mari. Mme Simard raconte qu'elle utilisait l'image de son mari un peu à la manière d'un épouvantail : « J'leu' disais "si vous faites ça, attendez quand votre père va arriver". » Cecilia Menjivar et Victor Agadjanian ont exposé la façon dont les mères gardaient présente auprès des enfants l'image de leur père, en le présentant à la fois comme un pourvoyeur exemplaire et comme un père impliqué, qui n'hésiterait pas à les punir à son retour, de sorte qu'il devenait possible, comme l'exprimait l'une des Guatémaltèques interviewées, d'entretenir l'illusion que « he's here even if he's away⁴⁸ ». Mme Chouinard a néanmoins mis en exergue les dangers de procéder de cette manière :

Quand le père arrive, là, on dit pas "mais qu'ton père arrive, y va t'battre" ! Là, y voudra pu qu'son père vienne. Une fois, ma belle-sœur, a dit, ma belle-sœur, a dit – son p'tit gars était haguissable, y'avait faite que'que chose – a dit "mais qu'ton père vienne, tu vas n'en manger une" ! Bah, c'correct. Mais dans s'maine : "Papa va v'nir." "Non, j'veux pas qu'y vienne !" "Pourquoi, tu veux pas qu'y vienne ?" "Tu vas rapporter, pis y va m'battre !" Tsé, a mal faite. Tsé, y'aurait fallu qu'a corrige tu suite ; son père quand y vient, c'pas un bourreau, là.

Pour elle, la meilleure solution restait d'assumer toute la discipline afin de préserver l'image de son mari auprès de ses enfants, pour que ceux-ci aient hâte de le voir revenir. L'époux de Mme Chouinard ne prenait ainsi jamais en charge la réprimande des enfants, ce qui, selon les dires de

47. Julie Néron et Camil Girard, « *Vie quotidienne et rapport des genres : mutations des espaces privé et public*, p. 67.

48. Cecilia Menjivar et Victor Agadjanian, *Men's Migration and Women's Lives* [...], *op. cit.*, p. 1254-1255.

Mme Chouinard, faisait d'elle la personne qui possédait le plus d'autorité dans la maisonnée.

Un autre domaine où les femmes investissent un espace traditionnellement réservé aux hommes est celui du travail salarié⁴⁹. En effet, la majorité des femmes de notre corpus ont exercé, à un moment ou à un autre de leur vie, une forme de travail rémunéré. Pour plusieurs, cependant, cela s'est effectué alors qu'elles étaient encore jeunes, avant de se marier ou à tout le moins avant d'avoir des enfants. Comme le rappelle Mme Boivin, «y'avaient pas l'droit d'travailler, quand y s'faisaient un mari, final! [...] Dans notre temps, la femme était pas su' l'marché du travail». C'est la réalité à laquelle fut confrontée Mme Deschênes, qui travaillait à la caisse populaire et dont l'époux lui signifia, une fois mariés, qu'elle devait cesser d'y travailler. Mme Deschênes ne semble pourtant pas s'en être désolée, souscrivant à l'idée qu'elle «avai[t] [s]a place, ici, à maison». C'est une autre réaction qu'eut Mme Bouchard, qui fut assermentée dès l'âge de 14 ans pour travailler pour le ministère des Postes, emploi dont elle était très fière, et qu'elle laissa tomber dans les premières années suivant son mariage: «Je r'grette de tout mon cœur, pis j'vas r'gretter tout l'temps de pas l'avoir repris quand j'ai été construit ici, là; j'avais beaucoup d'ambition, d'abord, pis j'aimais ça! J'étais une femme au public.» Abandonner le marché du travail ne se fait ainsi pas avec la même facilité pour toutes. Comme le précise Mark Rosenfeld :

A male worker views his wages as proof of his ability to endure the harsh working conditions that a woman would supposedly be incapable of surviving. For him, to be the breadwinner of the family is not simply a result of the sexual division of wage labour; it is also a confirmation of his male prowess. [...] A wife working for wages outside the home was, for some men, a threat to the power and privileged position of the male breadwinner in the family [...]. While many railwaymen believed that a woman's place was in the home, their wives did not always concur with this view. Some women, especially of the first generation, resented being told that they had to leave the paid work force upon marriage⁵⁰.

49. Pour le détail des occupations des femmes interviewées, voir l'annexe 2.

50. Mark Rosenfeld, «*It Was a Hard Life*» [...], *op. cit.*, p. 254.

Effectuer du travail rémunéré en demeurant à la maison ne soulevait cependant aucune opposition, du moment où ce travail pouvait être perçu comme un prolongement des tâches domestiques féminines, qui avaient ceci de particulier qu'elles pouvaient rapporter de petites sommes. Vendre ses ouvrages de couture ou avoir des pensionnaires étaient ainsi des formes de travail acceptées, qui permettaient aux femmes de gagner un revenu d'appoint, et n'étaient d'ailleurs pas vues comme des emplois à proprement parler. Comme l'avait remarqué Julie Goodson-Lawes au Mexique, les femmes qui pratiquent ce genre d'occupations ne considèrent pas qu'elles travaillent, bien qu'en creusant davantage la question on puisse souvent constater qu'elles gagnent des revenus de diverses façons⁵¹. Un certain nombre de femmes ont tout de même occupé des emplois à l'extérieur de la maison, mais encore une fois, ceux-ci sont une extension de leur savoir-faire domestique : elles sont ainsi femmes de ménage, cuisinières ou serveuses, par exemple. Le travail avait d'abord une fonction de première importance pour ces femmes qui se retrouvaient seules une bonne partie de l'année, soit celle de chasser l'ennui. Alors que les enfants grandissent, les tâches à la maison s'amoindrissent et laissent un vide que les femmes veulent occuper, habituées qu'elles sont à avoir des journées bien remplies. On remarque ainsi que le travail rémunéré apparaît de façon épisodique dans le cycle de la vie des femmes : d'abord lorsqu'elles sont de jeunes femmes, avant d'avoir une progéniture trop nombreuse, puis lorsqu'elles sont plus âgées et que les enfants devenus vieux ne requièrent plus autant de soins. Mme Tremblay, qui avait jusqu'à la naissance de son premier enfant travaillé dans des restaurants, avoue que lorsque ses filles sont parties étudier à l'extérieur et que son mari continuait de s'absenter pendant de longs mois, retourner travailler a été sa « bouée d' secours ». Son poste dans un musée maritime lui a également permis d'amoindrir en quelque sorte sa déception de n'avoir pu naviguer sur les bateaux comme son mari le faisait. Avec une certaine amertume, elle admet que « dans c'temps-là, la femme, à bord du bateau, c'était pas sa place ». Mme Tremblay, qui fait partie de la deuxième cohorte, témoigne d'une époque qui n'est pas si lointaine, durant laquelle les femmes investissent de plus en plus le marché du travail,

51. Julie Goodson-Lawes, *Feminine Authority and Migration* [...], *op. cit.*, p. 282.

mais les secteurs qui leur sont ouverts demeurent réduits. Néanmoins, travailler a été pour elle une expérience fort enrichissante, sur le plan personnel :

Moé, j'ai toujours été quelqu'un qui était ben gêné, qui a jamais osé, tsé, j'me souviens, quand j'étais à l'école, j'levais jamais 'a main parce que j'tais trop gênée pour donner 'a réponse, pis j'la savais tout l'temps, la maudite réponse! Là, ben, tsé, le faite de m'en r'tourner sur l'marché du travail, ben, j'ai pris confiance en moé pis, tsé, ça m'a apporté que chu capable, là, de... chu t'encore gênée, mais tsé, chu plus, pis chu plus débrouillarde.

Le travail salarié a plusieurs vertus : non seulement permet-il aux femmes de sortir de chez elles, de faire des rencontres et de chasser l'ennui, mais il développe également la confiance en soi et l'esprit d'indépendance. Les femmes ont désormais une part de revenus qu'elles peuvent gérer comme elles l'entendent et dépenser selon leurs besoins. Le travail prend évidemment pour les femmes de la deuxième cohorte une importance encore plus grande. Pour Mme Pilote, qui n'a jamais cessé de travailler et dont le sentiment d'accomplissement personnel passe en bonne partie par le travail, cela va jusqu'à une complète indépendance économique, qu'elle a tenu à préserver jalousement :

Moi, j'ai toujours été indépendante. J'ai jamais dépendu de mon mari, jamais ; eh ! ça s'rait terrible, pour moi, en tout cas. J'ai toujours été très indépendante, j'ai toujours travaillé, j'ai commencé à travailler d'bonne heure, puis chu très très indépendante financièrement, puis de tout, de tout. [...] j'ai jamais d'mandé un sou noir à mon chum.

Celle-ci a d'ailleurs travaillé un certain temps sur les bateaux, inévitablement comme cuisinière, et son caractère bien trempé a exigé le respect de ses collègues masculins : « J'travaillais avec 22 gars à bord, 22 gars à bord, pis j'te dis que j'savais m'faire respecter. J'ai toujours su me faire respecter. [...] Denis [son mari] s'est jamais mêlé d'mes affaires à bord du bateau. J'ai dit à Denis "si j'ai un trouble, je règle mon trouble". » Mme Pilote, en ayant travaillé toute sa vie, demeure une exception à la règle. Seule Mme Lapointe a cumulé à peu près autant d'années de travail, mais seulement une fois devenue veuve, alors qu'elle était dans la trentaine. Pour elle, travailler était une nécessité : elle n'avait « pas l'choix d'faire ça, pour

être capable d'offrir aux enfants ce qu'ils avaient besoin ». Travaillant sur les bateaux puisque cela était plus payant, elle a dû vivre éloignée de ses enfants, ce qui a été pour elle difficile à vivre. Toutefois, elle ne cache pas que d'avoir travaillé, dans un milieu d'hommes de surcroît, lui a donné une certaine force et qu'elle a fini par s'habituer à cet environnement, où l'équipage prenait des airs de famille. Les femmes qui ont occupé un emploi sur les bateaux relatent généralement ce sentiment satisfaisant d'être parvenues à s'intégrer et à se faire respecter dans ce milieu fortement masculin. Pour Mme Pilote, ses années de navigation furent parmi les plus belles de sa vie. Cependant, même cette femme assumée, d'une génération où l'accès au marché du travail s'améliorait, s'est heurtée aux limites de son genre. Deux fois durant sa carrière, elle dut prendre la décision de quitter la navigation pour permettre à son mari de continuer à naviguer : le travail sur les bateaux impliquant des absences répétées, les deux conjoints ne pouvaient se permettre d'y travailler en même temps. L'un des deux devait s'occuper de leur enfant et, inévitablement, ce sacrifice était accompli par Mme Pilote, rattrapée par les normes de genre. D'ailleurs, son mari, qui ne voyait aucun problème à ce que son épouse travaille, considérait cependant avec moins d'ouverture le fait qu'elle gagne pendant un certain temps plus d'argent que lui. Ainsi, même lorsque les femmes travaillent, il demeure important qu'elles ne remettent pas trop sérieusement en question le rôle de pourvoyeur de leur mari : pour ceux qui font le sacrifice de ne voir qu'en partie leurs enfants grandir puisqu'ils pratiquent un métier qui les pousse à s'exiler, le travail et le fait de pourvoir aux besoins familiaux semblent revêtir une importance encore plus grande dans la construction de leur identité.

Ainsi, les femmes vivant l'absence périodique de leur mari sont partagées entre tâches et rôles tantôt traditionnellement féminins, tantôt traditionnellement masculins. Elles évoluent dans un espace trouble, dont les limites mal définies leur permettent quelques écarts normatifs, parfois involontaires, parfois pleinement conscients. Elles doivent remplir leurs devoirs en tant que femmes, en veillant à l'entretien ménager et au soin des enfants, tout en devant compenser l'absence de leur mari, en s'assurant que les tâches normalement effectuées par ce dernier soient prises en charge, mais aussi en assumant la direction de la maisonnée. Le départ des hommes laisse en effet un espace pour s'affirmer et augmenter

leur ascendant dans la famille. Toutefois, la subversion des normes de genre s'effectue toujours très subtilement : les femmes demeurent des « femmes », et c'est en tant que femmes – et en tant que mères – qu'elles prennent la tête de la maisonnée, d'abord, et qu'elles investissent la sphère publique, ensuite. La situation de femme de migrant saisonnier est ainsi une expérience toute en nuances, qui fait vivre des émotions à la fois douloureuses et fortifiantes.

2.2 VIVRE L'ABSENCE PÉRIODIQUE : ENTRE RÉSIGNATION ET RÉSILIENCE

Vivre les migrations saisonnières du mari, c'est d'abord devoir faire face aux difficultés liées aux départs et à l'absence, qui engendrent ennui, inquiétudes et déceptions. C'est également devoir pallier le manque que peut créer chez les enfants l'éloignement du père et gérer les répercussions de ce mode de vie sur le couple. C'est enfin s'adapter aux retours et à la présence, qui apportent à la fois joies et perturbations. Composer avec cette réalité complexe n'est pas chose simple, et pour cause ; les réactions à ce type de vie varient d'un extrême à l'autre, entre protestation et satisfaction, faisant de celles qui ont persévéré des femmes que l'on a rendues presque plus grandes que nature.

2.2.1 Les misères de l'absence maritale

Le départ du mari est généralement vécu difficilement par les femmes. Ce moment s'avère émotionnellement éprouvant, surtout lorsqu'elles ne savent pas quand aura lieu le retour. Plusieurs femmes ont mentionné avoir eu le cœur gros lorsqu'elles voyaient leur mari partir.

Ben, on pleurait, c'tu veux. On était des bébés p't'être ben là, mais on était pas des bébés, c'était normal, j'savais qu'y partait mais j'savais pas quand y'allait r'venir. Pis lui aussi, lui y'était plus pleureux qu'moi là, y'était chigneux. (Mme Deschênes)

Ah ! j'pleurais. Comment voulais-tu que j'fasse ? J'pleurais ! (Mme Bouchard)

Ben, ça nous f'sait ben d'la peine quand y partait, mais fallait ben s'consoler, hen, on avait pas l'choix. Si y travaille pas, on va mourir de faim ! Pis quand on a des enfants, on aime pas ça, qu'y meurent, hen. Je n'ai assez perdu, j'connais ça. (Mme Ouellet)

La tristesse s'accompagne pour elles de résignation, sachant que bien des fois, leur mari n'entrevoit pas avec plus de plaisir ces départs, nécessaires étant donné les perspectives d'emplois restreintes dans la région : « On avait pas l'choix », nous a-t-on répété à de multiples reprises. Ce n'est cependant pas toutes les femmes qui vivent ces moments aussi difficilement et certaines, comme Mme Pilote, préfèrent encourager leur mari à partir plutôt que de sombrer dans l'affliction :

J'vas le r'conduire à l'aéroport, j'y donne un beau bec, mais y veut pas que j'rentre parce que lui, y'est sensible : Denis, c't'un grand sensible, c't'un Scorpion, c't'un grand sensible. Je l'embrasse, serre fort, « salut mon cœur, à prochaine ». Pis j'tourne la page, chu partie. C'est fini. [...] Tsé, j'avais l'cœur gros, mais j'tais pas (elle imite de gros sanglots), non non non, j'pleurais pas à chaudes larmes, là, pis sauter au cou : « pars pas, pars pas », j'ai jamais dit ça, là ; « pars, pars, pars (rires), faut qu'tu partes, mon homme, vas-y, mon homme ». Tsé, c'pour l'encourager parce que j'savais que Denis était plus sensible que moi, pis y'était plus ennuyeux.

D'autres femmes misent sur le fait qu'après un départ vient un retour : leur mari ne part pas pour toujours et c'est dans la perspective de leur retour qu'elles n'envisagent pas avec tristesse les départs. C'est le cas de Mme Chouinard, qui déclara avec une certaine légèreté : « Ben, on savait qu'y allait r'venir ! (rires) On savait qu'y partait l'lundi, y r'venait l'vendredi ! Ça nous donnait l'temps de mettre la maison en ordre, d'faire des balades, pis quand y r'venait l'vendredi, on l'attendait, c'tait nouveau. C'tait nouveau toute les vendredis ! » Nous retrouvons là ce que Caroline Bretell avait appelé « emigration to return », une notion qui s'exprime, chez les femmes portugaises qu'elle a étudiées, à travers le sentiment de *saudade*, une sorte de nostalgie s'accompagnant d'un désir du retour, tournée vers un avenir porteur d'espoir, qui fait que l'on accepte mieux sa situation présente : sachant que l'émigration s'assortit d'un retour,

elle devient moins douloureuse à supporter⁵². Il est évident que le type d'absence fait varier la façon d'appréhender les départs. Si Mme Chouinard les considère avec une attitude presque désinvolte, cela a sans doute à voir avec le fait qu'elle sait que son mari revient tous les vendredis. Les absences plus courtes ordonnées selon un calendrier régulier sont plus faciles à gérer émotionnellement, puisque les femmes n'ont pas à composer avec les incertitudes de retours fluctuants. Savoir que le mari part longtemps peut avoir quelque chose d'angoissant : Marie Tremblay convient qu'elle avait préféré le temps où son mari était navigateur plutôt que celui où il était débardeur, puisque la seconde occupation faisait en sorte qu'il partait tout l'été sans revenir ou presque, la laissant seule « avec toute la gamique⁵³ ».

Les absences les plus longues des maris semblent d'ailleurs avoir fortement marqué les femmes. Bien souvent, lorsque nous leur demandions combien de temps en moyenne ceux-ci pouvaient s'absenter, elles mettaient en exergue la fois où ils avaient été le plus longuement partis. Ainsi, les absences d'une durée de six mois sans retour sont peu fréquentes, mais nous sont relatées par les femmes comme des expériences particulièrement difficiles. L'absence durant les événements importants de la vie semble également éprouvante pour plusieurs. Pour Mme Tremblay, assister à des mariages sans son mari était pénible, les couples présents autour d'elle lui rappelant avec émotion sa propre solitude :

C'est sûr que quand y'avait des fêtes, là, dans la famille, que j'aurais aimé ça aussi qu'y soye là. (silence) Tsé, c'est sûr que c'est souvent que chu t'allée à des mariages tu seule aussi parce qu'y était pas là. [...]

MPB: Pis pourquoi c'est en particulier les fêtes?

Ben, parce que j'tais toujours tu seule à y aller ! (Elle devient plus émotive.) Tsé, tu vois les autres qui ont du fun, pis toé t'es tu seule. [...] J'me souviens aux noces à Serge, y'était pas là, pis l'bateau m'a

52. Caroline Bretell, *Men Who Migrate, Women Who Wait: Population and History in a Portuguese Parish*, p. 263.

53. Marie Tremblay, AFEUL, F1402, n° 154.

passé dans face, pis tsé! (silence) Mais y s'en allait dans l'Nord, fait que.

C'est lors des événements rassembleurs, où les invités sont nombreux et festifs, que le sentiment de solitude se fait sentir le plus durement, la présence de la foule agissant comme un douloureux rappel contrastant avec l'absence du conjoint. Des fêtes comme Noël, où toute la famille est réunie, sont par conséquent difficiles à vivre en l'absence du mari. Mme Savard se souvient d'une année où elle attendait avec impatience le retour de son mari qui était constamment retardé, de sorte qu'une fois Noël venu, elle ne se sentait pas en mesure d'assister à la célébration, malgré l'insistance de sa belle-mère, puisqu'elle ne se « sentai[t] pas l'cœur à la fête du tout ». Les grands travaux dans la maison sont un autre élément qui fait vivement regretter la présence du mari. Ces entreprises exigeantes représentent une lourde charge lorsqu'elle est portée par une seule paire d'épaules : « J'aurais aimé ça, tsé, quand y'avait beaucoup d'ouvrage, quand on a faite les réparations, les constructions, pis tout ça, y'était jamais là, fait qu'les décisions, y fallait qu'j'les prenne [...]. Si y'a des réparations à faire, y faut tu charches des contracteurs, faut qu'tu fasses ci, tu négocies, c'est toujours nous autres qui est pris avec ça, là. » (Mme Pilote) L'absence du mari peut également être plus éprouvante lors des accouchements : celui qui est le partenaire de cette longue expérience qu'est celle d'avoir des enfants est absent dès l'arrivée du petit, de sorte que cette absence s'offre comme un désolant avant-goût des années à venir dans la vie de l'enfant. La déception était telle pour Mme Deschênes qu'elle fit cet avertissement à son mari : « J'ai dit “garde ben là, quand j'vas avoir un autre bébé là, si t'es pas là, là, j'en aurai pu jamais”. Tsé, j'avais pris une décision, j'trouvais qu'ça avait été dur. »

S'il est un sentiment douloureux que l'absence génère, c'est celui de solitude, qui est plus prégnant lorsque de grands événements surviennent, mais qui accompagne quotidiennement les femmes. Pour celles, comme Mme Tremblay, qui se décrivent comme des « ennuyeuses », le temps de l'absence peut sembler s'étirer jusqu'à en devenir interminable. L'une des femmes qu'a interviewées Pierre Perrault raconte comment ses soirées lui paraissaient longues : « C'était dans l'hiver, c'était assez ennuyant. J'allumais – dans c'temps-là j'avais encore des lampes, on n'avait pas d'électricité – j'allumais ma lampe quand j'voyais pu 'es enfants dans

maison pour pas qu'la veillée soit trop longue hen, à passer tu seule là, avant de m'coucher. Le temps était long! J'vous assure de t'ça qu'le temps était long⁵⁴.» Le meilleur remède pour lutter contre l'ennui est de s'occuper: c'est le parti pris par un certain nombre de femmes qui voient dans les tâches ménagères et le travail un refuge pour oublier l'absence. Le tempérament des femmes jouant pour beaucoup, celles comme Mme Pilote qui, à l'inverse de Mme Tremblay, se décrivent comme des femmes «pas ennuyeuses» réussissent à faire face avec beaucoup plus d'aisance à la solitude. Encore faut-il préciser que la présence des enfants atténue cette solitude, bien qu'elle ne soit évidemment pas de la même nature que celle du mari. En revanche, l'attente est un facteur qui rend plus pénible l'expérience de la solitude. Cela est particulièrement vrai pour les femmes vivant des absences maritales suivant un horaire irrégulier et qui se retrouvent à espérer le retour du mari, sans toutefois en connaître la date. Les femmes de navigateurs sont souvent prisonnières de l'attente, elles qui doivent vivre au rythme des marées, qui règlent les possibles haltes du mari au port du village, au rythme des voyages, qui peuvent être de longueur variable, et au rythme des imprévus, qui sont le lot des expéditions en mer. Les retards dus à des contretemps peuvent néanmoins être l'apanage de tous les types de migrations saisonnières, du moment où ils impliquent, entre autres, des déplacements. C'est ainsi que Mme Dufour se rappelle avoir de nombreuses fois «guett[é] dans l'châssis» l'arrivée de son mari, qui revenait en voiture de Québec. Car l'attente est porteuse d'espoir, mais aussi d'inquiétudes.

Nous l'avons dit précédemment, les emplois pratiqués par les hommes migrant périodiquement sont souvent dangereux et risqués, ce dont sont bien au courant les femmes que nous avons interviewées. Naufrages, accidents de la route ou erreurs fatales guettent les hommes et hantent l'esprit des femmes. Une forte majorité d'entre elles nous ont fait part des inquiétudes qui les tenaillaient, ne sachant pas si leur mari reviendrait indemne, voire vivant.

Y'était brûlé, tsé, fatigué là, à conduire: lui, y fait tout d'un bout au lieu d'arrêter se r'poser. J'tais inquiète, dans c'temps-là. [...] on

54. Mme Joseph Tremblay, F1402, n° 157.

sait jamais, les accidents su' l'transport, quand y s'en v'nait. Mais je savais pas, moi, quand y'allait arriver. (Mme Gagnon)

Mais la vie de marin, c'est pas facile, non, pas facile, non, c'est très difficile à vivre, ça. Y'a une tempête qui arrive, n'importe quoi, t'es toujours inquiète, tu sais jamais c'que c'est qui t'attend, tu sais pas hen. (Mme Bouchard)

Un 'ment 'nné, quand y'a eu, c'est y'a deux ans, tu t'rappelles quand y'a eu des gros, gros vents, là, icitte au Québec, pis su'es Grands Lacs, pis partout en Ontario, qu'y a eu des dégâts d'eau au printemps? Y'étaient su' l'lac Supérieur, en plein milieu du lac Supérieur, y'ont eu juste le temps d'aller s'cacher. Y'ont arrivé dans une espèce de baie, là, pis le capitaine, y dit « non, y faut s'cacher, là, on a pas l'choix », pis Denis, y dit qu'ça été, ça passé juste. Y'étaient chargés d'minerais, là, j'te dis qu'tu coules, tu restes au fond, tu r'montes pas, jamais. Fait que ça, ça m'avait inquiétée un peu, pis j'y pensais, j'ai dit « mon Dieu, faut pas, j'ai dit, ah! mon Dieu, faut pas, faut pas, faut pas ». Pis tsé, on pense toujours à c'qu'y est arrivé dans l'Nord, y'a x années, fait que ça m'tentait pas, là, qu'y pogne el'fond. (Mme Pilote)

Mme Pilote fait ici référence à un funeste naufrage survenu dans le Grand Nord et qui avait créé une onde de choc dans la région, rappelant que les risques de partir en mer étaient bien réels. Mme Tremblay, dont le mari était présent lors du naufrage mais heureusement en réchappa, connaît sans conteste la crainte de ne pas voir son mari revenir : « J'ai toujours été inquiète de t'ça, tsé, tu peux pas faire autrement : à chaque fois qu'y partait, tsé, j'me disais "y va-tu r'venir?". À chaque fois. Pis ça, ça été jusqu'à fin. » Celles dont le mari a frôlé le trépas deviennent encore plus conscientes des risques encourus et leurs inquiétudes sont décuplées par les accidents passés. Mme Simard, dont l'époux a eu trois accidents graves durant sa carrière, affirme qu'elle était « toujours inquiète ». Il en est de même pour Mme Savard, qui connaissait fort bien de par les accidents de son mari et de ses frères, tous navigateurs, les dangers de la mer. Les femmes de marins semblent être particulièrement éprouvées par les périls du métier de leur mari, elles qui « sont condamnées à vivre dans l'incertitude, tout en étant conscientes des risques pris par leur

conjoint en embrassant une carrière maritime⁵⁵ ». La mer est une source constante de danger, d'autant que, comme le précise avec consternation Mme Harvey, la majorité des marins « savait pas nager, pis c'était sur un bateau, c'monde-là, c'pas drôle, hen ? ». Les femmes dont le mari migre ne sont pas les seules à vivre des inquiétudes quant aux risques associés au travail de leurs époux, mais contrairement aux autres, elles ne peuvent se rassurer quotidiennement lorsque leur mari rentre du travail : « C'est pas de tout repos, c'est pas comme quand t'as ton mari tou'es soirs, dans ton lit, là tsé. La journée est finie, c'est fini, mais c'est pas ça. » (Mme Harvey) Pour apaiser les inquiétudes, les recours sont limités. Il faut bien souvent se rabattre sur d'optimistes pensées positives : comme le dit Mme Chouinard, dont le mari faisait la drave, un métier reconnu pour ses risques élevés d'accident, « fallait s'raisonner » et « faire confiance à vie ». Les plus ferventes s'en remettaient au « Bon Dieu [... pour] prendre soin d'eux autres ». (Mme Ouellet)

Les hommes sont au fait des inquiétudes que leur métier peut susciter chez leur femme et, dans le but de lui éviter de se faire trop de souci, plusieurs d'entre eux préfèrent lui cacher une part de leur réalité. Ainsi, un certain nombre de femmes ont appris quelque temps plus tard, parfois même par une autre personne, que leur mari avait eu un accident dont il ne leur avait jamais soufflé mot. C'est ainsi que Mme Deschênes apprit sept ans après les faits et, de surcroît, par quelqu'un qui en avait parlé devant elle par mégarde, que son mari avait fait une chute dans le fleuve qui avait passé près d'être fatale. Bien que ces omissions aient sans doute été motivées par de la bonne volonté, elles pouvaient parfois avoir un effet contraire : plusieurs femmes connaissant la tendance de leur mari à cacher certaines informations, elles angoissaient davantage, sachant que le silence n'était pas garant de l'absence de problèmes. En revanche, les femmes n'étaient pas plus enclines à confesser à leur mari tout le détail de ce qui se passait à la maison. Mme Deschênes, qui était visiblement outrée de ne pas avoir été plus tôt mise au fait de l'accident de son mari, a néanmoins avoué qu'elle avait aussi adopté ce type de comportement : « Quand ton mari y'est parti d'même là, pis tu sais son tempérament là, tu peux pas toute y dire, pour le ménager, pour

55. Emmanuelle Charpentier, *Femmes de «partis en voyage sur mer» en Bretagne au XVIII^e siècle*, p. 50.

qu'y travaille plus aisément, pis pas d'inquiétude; y s'rait v'nu chargé c'te gars-là, là j'y cachais pas mal toute.» Mme Pilote, qui a dû faire plusieurs séjours à l'hôpital en raison de son état de santé fragile, s'est fait un point d'honneur de n'en parler à son mari que lorsqu'il était de retour, pour les mêmes raisons que Mme Deschênes: «Y'aurait capoté, y'aurait été inquiet', y'aurait dit "c'qu'y s'passe", pis écoute, j'ai faite deux comas, pis y l'a pas su, y l'a su après. (rires) J'ai dit faut pas qu'y sache, faut pas qu'y sache ça du tout, du tout.» Dans les couples séparés par la distance, il semble ainsi qu'une certaine culture du secret se mette en place: chacun dissimule à l'autre les informations qui risqueraient de l'inquiéter. Comme le résume Mme Desrochers: «Moé, j'y disais pas c'qui s'passait trop icitte pis lui était pareil.» Les époux, dans un souci bien intentionné de préserver l'autre de plus de souffrances, se taisaient et gardaient leurs misères pour eux.

Intérioriser ses peines était d'ailleurs un réflexe qu'avaient plusieurs femmes. Il y a chez elles une sorte d'entêtement à rester debout malgré les tempêtes et à ne pas plier, à tout le moins pas devant les autres. Ce dernier élément est central dans l'image que renvoient ces femmes qui tiennent à réfréner leur émotivité et qui, si par malheur n'arrivent pas à contenir leurs larmes, iront «pleurer dans l'fond d'la chambre», comme le confiait Mme Boivin. Ces paroles font écho à celles d'une femme pré-nommée Jeanne, qu'avaient interviewée Donald Dufour et Lyse Richer pour leur ouvrage sur l'Isle-aux-Coudres: «Le soir, je pleurais mais pas devant le monde⁵⁶.» Si les femmes avec lesquelles nous sommes entretenue se sont confiées sur leurs émotions et ont avoué leurs peines et leurs souffrances, cela a sans doute à voir avec le temps qui s'est écoulé depuis et qui leur permet aujourd'hui de se livrer avec plus d'abandon. Car les témoignages extérieurs vont à peu près tous dans le même sens: presque jamais ne voyait-on ces femmes pleurer ou s'apitoyer. Marie-Louise Girard-Tremblay, interviewée à l'occasion du 300^e anniversaire de la paroisse des Éboulements, affirme au sujet de sa mère que «jamais elle ne s'est plainte⁵⁷». Mme Gauthier a quant à elle la conviction que sa mère, lorsqu'elle était seule, «avait ses moments de peine», mais selon

56. Donald Dufour et Lyse Richer, *L'Isle-aux-Coudres: le fleuve dans la peau*, p. 109.

57. Alain Anctil-Tremblay et Florentine Audet, *300 ans d'histoire: Les Éboulements (Charlevoix)*, p. 246.

elle, « a faisait toute pour pas qu'on la voye comme ça ». Savoir s'il est vrai que ces femmes ne se sont jamais plaintes ou n'ont jamais pleuré ne revêt au fond que peu d'importance; ce qui apparaît comme particulièrement intéressant est la représentation que l'on fait de ces femmes, qu'elles-mêmes ont participé à construire. Que ce soit question de pudeur générationnelle ou de tempérament introverti, la propension à cacher ses faiblesses semble généralisée et a comme triste résultat d'isoler encore plus les femmes, qui se sentent déjà démunies du fait de leur situation.

D'ailleurs, les migrations saisonnières masculines ont pour effet d'emporter au loin ceux qui tiennent souvent auprès de leurs épouses un rôle de confident. S'il est une difficulté de l'absence maritale que soulignent plusieurs femmes, c'est le manque de soutien auquel elles font face. Considérant en outre l'augmentation de leurs responsabilités, la situation peut générer un niveau de stress très élevé chez ces femmes qui doivent s'acquitter soigneusement de toutes leurs obligations sans le soutien de leur mari⁵⁸. Pour Mme Tremblay, la retraite de son mari signifiait l'allègement de ses responsabilités, mais aussi et surtout la présence d'une épaupe sur laquelle se reposer dans les moments plus difficiles :

C'que ç'a faite, c'est que les deux épaules m'ont tombé pis j'me sus sentie soulagée. (silence) Parce que y'était là (elle devient plus émotive). Tsé, j'avais pu à m'casser 'a tête.

MPB: C'tait quoi le casse-tête de quand y'était pas là, qu'est-ce qui...

Ben tsé, c'est d'voir à toute, c'est s'occuper des enfants, tsé veut, veut pas, là, quand t'es tu seule pour tout voir à toute, tsé un 'ment 'nné, la moindre p'tite affaire, ben, tu vois ça comme une montagne; pis pourtant, c'est juste un p'tit affaire, fait que là, tsé, là j'savais qu'j'avais pas l'choix, là, y'était parti, y fallait que j'me débrouille. Là, ben quand y'est arrivé, tsé, ça... y'est là. Tsé, j'me fie su' lui.

Le mari absent, les femmes perdent leur principal soutien et celui avec qui elles auraient aimé partager leurs joies comme leurs peines, comme

58. Velia Nelly Salgado de Snyder, *Family Life Across the Border: Mexican Wives Left Behind*, p. 398-399.

peuvent le faire les femmes dont le mari est à leurs côtés. Pour l'une des femmes de travailleurs migrants interviewées par Mark Rosenfeld, le constat est dur : « You didn't have a husband⁵⁹. » Non seulement les femmes n'ont plus de mari, mais elles doivent aussi s'occuper d'enfants qui n'ont plus de père.

2.2.2 Une famille sans père, un couple sans mari

Pour les enfants, l'absence du père se vit différemment. Mme Labbé estime que cette expérience ne s'est pas avérée particulièrement troublante pour elle : « J'me rappelle pas d'avoir eu d'la difficulté quand y partait. Y partait pis, 'garde, c'tait normal pour nous autres là, tu comprends, on l'a toujours vu faire ça, là, c'pas comme quelqu'un qui est toujours avec nous autres pis... nous autres c'tait normal, y v'nait pour deux s'maines, trois s'maines pis y r'partait. » N'ayant rien connu d'autre que d'avoir vu son père partir et revenir et passé une bonne partie de son enfance seule avec sa mère, la présence du père n'a pu lui manquer énormément, car elle ne connaissait pas, en fin de compte, ce qu'elle manquait. Il faut dire également que plusieurs mères se sont dévouées à combler de toute leur affection et de toute leur attention le vide créé par l'absence paternelle. Mme Gauthier souligne que, si elle « n'a pas souffert tant qu'ça du manque de [son] père », c'est parce que sa « mère [les] entourait tellement bien [... qu'elle] compensait pour le manque de [leur] père ». Bien que les enfants aient possiblement ressenti cette absence moins durement que les épouses elles-mêmes, il pouvait arriver qu'ils se questionnent sur les raisons pour lesquelles le père s'absentait et qu'ils se désolent de ne pouvoir l'avoir avec eux. Lorsqu'une telle situation se produisait, c'est la mère qui devait trouver les bons mots pour apaiser le chagrin et redoubler de bons soins pour changer les larmes en sourires :

Eux autres y disaient « pourquoi nous autres on a pas notre pepa pis eux autres, Carole – Carole en face, a avait l'âge à Andrée – mais est avec son père ! ». Tsé, pis eux autres y comprenaient pas pourquoi, mais j'leu's expliquais : « Pepa, c'est son gagne-pain, si Pepa arrête de travailler pis reste avec nous, on aura pu d'argent.

59. Mark Rosenfeld, « *It Was a Hard Life* » [...], *op. cit.*, p. 249.

Y'a rien à l'Isle-aux-Coudres pour Pepa, qu'y peut travailler.» «Meman, y pourrait travailler dins hôtels!» «Ouin, mais c'est trois mois par année! L'chômage, c'est pas fort, hen!» J'essayais d'leu faire comprendre: y comprenaient, mais y'avait des fois qu'c'était plus long un peu, là. Faut traverser ça, j'allais leu' chercher que'que chose pour manger meilleur que d'habitude, j'es envoyais avec des sous chercher des bonbons [...]. C'tait important: j'voulais les combler, pour remplacer l'absence de leur père. (Mme Deschênes)

Les mères devaient donc se faire encore plus présentes et aimantes envers leurs enfants pour pallier le manque paternel, tout en devant faire le deuil, pour elles-mêmes aussi, d'une vie familiale ordinaire. Plusieurs d'entre elles ont témoigné de leur déception de ne pas avoir pu profiter des plaisirs d'une famille où tous les membres sont présents et se réunissent autour d'activités qui renforcent les liens affectifs. C'est ce que Mme Tremblay a indiqué comme étant son plus grand regret: «L'plus difficile, [...] c'est la vie d'famille qu'on n'a pas eue parce que tsé, là, pendant l'été, les familles normales, y prennent des vacances, y partent ensemble, y vont faire plein d'affaires ensemble, les fins d'semaine, y vont, tsé y vont faire plein d'activités ensemble, mais ça, on l'a jamais faite! Y'était pas là!» Le mari de Mme Savard, qui a cessé la navigation après quelques années pour trouver un emploi qui ne demandait plus de s'exiler, a pris cette décision, selon les dires de son épouse, en bonne partie pour «avoir une vie d'famille», ses enfants grandissant sans qu'il puisse passer tout le temps qu'il aurait souhaité avec eux. Cette sédentarisation avait sa contrepartie, soit celle de déménager à Baie-Comeau, là où il avait été possible de trouver un emploi sur place. Mme Savard s'est toutefois bien accommodée de cette nouvelle vie: «J'étais contente parce que on était une famille, maintenant». Avoir le sentiment de former une famille entière est une chose que Mme Deschênes, dont le mari s'est absenté pour presque toute l'année pendant plus de trente ans, a peu eu le plaisir de vivre. Elle se remémorait toutefois avec nostalgie cette fois où toute la famille était partie un mois en vacances dans un chalet: «C'tait l'fun, c'tait plaisant, c'tait la vraie vie d'famille.» Une famille sans père n'est ainsi pas considérée comme une «vraie» famille.

Le même genre de commentaire est formulé sur le couple: la base du couple étant la dualité, l'absence de l'un des deux individus remet en

cause son essence même. « On est deux, c'pas pour rien, hen. On fait une vie à deux, c'pas pour rien. » Ces propos de Mme Bouchard trouvent un écho en ceux de Mme Ouellet : « On s'était mariés, c'était pas pour rien, hen ! » Derrière ces paroles aux allures laconiques, on sent pourtant tout le renoncement que comporte l'expérience de l'absence maritale. Mme Simard nous racontait la quasi-aberration que représentait le fait d'avoir été mariée à un homme qu'elle n'a côtoyé que les fins de semaine jusqu'à l'âge de la retraite. La situation est encore pire pour celles dont le mari s'absentait presque toute l'année, réduisant à bien peu le temps total passé à deux au cours de la vie active. Pourtant, certaines croient que la qualité et la longévité de leur relation pouvaient s'être paradoxalement améliorées en raison de l'absence :

J'sais pas moi si j'aurais été mariée 45 ans si mon mari était rentré tous les soirs à la maison ! (rires) [...] je pense que cette absence-là, qui t'enlève l'habitude... moi, j'pense que l'habitude, c'est néfaste dans tout : dès qu'l'habitude s'installe, y'a des tas d'choses qui disparaissent au profit d'l'habitude, pis ça s'installe facilement, une habitude, hen. Alors la vie d'marin, elle t'permet pas ça. Alors, j'pense que y'a comme un, oui, du romantisme derrière ça qui vient de, un romantisme qui vient d'la situation, qui vient du départ, qui vient d'l'absence⁶⁰.

Pour ces femmes dont le mari repart et revient dans une valse au rythme parfois irrégulier, la routine ne peut s'installer et la sensation de nouveauté qu'engendre le retour crée une sorte d'effervescence qui rappelle celle des débuts amoureux. Comme le précise Yvonne Guichard-Claudic, l'éloignement, « en offrant une respiration à la relation conjugale, est de nature à réactiver le désir de l'autre, tandis que l'évocation des séparations passées et à venir contribuerait à atténuer les tensions éventuelles liées à la reprise de la vie commune⁶¹ ». Mme Pilote se plaît à dire que son mari est son amant, dans un souci de nommer sa relation telle qu'elle la conçoit : une relation où l'on ne doit pas s'attendre à ce que l'autre soit toujours près de soi, celui-ci partant et revenant selon des contraintes qui nous échappent, mais dans laquelle les retrouvailles sont empreintes

60. Pierrette Tremblay, MMV, 2013-1206.

61. Yvonne Guichard-Claudic, *Éloignement conjugal et construction identitaire* [...], *op. cit.*, p. 159.

d'une passion renouvelée et relevée par la séparation. L'absence nourrit ainsi des sentiments opposés, de l'inquiétude au désir, preuve que l'attente qu'elle suscite n'est pas que néfaste. Louhichi Khaled a d'ailleurs constaté que chez les couples expérimentant les migrations masculines, la relation avait tendance à s'améliorer avec le temps, entre autres puisque les époux sont conscients des sacrifices que cette situation demande, ce qui augmente en quelque sorte l'admiration que chacun éprouve pour l'autre⁶². Mme Bouchard déclare d'ailleurs qu'elle n'a jamais pu bouder son mari, puisque celui-ci ne l'aurait pas mérité, ayant fait preuve d'énormément de générosité et de don de soi toute sa vie. Lorsque nous demandions aux femmes de nous décrire la relation qu'elles avaient avec leur mari, la plupart ont tenu un discours comme quoi l'harmonie régnait et que les chicanes étaient fort rares. Notons cependant que le fait que, dans la plupart des cas, les maris des dames interviewées aient été décédés au moment de l'entretien a pu influencer le discours qu'elles tenaient, celles-ci ne souhaitant sans doute pas revenir sur des événements susceptibles de ternir la mémoire des disparus ou les souvenirs qu'elles avaient d'eux. Néanmoins, un certain nombre de sources classiques de mésententes, tels la consommation d'alcool du mari ou les désaccords quant à la répartition du budget, ont été soulevées par les femmes. Les différends se prolongeaient toutefois rarement, le départ imminent du mari invitant à une promptre réconciliation qui évitait de se laisser en mauvais termes.

Un autre sujet pouvait causer des frictions ou, à tout le moins, des inquiétudes : celui de la fidélité. L'image est classique : un homme qui passe un certain temps à l'extérieur peut prendre ses aises et enfreindre les lois du mariage beaucoup plus facilement. Mme Desrochers avoue s'être fait du souci par rapport aux mœurs de son mari : « Y'a des fois que j'm'inquiétais, ben j'pensais à toutes sortes de choses aussi, là ! Là, y'avait pas yinque une femme là-bas ! Y'en avait plusieurs pis eux autres, ben des fois, les jeunes y fêtaient l'soir, eux autres, y prenaient d'la bière, y prenaient d'ci, y prenaient d's'affaires ; non, lui y dit que des fois y dansait un peu. Mais là, là y dit – j'sais pas si y m'dit 'a vérité ! – y s'faufilait à travers d'eux

62. Louhichi Khaled, *Migration and Women's Status* [...], *op. cit.*, p. 239.

autres là, pis y s'en allait s'coucher.» Mme Desrochers a fait le pari de faire confiance à son mari, bien qu'elle ait été consciente que la distance pouvait faciliter les pratiques répréhensibles. Ainsi, la confiance en l'autre est fondamentale si l'on ne veut pas se laisser aller à l'imagination de scénarios angoissants sur ce que peut faire le mari lorsqu'il est au loin. Cette confiance est raffermie par la conviction que si l'époux s'adonne au libertinage, elles l'apprendront sans doute tôt ou tard : « Je l'aurais su aussi là, hey ! Y'a des gars d'l'île avec lui, là. Y'était pas tu seul, là. Y'était sept, huit de l'île, là. Si y s'tait eu déplacé, j'aurais eu des échos à que'que part, hen ! » La transposition des réseaux dans les lieux de travail extérieurs, où les hommes migrants travaillent aux côtés d'autres gens du village, a pour effet d'étendre les canaux de transmission des nouvelles jusqu'au mari exilé, ce qui rassure les femmes, qui sont convaincues qu'elles auraient toutes les chances d'être éventuellement mises au fait, comme c'était le cas d'ailleurs pour les accidents que les maris leur cachaient. Un certain nombre de femmes nous ont au demeurant souligné que la confiance devait régner des deux côtés, mentionnant qu'elles auraient aussi bien pu profiter de l'absence du mari pour assouvir leurs besoins ailleurs. Cette prise de position est intéressante du moment où elle inverse les rôles préconçus : que les femmes aient réellement été tentées à l'époque ou que leurs déclarations aient été teintées par le temps passé et la montée de l'affirmation féminine est une question que nous ne pouvons trancher avec certitude. Néanmoins, elle permet de voir comment les femmes se mettent en scène *a posteriori*, renvoyant l'image de femmes frondeuses et affranchies des convenances. Les femmes font néanmoins face à un double standard, leurs infidélités ou inconduites morales étant généralement beaucoup moins tolérées que celles des hommes. Là encore, le poids de gardienne de la moralité pèse sur les femmes, qui doivent être des exemples de vertu. Néanmoins, la situation semble moins préjudiciable que dans la Bretagne du XVIII^e siècle qu'a étudiée Emmanuelle Charpentier, qui y avait découvert les préjugés dont étaient victimes les femmes de mari absent, sur lesquelles pesaient des soupçons de libertinage et de mœurs relâchées puisqu'elles n'avaient plus leur mari pour les surveiller⁶³. Ce phénomène semble absent dans Charlevoix, ou du

63. Emmanuelle Charpentier, *Femmes de « partis en voyage sur mer »* [...], *op. cit.*, p. 53-54.

moins les femmes ne nous en ont pas fait part: cela peut s'expliquer évidemment par un contexte différent, mais possiblement aussi par la fréquence élevée de migrations saisonnières masculines dans la région, qui rendait la situation d'épouse de migrant plutôt banale. Plusieurs femmes de navigateurs ont d'ailleurs tenu à tempérer le cliché du marin ayant une femme à chaque port, précisant que ce n'était pas le métier qui comptait – des hommes de tous métiers pouvant être infidèles – mais la qualité de la relation.

Pour préserver la qualité de la relation et lutter contre l'ennui, la communication s'avère essentielle, mais l'éloignement du mari raréfie, voire empêche les échanges. À une époque où le réseau routier est médiocre et les moyens de transport limités, se déplacer entre le lieu de travail et la maison peut être une entreprise de longue haleine et coûteuse: «Y v'nait pas souvent parce que les occasions étaient pas toujours, pis prendre le train pis r'venir, y mangeaient leu's journées. (rires) C'est parce que ça coûtait cher, dans c'temps-là. Monter à Montréal, partir d'ici, ça coûtait 16 piasses. Mais dans c'temps-là, 16 piasses, c'était beaucoup. (rires)» (Mme Ouellet) Mme Boivin faisait face au même problème, son mari ne pouvant revenir du port de Montréal qu'à chaque mois et demi, la carte de transport qu'il avait, déjà coûteuse, ne lui autorisant que trois allers-retours. En ces temps où le «voyageage était *rough*» (Mme Deschênes), il fallait renoncer, pour plusieurs, à voir son mari fréquemment. Les automobiles, qui se démocratisent au cours de la période étudiée, apportent des changements considérables: ceux qui en possèdent une peuvent désormais se voir plus souvent, que ce soit le mari qui revient au village ou l'épouse qui va retrouver son mari au loin. Ces petites escapades faisaient figure, pour Mme Deschênes, de «*plaster* sur un bobo», qui apaisait les déceptions et l'ennui dus à l'éloignement. La situation des femmes de navigateurs n'était guère plus heureuse, leurs maris ne pouvant être rejoints dès qu'ils quittaient les quais. Les haltes portuaires étaient cependant une occasion pour plusieurs d'entre elles d'embarquer à bord du bateau et d'y faire une partie du voyage. Lorsque le bateau faisait plusieurs escales le long du Saint-Laurent, les femmes pouvaient par exemple embarquer au quai de leur village, passer une semaine avec leur mari, puis débarquer à Québec ou Montréal pour revenir en transport en commun jusque chez elles. Mme Tremblay était «tout l'temps aux p'tits

oiseaux» lors de ces voyages, qui prenaient des airs de lunes de miel. Il semble d'autre part, au dire de Jean Cimon, qu'un nombre croissant de femmes de débardeurs allait séjourner à Montréal durant la saison de travail⁶⁴. C'est ce que fit Mme Boily, qui partit pendant plusieurs années s'installer à Montréal pour quelques mois durant l'été, afin de demeurer avec son conjoint et de le libérer de certaines tâches, en lui préparant ses repas, notamment. Les séjours auprès de l'autre n'étant pas toujours possibles, les femmes devaient bien souvent se résoudre à être en lien avec leur mari de façon indirecte, ce que permettait le téléphone. C'était, pour Mme Chouinard, une façon d'amoindrir la distance : « On s'communicait tout l'temps, là. Pis l'téléphone était toujours là, par exemple. [...] On était toujours en contact, mais seulement qu'c'pour ça qu'ça nous paraissait moins loin, on avait des contacts en masse. » Même si les appels étaient le plus souvent interurbains et engendraient ainsi des frais assez élevés, les femmes étaient prêtes à assumer ces dépenses puisqu'il s'agissait de la seule façon de garder contact avec leur mari. « Pour moi c'tait important, fallait que j'me prive de d'autres choses pour ça », déclare Mme Bouchard. Les télécommunications n'étant pas ce qu'elles sont aujourd'hui, il était impensable de joindre son mari lorsqu'il n'a pas accès à un téléphone ; il fallait donc, pour les femmes de navigateurs, que le mari soit à quai pour pouvoir lui parler, car sur le bateau, à peu près aucun moyen pour communiquer de vive voix n'était disponible. C'est ce qui a fait dire à Pierrette Tremblay que l'expérience de femme de marin a connu un tournant suivant sa génération, puisque les moyens de communication se sont considérablement améliorés, avec l'arrivée de dispositifs comme les radio-satellites et les cellulaires⁶⁵. Certaines femmes dont le mari n'avait pas accès à un téléphone devaient recevoir des nouvelles par l'intermédiaire d'une autre personne qui pouvait, par exemple, les renseigner sur l'endroit où se trouvait leur mari, mais dans leur cas, inutile d'espérer entendre la voix du mari ou avoir des nouvelles abondantes. Hormis le téléphone, les femmes peuvent garder contact avec leur mari par le courrier. Les lettres, moins qu'un substitut du téléphone, en sont un complément, qui revêt d'autres fonctions. Elles ne permettent pas les

64. Jean Cimon, *Une isle d'adon* [...], *op. cit.*, p. 37.

65. Pierrette Tremblay, MMV, 2013-1206.

conversations abondantes et instantanées du téléphone, mais donnent lieu à de tendres échanges, où les sentiments amoureux s'expriment avec l'introspection que permet l'écriture; le romantisme est aux lettres ce que l'efficacité est au téléphone. Les lettres sont conservées précieusement afin d'être relues aussi souvent que le cœur en a besoin. Elles créent une impression passagère de la présence du mari, en attendant son retour.

2.2.3 Quand le mari revient : de la fête à l'adaptation

La chose est soulignée par toutes les femmes : le temps du retour est un moment éminemment joyeux. Après avoir vécu diverses misères durant l'absence, les femmes sont récompensées pour leur labeur par le retour du mari, qui prend un caractère manifestement festif. En effet, une majorité de femmes ont comparé le retour à une fête, où l'on célébrait en quelque sorte la fin d'un carême parfois bien long. Signe de festivité, Mme Boily faisait cuire un rôti de porc bien charnu chaque fois que son mari revenait à la maison. Les enfants sont d'abord chouchoutés par leur père, qui arrive avec friandises et autres gâteries pour exprimer sa joie de les revoir. Mme Gauthier et Mme Labbé se rappellent particulièrement bien ces instants qui prenaient des airs de Noël et qui amplifiaient leur hâte de voir revenir leur père. Un certain nombre de femmes ont d'ailleurs témoigné de l'enthousiasme de leurs enfants à revoir leur père, puisque celui-ci, désirant compenser son absence, redoublait de bienveillance et de générosité à son retour; ainsi Mme Tremblay décrit-elle son mari comme un «papa gâteau», qui ne refusait rien à ses filles. Après les enfants vient le tour de l'épouse, qui n'est pas moins contente de voir revenir son mari. Les femmes ne lésinent pas sur leur appréciation de ce moment :

Ben, tu comprends ben qu'quand y r'venait, qu'on était aux p'tits oiseaux, aux p'tits oiseaux. (Mme Simard)

Pis moé ben, c'est sûr que quand, quand y'arrivait, c'était, tsé, c'était comme une fête, là, tout l'temps, là. Tsé, tu peux pas, tsé, on s'chicanait pas, [...] je sais pas quel mot que j'pourrais dire pour... tsé, c'tait toujours grand, pis c'tait toujours beau quand y'arrivait. [...] le plus beau dans tout ça, le plus chose tsé, c'est

quand y r'venait là, ça, c'est des moments, là, que j'voudrais pas, j'voudrais pas perdre jamais, tsé. (Mme Tremblay)

Tsé la s'maine, quand j'savais qu'y allait v'nir à telle date, c'beau temps-là là, ça allait bien, ça allait bien, ça m'encourageait, ça m'donnait du moral, ça m'donnait des ailes ! (Mme Deschênes)

C'est sûr quand tu r'vois ton mari, là, c'est toujours du nouveau, hen, c'est toujours du renouveau. C'est comme si tu v'nais de t'marier, c'plaisant ! (rires) C'tait ben plaisant. (Mme Savard)

Tsé, quand j'vas l'chercher à l'aéroport, là, j'ai hâte, j'rentre à l'aéroport, j'attends, chu toujours en avance (rires), toujours en avance, pis j'me promène, pis tsé, je l'vois arriver, là, hé tabarouette ! « Salut chéri ! » (rires) Tsé, c'est plaisant. [...] c'qui est l'fun, c'est que c'est toujours nouveau. Tsé, ton mari arrive, c'est plaisant. (Mme Pilote)

Le retour est une fête mais aussi un renouveau, où la relation redevient comme à ses premiers jours, passionnelle et sans tracas. Cette conjoncture est d'ailleurs favorable à l'union charnelle, par laquelle les deux amoureux renouent dans leur plus profonde intimité. Un certain nombre de femmes nous a d'ailleurs confié avec un timide amusement que le retour du mari avait été l'occasion de concevoir certains de leurs enfants ou qu'il était plutôt décevant lorsque celui-ci coïncidait avec leurs menstruations. Ces confessions, d'une certaine audace considérant la pudeur dont se voilent le plus souvent ces femmes, font ostensiblement ressortir l'intensité des sentiments que génère le retour, parfois attendu depuis bien longtemps. D'ailleurs, certaines femmes soulignent que la présence du mari (ou du père) est vécue intensément et avec bonheur, car elles en ont été privées. L'absence fait prendre conscience de la valeur de la présence et la fait davantage apprécier :

C'est comme si on appréciait plus les moments qu'y était avec nous autres ; après que l'adaptation était faite, là, son retour, après son retour, là, on disait « bon ben là, on va profiter », on savait qu'on avait janvier, février, mars pour vivre ensemble pis se rapprocher, c'est là qu'on faisait nos rapprochements : on aurait dit que là, on voulait vivre encore plus intensément sa présence. (Mme Gauthier)

Le temps de la présence est celui des activités en famille, où l'on profite, pour une fin de semaine ou une saison, du fait que tous les membres soient réunis pour visiter la parenté ou partir en vacances hors de la région. Ce temps en est un de réjouissances, où l'on savoure les moments passés avec celui qui arrive de loin, et qui emporte avec lui les histoires de ses voyages, que l'on écoute avec intérêt. Cependant, entre le temps festif du retour et le temps de la présence que l'on savoure se glisse pour plusieurs un temps charnière, celui de l'adaptation.

Pour plusieurs femmes interrogées, les allées et venues de leur conjoint ont installé une dynamique de renégociation des rôles, en fonction des tempéraments et désirs de chacune et chacun. Comme l'avait auparavant relevé Chantal Collard : « De nombreuses épouses ont souligné la difficulté de passer d'un régime de totale absence maritale à un régime de présence maritale constante⁶⁶. » Sur cette question, il semble que s'opère une distinction assez nette entre les cas de migrations masculines courtes et régulières (lorsque le mari s'absente, par exemple, systématiquement du lundi au vendredi pour revenir la fin de semaine) et ceux où les migrations masculines sont plus longues et irrégulières. Craig J. Forsyth et Robert Gramling se sont employés à schématiser les modèles de réaménagement dans les familles où le père s'absente périodiquement, dont trois trouvent des échos dans notre corpus, et qui s'avèrent fort pertinents pour analyser les façons qu'ont les couples de répondre à cette situation⁶⁷. Dans les cas où les absences sont courtes et fréquentes, on observe le plus souvent une alternance quant à la personne occupant le rôle de chef de la maisonnée, entre le mari lorsqu'il est présent et la femme lorsqu'il est absent. Dans ce cas de figure, la nécessité de s'adapter est plutôt réduite, car la régularité des absences ainsi que leur courte durée permettent l'établissement d'une routine bien implantée, formée d'un cycle d'absence de cinq jours et de présence de deux jours qui se répète continuellement. Deux types de vie se succèdent selon un rythme si cadencé qu'une habitude se crée :

66. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation* [...], *op. cit.*, p. 61.

67. Craig J. Forsyth et Robert Gramling, *Feast or Famine: Alternative Management Techniques among Periodic-Father Absence Single Career Families*, p. 188-190.

On était tellement habitués, nous autres-là, là. Y partait la s'maine, pis j'avais les enfants, j'travaillais toute la s'maine, la fin d'semaine y'arrivait, c'tait nouveau, pis y r'partait l'lundi, moi j'faisais ma s'maine avec les enfants – pis j'n'avais cinq, ça brassait, là ! – pis quand qu'y r'venait l'vendredi, ben c'tait nouveau, y r'partait, pis... Quand y'a un départ, y'a un arrivée, après ! Ça f'sait que... non, nous autres, on est habitués à c'te vie-là, nous autres. (Mme Chouinard)

En revanche, pour celles dont les départs du mari ne suivent pas un pareil calendrier, s'acclimater à la présence de l'autre n'est pas si simple. Le deuxième cas de figure est celui d'une structure conflictuelle, où les visions de l'organisation familiale des deux époux se heurtent, l'un souhaitant reprendre la place que la tradition lui réserve et l'une s'y sentant désormais compétente. Mme Savard explique que le retour du mari avait pour effet de créer des tensions entre les époux, qui avaient tous deux l'habitude de gérer : « J'ai eu à m'adapter parce que c'est tout moi qui gérais la maison, alors c'est sûr que lui, ben, y voulait prendre une place, prendre sa place aussi, là, alors, pis y'était impatient parce que quand t'es capitaine, là 'garde, t'es toute seul dans ta cabine, tu gères des hommes, écoute, t'es roi, là. Rendu à la maison, ben, c'est pas pareil, là, tu peux pas faire ça, fait que... » Dans le même souffle, elle expose que s'accommoder aux enfants pouvait d'ailleurs, pour le mari, être plutôt difficile, puisqu'il n'était plus habitué à leur présence parfois bruyante et agitée. Cela était aussi une cause de discorde pour Mme Deschênes :

Y mettait une fourchette su' l'comptoir, pis y disait « ma fourchette ! » Ah moé, ces enfants-là, comment t'es a élevés, toujours ! Hey, j'disais « Georges, t'es pas à bord d'la drague là, t'es chez vous, dans ta maison, avec ta famille ». Tsé, j'aimais pas ça qu'y dise ça, moi. J'es avais bien élevés mais c'est d's'enfants [...]. Fait qu'lui, y'était pas capable de comprendre ça non plus, là, parce qu'y était pas là, y'est jamais là.

Afin que les retrouvailles se passent au mieux, les femmes devaient parfois agir en fonction du retour imminent du mari lorsque celui-ci était encore au loin. Pour Mme Tremblay, cela voulait dire se refuser à dormir avec ses petites filles lorsqu'elle était seule, car elle ne voulait pas qu'elles en prennent l'habitude et que cela perturbe son intimité amoureuse lorsque son mari reviendrait. Les femmes doivent donc gérer l'absence,

pendant qu'elle dure mais aussi alors qu'elle touche à sa fin. Enfin, dans les cas où l'absence est fort longue, le mari devient comme un invité périodique : bien qu'étant le pourvoyeur, il n'est plus le chef de famille, rôle désormais assumé par son épouse, et son retour crée un certain malaise, puisqu'il engendre une sorte d'interruption dans le fonctionnement familial, où il ne trouve que très peu de place. Camille Richard et Robert Ayotte avaient d'ailleurs soulevé dans leur étude ces cas où « [l]e mari est considéré comme un homme de passage, un "touriste"⁶⁸ », sans doute parce que cette situation est l'une des manifestations les plus évidentes des conséquences que peuvent avoir les migrations saisonnières masculines. Cette forme d'organisation a été mentionnée par bien des femmes dont le mari ou le père quittait le village plus de la moitié de l'année et qui le comparaient à un visiteur, voire à un étranger :

Quand y r'venait, là, c'tait comme un peu une visite qui arrivait parce que là, depuis neuf mois qu'on était, tsé, qu'y était pas là, même, des fois, comme un étranger, c'est dur à dire, là, c'est p't'être gros à dire, là, c'est qu'ça comme, ça dérangeait notre routine, aussi, là, parce que là c'tait d'autre chose, là, quand y'arrivait, là, ça changeait notre vie un peu, nos habitudes, on était obligés d'se r'créer nos habitudes, pis là ben, c'tait une personne de plus avec nous autres, là, mais c'tait pas long qu'c'est sûr que on appréciait sa présence, mais au début, c'tait, c'tait que'que chose, c'tait spécial, j'vas dire le mot « spécial ». (Mme Gauthier)

Mme Boivin va jusqu'à dire que lorsque ses enfants étaient petits, ils avaient peur de leur père lorsque celui-ci revenait d'une longue absence, tant ils ne le reconnaissaient pas. Dans les cas où le mari s'absente longtemps, une bonne dose d'adaptation est demandée à chacun pour que la cohabitation fonctionne. Plusieurs soulignent d'ailleurs que l'adaptation était constante : le temps que l'on s'habitue à vivre ensemble, l'heure du départ sonne et enclenche de ce fait un nouveau processus d'adaptation, cette fois à l'absence. Le retour du mari rimait ainsi avec certaines difficultés, qui pouvaient prendre du temps à se résoudre. Passée la « sorte de gêne » (Mme Deschênes) qui s'installait parfois au retour

68. Camille Richard et Robert Ayotte, *Île-aux-Coudres : 1728-1961 : étude démographique et occupationnelle*, p. 107.

du mari, lorsque cela faisait longtemps qu'on l'avait vu, les mauvais plis du mari pouvaient aussi refaire surface et possiblement faire regretter son absence. Mme Labbé, dont le père avait tendance à abuser de l'alcool, met en lumière une question fort délicate : « A l'avait peut-être hâte qu'y parte ! Mais a me l'a pas dit, là, tu comprends ! A nous l'disait pas parce que probablement qu'dans sa tête, c'tait pas disable, mais peut-être qu'a disait "bon ben quand y'est pas là, j'vas être tranquille pis..." », peut-être ! Mais a me l'a pas dit, là, a nous l'disait pas. » Comme elle le fait remarquer, il y a peu de chances pour qu'une femme tienne ce genre de propos « pas disables » et d'ailleurs, à peu près aucune des épouses interviewées n'en a tenu de semblables, comme nous pouvions nous y attendre. Mais derrière les interventions des filles de ces femmes, derrière certains silences et sous-entendus dans le discours des épouses, il y a quelque chose du non-dit qui peut nous faire penser que certaines femmes, qui s'étaient habituées avec le temps à vivre sans leur mari et qui, comme le précise Mark Rosenfeld, avaient arrangé à leur façon la routine familiale⁶⁹, pouvaient vivre assez difficilement la présence du mari, particulièrement si les comportements de celui-ci ajoutaient à leur fardeau. « La moitié du temps, on était pas ensemble, pis c'tait ben d'même », dira non sans équivoque Mme Lapointe. Comme le souligne Emmanuelle Charpentier, les retrouvailles « supposent un rééquilibrage des rapports de pouvoir et une période de réadaptation de l'un à l'autre, afin de "trouver la bonne distance conjugale", car chacun a fait sa vie en l'absence de l'autre⁷⁰ ». Pour les amoureux qui se sont habitués à vivre l'un sans l'autre, vivre avec l'autre comporte son lot de difficultés. Ces écueils, auxquels toutes ne se sont pas heurtées avec la même intensité, font voir la variété de réactions à ce type de vie.

2.2.4 La « mission » : entre vocation et contestation

Pour bien des femmes interviewées, leur vie n'a rien d'extraordinaire : c'est une « vie normale », pas plus facile ou plus difficile que celle des

69. Mark Rosenfeld, « It Was a Hard Life » [...], *op. cit.*, p. 249.

70. Emmanuelle Charpentier, *Femmes de « partis en voyage sur mer »* [...], *op. cit.*, p. 60.

autres. Le qualificatif « normal » est d'ailleurs souvent utilisé par les femmes, comme si leur situation, bien que particulière, n'avait pas fait d'elles des femmes hors du commun, qui se démarqueraient par leur vécu des autres villageois.

C'était notre vie : tu pars, tu r'viens, j'fais mon ménage, t'arrives, chu prêt, pis c'était comme ça. On s'posait pas d'questions. C'était ça, c'tait ça. On était toutes pareilles. (rires) Y'avait des femmes de navigateurs, c'tait la même chose. Ça fait qu'dans l'bois ou su'a mer, y'étaient partis pareil, ça fait que on est habitués à ça. (Mme Chouinard)

Tsé, c'est sûr que c'est pas toujours le, le, comment j' dirais ben ça, la gloire, mais c'est pas toujours le pire non plus là, tsé. C'tait une vie normale. Bah oui, une vie normale. (Mme Lapointe)

Ben, on était programmés pour ça, on aurait dit. [...] on l'savait d'avance, que ça s'rait comme ça, que notre vie s'rait comme ça, que lui devait partir pis arriver, mais partir pis arriver, partir pis arriver, c'tait comme ça qu'ça marchait. (rires) (Mme Harvey)

On avait été habitués comme ça. Tsé, c'est pas comme quelqu'un qui, tout d'un coup, perd... son père part... eehh j'sais pas moi, y'ont toujours été là pis là y part pis peut-être que ça serait différent, mais nous autres, c'tait normal. (Mme Labbé)

J'peux pas vous dire que j'ai trouvé ça difficile de vivre avec un marin, c'est, c'était, c'tait mon monde à moi. [...] quand t'as toujours vécu dans un milieu de marins, bah, c'est ça : l'homme s'en va, y revient, y repart⁷¹.

L'habitude de voir le mari ou le père partir et revenir dans un mouvement continu renforce l'impression de normalité, puisqu'on devient si habitués à cela que ce qui deviendrait anormal serait sans doute de le voir rester à la maison pour de bon. De surcroît, vivre dans un milieu à fort taux de migration saisonnière masculine, comme c'est le cas en bien des villages charlevoisiens, fait en sorte que cette situation devient presque une norme : on n'est ainsi pas si différente, comme femme de

71. Pierrette Tremblay, MMV, 2013-1206.

marin, des femmes de débardeur ou de bûcheron que l'on côtoie. Pour les femmes, donc, expérimenter l'absence du mari ne semble pas être un vécu tout à fait singulier et explique possiblement en partie leur tendance à remettre en question l'intérêt de leur témoignage.

Pourtant, en parallèle à ces aveux modestes coexiste la construction de la femme forte des milieux ruraux qui, bien souvent, leur colle à la peau. On remarque en effet qu'au Québec, il s'est constitué une sorte de mythe autour des femmes de la campagne selon lequel ce sont elles qui tenaient les rênes de la maisonnée et qui, en fin de compte, avaient un ascendant sur les hommes. Ce sont elles, pour reprendre l'expression populaire, qui « portaient les culottes ». Cette image fait partie de l'imaginaire collectif, que Gérard Bouchard décrit comme étant « compos[é] de représentations tirant leur autorité d'un fondement empirique, d'expériences significatives vécues par une collectivité et d'un ancrage non rationnel⁷². » En somme, les expériences réelles de femmes qui ont dû, comme celles que nous avons interviewées, tenir maison pratiquement seules ont participé à la création d'une vision fantasmée d'un Québec où les femmes détenaient le pouvoir, idée qui a donné lieu au mythe du matriarcat québécois. Cette image s'est ancrée dans l'imaginaire, notamment par le biais de productions culturelles qui l'ont abondamment reprise et qui ont connu un succès retentissant. Nous pouvons penser entre autres au téléroman *Le temps d'une paix*, aux cotes d'écoute triomphales, où le personnage principal, Rose-Anna Saint-Cyr, veuve d'un époux bûcheron, était une femme infatigable et assumée qui n'avait pas peur de tenir tête à quiconque. Ce personnage, inspiré, semble-t-il, d'une dame de Beauce dont le mari était bûcheron et qui devait subsister avec fort peu⁷³, perpétue le mythe de la femme forte de la campagne, qui ne redoute ni le labeur de la vie sur la terre, ni les responsabilités d'une famille nombreuse. Dans ce récit qu'un hasard pas si fortuit a situé dans Charlevoix, la Rose-Anna de Pierre Gauvreau semble au fond appartenir beaucoup plus à l'époque de la création de l'émission qu'à celle du récit qu'elle met en scène, « ne récupér[ant] le passé que pour mieux réifier les

72. Gérard Bouchard, *Raison et déraison du mythe*, p. 22.

73. Serge Gauthier, *Les représentations de Charlevoix à la télévision québécoise (1952-2010) : avant et après Le temps d'une paix*, p. 6.

mythes du présent⁷⁴». On retrouve le même paradigme dans le téléroman *Les filles de Caleb*, adapté du roman éponyme, où la protagoniste, Émilie Bordeleau, est une autre femme de bûcheron ayant élevé ses enfants pratiquement seule. Comme l'explique Frédéric Demers :

[C]hez l'Émilie Bordeleau de la télésérie, la tradition est l'enveloppe et la modernité son contenu. Derrière les apparences d'un parcours personnel tout ce qu'il y a de plus régulier et banal, Émilie manifeste une volonté d'indépendance peu commune aux femmes de son époque et de sa condition [...]. Dans ses ambivalences, son personnage incarne au fond une forme de "modernité traditionnelle"⁷⁵.

Nous retrouvons ce même genre de mythification autour des femmes à Shetland, un village de pêcheurs où les femmes soutenaient la famille et la communauté en l'absence des hommes : Lynn Abrams y a relevé le même processus de construction sociale, où les femmes, qui dominent la famille, l'économie et l'imaginaire culturel, deviennent les héroïnes d'un passé mythifié⁷⁶. Cette image est reprise dans Charlevoix même, alors que le prolifique historien Serge Gauthier, dans l'un de ses seuls articles traitant des femmes de la région, quoique dans leur dimension légendaire, fait mention des « femmes fortes de Charlevoix », celles qui ne tiennent pas de la légende, et dont la « force de caractère a permis à notre peuple de survivre dans un contexte social, géographique et culturel très difficile⁷⁷ ». Çà et là, nous pouvons retrouver les fragments de cette représentation collective, que reconduisent aussi les filles des femmes de migrants que nous avons interviewées. Leur verdict est sans appel : les femmes de cette époque, expérimentant de surcroît les migrations du mari, et à plus forte raison leurs mères, sont des femmes fortes, valeureuses et presque hors du commun.

74. Christiane Lahaie, *Le temps d'une paix : réalité historique ou mythe télévisuel?*, p. 87.

75. Frédéric Demers, *Être et agir, ou la voi(e/x) de l'héroïne [...]*, op. cit., p. 592.

76. Lynn Abrams, *Myth and Materiality in a Woman's World: Shetland, 1800-2000*, p. viii.

77. Serge Gauthier, *Dames légendaires de Charlevoix*, p. 21.

C'est des femmes fortes, c'est des femmes fortes, courageuses qui... tsé, c'est, c'est, l'homme y'est pas là! C'est pas comme un couple où y divisent le travail en deux pis tout ça, c'tait pas ça dans l'temps, là. Fait qu'ma mère, là, c'était une femme qui était courageuse, pis qui fonçait, pis qui, tsé qui s'débrouillait, qui s'débrouillait parce que t'avais pas l'choix! [...] moi j'pense que toutes les femmes sont plus fortes que 'es hommes! Toutes les femmes, même aujourd'hui! Tsé, des fois, on parle avec d'autres, là, moi j'ai beaucoup d'bénévoles ici pis on en parle des fois, là : les hommes, là, sont gros, grands, y'ont l'air forts... physiquement, mais c'est pas eux autres qui sont les plus forts mentalement çartain, pis qui travaillent plus fort dans l'organisation. (Mme Labbé)

Ben moi, j'admire ces femmes-là, là. (silence) Des femmes qui ont su garder l'fort pendant que leu' mari était parti, là. Des femmes que souvent, y'avaient plusieurs enfants, qui devaient vraiment en arracher, là, à toute les niveaux, là, au niveau monétaire, au niveau toutes les tâches qu'y avaient à faire, là, pour élever leurs enfants, là, tu seules, là, moi j'admire ces femmes-là, là, vraiment, j'leu' lève mon chapeau. [...] c'tait des femmes avec un courage à toute épreuve, dévouement, détermination, générosité, amour, qu'y donnaient à leur famille, c'tait vraiment, moi j'trouve que ces femmes-là, c'était presque des saintes. (Mme Gauthier)

Bien que tempérant par la suite ses propos quant à la sainteté de ces femmes, qu'elle avoua exagérés, Mme Gauthier, tout comme Mme Labbé, reprend presque instinctivement cette idée de femmes presque plus grandes que nature, de femmes dont la ténacité commande l'admiration, une idée que toutes deux cautionnent d'autant plus fortement qu'elle est teintée de l'amour qu'elles portent à leur mère. Certaines femmes elles-mêmes souscrivent en quelque sorte à cette représentation, Mme Pilote soutient par exemple qu'il « faut être faite fort pis faut être indépendante » pour supporter la vie de femme de marin. Le témoignage de Mme Deschênes s'avère également fort intéressant :

J'faisais la... m'as dire comme on dit: la femme forte là tsé, j'y montrais ça toute au beau là, pis c'est facile, pis j'y montrais que j'étais prête, moi. Fallait que j'fasse parce que j'aurais pleuré, pis ça aurait pas marché. Inquiète-toi pas, tu vas voir, ça va faire, parce qu'y avait beaucoup confiance en moi aussi. Y disait « j'ai une femme désappareillée ». J'étais pas si désappareillée qu'ça,

mais fallait ben que y'ait un *boss* dans maison, pis quelqu'un qui mène la barque, hen ! J'avais pas l'choix, là ! Si j'lâche, si j'tiens pas fort, ça aurait pas marché. [...] Chu t'un gros poteau pour lui.

Mme Deschênes reprend intentionnellement la formule de « faire la femme forte » pour montrer la nécessité, dans son cas, de « montrer tout au beau » et de présenter une image d'elle-même qui soit infaillible, afin de pallier les insécurités de son mari. Nul doute qu'une vision extérieure de sa situation, où la femme fait figure de pilier pour l'homme, ait pu alimenter l'idée de la femme forte, mais comme elle le confie, sa solidité cachait une fragilité qu'elle cherchait à réprimer, à l'instar des larmes que retenaient ces femmes de résignation, mais aussi de résilience. Nul doute que de devoir gérer l'absence du mari et tout prendre en main pendant qu'il est au loin a apporté aux femmes une force qu'elles n'avaient pas toujours au départ. Plusieurs d'entre elles ont mentionné que cette situation leur avait permis de devenir plus indépendante, confiante, débrouillarde, responsable ou encore audacieuse. Néanmoins, cela ne doit pas occulter les failles qu'elles ont, comme tout être humain. Cette image de femme forte, qui trouve sa résonance en celle de la « femme capable » de la Bretagne, comporte deux facettes, comme le rappelle Yvonne Guichard-Claudic : en même temps qu'elle valorise les femmes, elle fait aussi peser sur elles une pression, celle de ne pouvoir révéler ses faiblesses sous peine de passer pour pitoyable, ou comme le dit l'une des femmes interviewées par l'autrice, celle de « n'a[voir] pas le droit de jouer les petites filles⁷⁸ ».

Pourtant, derrière l'image insensible de la femme forte, on découvre un portrait beaucoup plus varié des femmes de la campagne. Pour celles qui ont eu un mari migrant, les façons de réagir à ce type de vie ont été aussi nombreuses que les femmes elles-mêmes et viennent nuancer l'image surfaite de femmes impassibles, capables de tout prendre. Il est vrai que pour un certain nombre de femmes, l'expérience fut plutôt aisée, notamment parce qu'elles avaient été habituées à ce genre de vie dès leur plus jeune âge et qu'au fond, elles n'en connaissaient pas d'autre. Mme Chouinard est l'une de ces femmes : « J'ai pas trouvé ça dur. C'était

78. Yvonne Guichard-Claudic, *Éloignement conjugal et construction identitaire* [...], *op. cit.*, p. 52 et 110.

notre vie! Quand c'est ta vie, ben, tu trouves pas ça dur. J'ai connu yinque ça, la mer, moi, j'avais pas connu d'autre chose que la mer, c'fait qu'pour moé, c'tait normal.» Pour ces femmes, un homme est bien souvent un homme absent: on ne s'attend pas à le voir toujours près de soi et, de cette façon, on évite les déceptions. D'autres femmes, bien que reconnaissant l'aspect facilitant d'avoir eu un père ou des frères qui s'absentaient pour le travail, précisent néanmoins qu'elles se sont rapidement rendu compte que de voir leur mari partir n'avait pas la même teneur que de voir leur père partir et, par conséquent, rendait l'expérience plus difficile. «C'était pas la même amour», comme l'indique Mme Simard. Mme Savard, qui croyait que d'avoir grandi dans une famille de navigateurs rendrait facile sa vie de femme de marin, constata qu'il en était autrement. Quelques années après son mariage, elle reconnut son incapacité à supporter la situation: «J'tais pu capable, là, c'était très dur; les enfants commençaient l'école, ah non non, j'avais hâte qu'y, j'avais hâte qu'y dise bon, c'est fini.» Certaines choisissent la voie de la résignation, se disant que «y'avait pas le choix», que «c'tait pareil pour tout l'monde» et que «ça fait partie d'la vie: faut tout accepter». (Mme Lapointe) Pour tenir le coup, on se raccroche à l'espoir: «J'disais toujours "un jour, t'auras feni".» (Mme Desrochers) D'ailleurs, dans certains cas, il était impensable de demander au mari de changer d'emploi, car il n'aurait jamais accepté: «Y'avait pas moyen, c'tait mordu, ça: "chu navigateur, pis j'navigue, pis ah!"», nous dit Mme Harvey. Cette situation est surtout fréquente chez les femmes de marins, confirmant l'aspect presque vocationnel de cet emploi, qui le distingue bien souvent des autres. Plusieurs d'entre elles nous ont d'ailleurs confié qu'elles auraient aussi aimé naviguer, ambitions réfrénées par les frontières de genre – on ne pouvait concevoir qu'une femme travaille sur le pont – et que cela faisait en sorte qu'elles ne pouvaient légitimement demander à leur mari de quitter un emploi qu'elles auraient souhaité exercer. À côté de celles qui ont accepté, il y a celles qui ont refusé et qui ont fait pression pour que leur mari change d'emploi. Mme Savard put se contenter d'une demi-victoire: exaspérée de voir son mari navigateur s'absenter, elle réussit, par l'intermédiaire d'un contact clérical influent, à lui dénicher un poste dans une compagnie de construction qui rendait du moins ses absences régulières, soit du lundi au vendredi. Pour d'autres, comme Mme Ouellet et Mme Bouchard, la réussite fut complète: le temps des migrations saisonnières du mari

ne représente pour elles qu'une brève période de leur vie, qu'elles sont parvenues à écourter grâce à leurs demandes répétées mais aussi grâce à une conjoncture favorable pour ce faire. Car pour certaines femmes, il ne fut pas possible de bénéficier de ce genre de chance et le mari dut conserver un emploi migratoire toute sa carrière, ce qui fut parfois très durement vécu. C'est le cas de Mme Deschênes, qui pesta toute sa vie contre l'emploi de cuisinier à bord d'une drague de son mari et qui ne parvint jamais à accepter totalement son sort. Son témoignage est ainsi parsemé de ses déceptions et de son amertume :

Mon père l'avait placé au gouvernement, sur la drague, justement marin : moé j'avais toujours dit : « Je marierai pas – d'abord, ma famille c'tait pas des marins – un marin. Non, j'resterai pas tu seule à maison, jamais d'la vie, faut que j'aye d'autre chose que ça. » Fait qu'là j'réfléchissais, j'dis hey, parce qu'y avait, y'avait pas l'choix, là ! C'tait ça ou crever, là. Y travaillait à boulangerie, y'avait une belle job ; y faisait d'l'asthme. Y'était pu capable d'travailler dans la poussière de farine. [...] Sais-tu, m'as vous dire comment qu'ça se décrit mon... c't'une p'tite vie. J'appelais ça la p'tite vie. Pis j'disais toujours « mes filles prendront pas des navigateurs çartain ! J'mettrai objection ! », j'disais toutes sortes de choses de même, tant qu'j'étais déçue là, j'me fâchais, j'm'ennuyais, j'pleurais. [...] Moi, si j'avais pas eu été tenace, j'aurais divorcé cinq fois. Y'était pas question d'divorce, jamais. Juste une fois, qu'ça m'est arrivé, qu'j'étais tellement basse là, tellement. [...] Non, la vie d'marin, là, c'est pas faite pour les gens mariés.

Mme Deschênes est d'une génération où l'on ne divorce pas. En revanche, celles de la deuxième cohorte – qui sont toutes des femmes de navigateurs – soulignent à quel point il était fréquent que des épouses de collègues du mari se séparent, puisqu'elles n'en pouvaient plus de cette vie : « J'peux t'dire que à chaque fois qu'j'allais su' l'bateau, y n'avait toujours que les femmes les laissaient, pis à chaque voyage, y n'avait un, là, que sa femme l'avait laissé. » (Mme Tremblay) Vivre avec un mari qui s'absente fréquemment est donc une situation que toutes ne peuvent supporter et lorsque les divorces devinrent socialement acceptés, bon nombre de femmes abandonnèrent, tout simplement. À l'opposé du spectre, il y a celles, comme Mme Pilote, qui ont adoré cette vie et qui trouvent, au fond, qu'elles en ont eu une bien plus belle que leur mari :

Pour moi, y'a rien d'négatif. Moé, j'trouve c't'une belle vie, être femme de marin. [...] C'est eux autres qu'c'est pas facile parce que nous, on peut voir d'autre chose, eux autres, c'est toujours la même, tout l'temps, tout l'temps, tout l'temps la même affaire, les mêmes faces. [...] moi, j'étais à terre, j'avais mon gars, pis mon fils, j'avais ma famille, j'avais mes amis; eux autres, pense-y, là, c'est 92 jours en ligne qu'y vont pas chez eux, qu'y voyent pas leur mère, qu'y voyent pas leurs frères, ni leurs sœurs, ni leurs amis.

Les femmes le disent : il faut être prédisposée pour accepter ce genre de vie. À l'instar des marins, il faut aussi avoir la vocation pour y persister : « Être femme de marin aussi, c't'une vocation aussi. Pis faut avoir ça dans l'sang aussi un peu. » (Mme Tremblay) Il y a celles qui y sont prédisposées et celles qui y sont prédestinées. Pour Mme Boivin, l'acceptation passe par une sorte de soumission à ce qu'un ordre supérieur lui aurait assigné : « C'tu veux qu'on fasse, c'est 'a mission, hen, faut faire notre mission, c'tu veux. » Cette « mission », cependant, n'est pas reçue de la même façon par toutes et nombreuses sont celles qui la refusent. Pierrette Tremblay reconnaît que ce n'est pas une destinée pour toutes :

Si j'avais pas été capable de vivre ça, c'est certain que je l'aurais su rapidement. Je l'aurais pas su après dix ans ou après quinze ans, j'l'aurais su après le premier pépin qui s'rait arrivé après six mois ou après un an, pis moi j'étais capable de l'vivre, pis je l'vivais dans assez d'sérénité. [...] moi j'ai une amie, j'me souviens, qui m'disait – elle son père a toujours rentré chez elle à tous les soirs, ils ont toujours été très tricotés serré les cinq, quand y faisaient une sortie c'était les cinq – elle, a dit “moi j'aurais pas été capable de faire ça, j'aurais pas été capable de vivre avec un homme...” Mais elle le savait aussi, hen, elle le sait pis moi ben, j'me suis pas posé la question et j'étais capable, c'était comme ça, là, j'étais pas mal dans ça⁷⁹.

Ainsi, tant le tempérament que le vécu passé conditionnent le type de réponse à la vie de femme de mari migrant. D'ailleurs, notons qu'il est intéressant que pour désigner ces femmes, nous utilisions bien souvent le terme « femme de... ». Comme le disait fort à propos Yvonne Guichard-Claudic, cette identité par délégation que l'on donne à la femme

79. Pierrette Tremblay, MMV, 2013-1206.

vient du fait que l'emploi qu'occupe son mari affecte tant sa vie qu'il en vient à influencer sa construction identitaire. Néanmoins, « [p]our être définies comme "femmes de", les femmes de marins [et de tout autre mari migrant] n'en sont pas moins plurielles. La construction identitaire de chacune n'est pas informée par la seule appartenance conjugale, mais met en jeu des espaces de reconnaissance plus diversifiés⁸⁰ ». Bien que toutes expérimentent les migrations périodiques du mari, plusieurs autres facteurs entrent en ligne de compte dans la définition de ces femmes. Elles ne peuvent être considérées comme un bloc monolithique : elles vivent toutes différemment cette situation et y répondent à leur manière, selon leur propre agentivité. Mme Pilote raconte d'ailleurs l'éventail de réactions face au départ du mari qu'elle pouvait retrouver chez ses amies femmes de marins :

Christiane s'ennuyait beaucoup : elle, quand François partait, là, a pleurait, a pleurait, là, pis pourtant, a allait l'voir souvent à bord du bateau, là. Christiane, faire trois mois en mer, là, a capote ! Tsé, était pas capable, était trop sensible, mais c'est correct comme ça, était d'même ! Mais comme Marie-Luce, c'tait pas un ennuyeuse : Noël partait en mer, elle, ça 'a dérangeait pas ! Marielle, était plus ennuyeuse un peu. Louise aimait pas ça, qu'son mari parte, a chia-lait tout l'temps, mais qu'est-ce tu veux, était d'même ! Clémence, elle, était Roger-Bontemps : « ah, c'est pas grave, y va r'venir ! » (rires)

Gérer l'absence ne s'accompagne pas d'un mode d'emploi : certaines y arrivent plus facilement que d'autres, mais n'en sont pas plus valeureuses. Que les femmes aient accepté ou refusé ce mode de vie ne se prête pas au jugement d'autrui : elles l'ont fait en fonction de leurs capacités, mais aussi de leurs désirs. La vie de femme de migrant périodique résiste ainsi à toute entreprise homogénéisante, qui en ferait un portrait ou trop noir ou trop blanc : « [I]n many ways, the effect of the partners' absence cannot be easily categorized as gains or losses; examining the situation through the women's eyes allows us to unveil its complexities⁸¹. »

80. Yvonne Guichard-Claudic, *Éloignement conjugal et construction identitaire* [...], *op. cit.*, p. 253.

81. Cecilia Menjivar et Victor Agadjanian, *Men's Migration and Women's Lives* [...], *op. cit.*, p. 1250.

Vivre l'absence périodique est une expérience toute en nuances, qui comporte à la fois peines et joies. Certes, les misères sont nombreuses et aucune n'est à l'abri de l'ennui, des inquiétudes ou des déceptions que cette vie peut susciter. Il faut savoir composer avec l'absence, celle d'un père pour ses enfants et celle d'un mari pour soi, et se rattacher aux instants de bonheur qui jalonnent plus ou moins fréquemment ce parcours et dont fait partie le retour du mari, qui prend les airs d'une fête, pour un temps du moins. Car ce retour amène aussi son lot de difficultés et demande de s'adapter à cette présence qui brise parfois la routine. Il faut aussi s'adapter, de manière plus générale, à ce mode de vie, auquel chaque femme répond suivant ses prédispositions et volontés. Derrière les Rose-Anna et Émilie du petit écran, il y a une pléiade de femmes que l'on n'a pas suffisamment entendues.

CONCLUSION

L'espace familial des femmes vivant les migrations saisonnières de leur mari est marqué par un cycle d'absence et de présence masculines duquel il faut s'accommoder, tâche qui n'est pas toujours aisée. Les épouses font tout d'abord face à un surcroît de responsabilités, devant cumuler tâches et rôles traditionnellement féminins, mais aussi masculins. Il leur faut continuer d'exécuter les tâches ménagères, mais aussi s'occuper des enfants pratiquement seules, un devoir à la fois gratifiant et fort exigeant. Il faut aussi prendre en main les tâches normalement effectuées par le mari, du moins pendant qu'il est absent. Cette absence laisse d'ailleurs un espace pour l'autodétermination féminine; certaines en profitent alors que d'autres s'empressent de reprendre leur « place ».

Sur le plan émotionnel, composer avec cette situation peut aussi devenir harassant : ennui, attente, inquiétude et sentiment d'esseulement participent à enfermer les femmes dans un état angoissant qu'elles ne partagent que très peu. Composer avec l'absence, c'est aussi devoir expliquer à ses enfants pourquoi leur père n'est pas là et vivre une relation à distance, avec toutes les embûches que cela comporte. Pour passer au travers des épreuves, on pense au retour, qui fait vivre des moments d'allégresse pour toute la famille enfin réunie. Néanmoins, le bonheur des retrouvailles est tempéré par la nécessité de s'adapter à l'autre, car si l'absence

demande une certaine gestion, il en est de même pour la présence, à laquelle on n'est parfois plus habitué. Cette expérience fait intervenir des stratégies différentes de la part des femmes, qui réagissent chacune à sa façon aux impératifs de la vie d'épouse de migrant périodique, entre résignation et résilience.

Néanmoins, l'absence des maris ne génère pas une réelle solitude, du moment où les femmes sont pour la plupart bien entourées. Elles bénéficient en effet d'un solide réseau d'entraide et de partage pour les soutenir et les divertir, réseau au sein duquel la famille occupe une place prédominante.

3

L'ESPACE COMMUNAUTAIRE OU LA PRÉGNANCE DU RÉSEAU FAMILIAL

Les femmes expérimentant les absences maritales sont partie intégrante de communautés tissées serrées, traversées de réseaux de solidarité qui font en sorte que personne n'est véritablement isolé. La famille, et dans son sens large la parenté, forment le cœur de ces réseaux : c'est d'abord et avant tout, voire presque exclusivement, vers leurs proches que les femmes se tournent lorsqu'elles ont besoin d'aide, qu'elle soit ponctuelle ou continue. Même si les femmes dont le mari migre se retrouvent avec un surcroît de responsabilités qui les rend encore plus susceptibles d'être dans le besoin, elles ne font pas que recevoir de l'aide ; elles en apportent aussi, dans un système où règnent l'échange et le partage. Elles n'ont d'ailleurs tendance à demander de l'aide que lorsqu'elles en ont véritablement besoin : le soutien est indéfectible, mais on n'entend pas en abuser. Les réseaux d'entraide se transposent bien souvent dans les réseaux de sociabilité, alors que la famille se retrouve encore au premier rang de ceux avec qui les femmes choisissent de passer leur temps libre, lorsqu'elles arrivent à en avoir. Toutefois, elles disposent également de réseaux associatifs féminins, qui agissent tout à la fois comme lieux de partage, de sociabilité et de valorisation. Tous ces réseaux font en sorte d'ancrer solidement les femmes au territoire, qu'elles sont finalement peu enclines à quitter, tant l'absence du mari se trouve à être compensée par la présence d'un entourage, qui les entoure et les soutient tel un rempart.

3.1 L'ENTRAIDE : UN SOUTIEN INDÉFACTIBLE EN CAS DE NÉCESSITÉ

Dans l'urgence ou au quotidien, les femmes peuvent compter sur leur famille lorsqu'elles ont besoin d'aide, que ce soit pour soulager le poids de leurs tâches ou pour du soutien moral, une aide qui se décline souvent en fonction du lien de parenté. L'assistance reçue s'inscrit dans un système d'entraide où personne, au village, ne peut être tenu pour un laissé-pour-compte. Néanmoins, s'il faut savoir demander lorsqu'on ressent le besoin, il faut aussi savoir se fier à soi-même.

3.1.1 La famille, une aide de première ligne

Pour les petits ou les grands besoins, les femmes peuvent toujours compter sur leur famille, en particulier leur famille proche : parents, beaux-parents, frères et sœurs donnent un coup de main lorsque nécessaire. Garder les enfants, aider aux tâches, donner des conseils ou apporter du soutien moral font partie des actions auxiliaires des proches qui soulagent les femmes. Certes, toutes les femmes, mari absent ou non, peuvent bénéficier d'un réseau de soutien familial, mais pour celles qui voient leur mari les déserter plusieurs mois par année, celui-ci prend une importance d'autant plus grande. Pour Mme Tremblay, la présence de son entourage agissait comme un baume sur la douleur de l'absence maritale :

Quand j'avais besoin, comme chu pleureuse, ben quand j'avais besoin d'pleurer, y n'avait toujours une qui m'écoutait, pis tsé dans c'temps-là, on allait prendre des marches le soir, tsé, on allait à plage, tsé on était proches, fait qu'tsé ça, ça m'a aidée. Chu sûre que ça m'a aidée, là, à passer, à passer ça, là, chu sûre que le faite que ma famille aye été proche. [...] j'étais pas vraiment tout l'temps tu seule, là tsé, je savais qu'à que'que part, que tsé, quand ça marcherait pu ou quand... y'étaient là, ma famille était là.

Mme Chouinard abonde dans le même sens : « J'tais pas tu seule ! Tsé, quand les parents sont proches, là, ça aide. » Les femmes nuancent ainsi leur solitude maritale par la présence soutenue de leur entourage, qui a un effet incontestablement réconfortant : elles ne sont donc pas véritablement seules, du moment où il y a toujours une sœur ou un père pour les épauler.

D'ailleurs, l'aide apportée prend diverses formes, en fonction de l'apparement et, par extension, du genre : si les femmes de mari migrant effectuent en l'absence de leur époux des tâches traditionnellement associées tant aux femmes qu'aux hommes, l'aide qu'elles reçoivent de leurs proches suit en revanche les normes de genre. Ainsi, la plupart du temps, les frères vont remplacer le mari dans ses tâches, en faisant l'entretien du terrain ou les travaux manuels, par exemple, alors que « dans maison, y f'saient pas ça ». (Mme Simard) De leur côté, les sœurs vont aider aux tâches domestiques, en faisant le ménage, la cuisine ou la couture, ou encore en s'occupant des enfants. Dans les premières années suivant le mariage, les femmes se font tout particulièrement aider par leurs sœurs aînées, qui leur enseignent les arts ménagers et leur fournissent une assistance dans certaines tâches, en leur préparant des plats ou en leur confectionnant des vêtements, par exemple. Fortes de leur expérience, « les plus vieilles voyaient aux plus jeunes ». (Mme Desrochers) Parfois aussi, cette aide expérimentée provient de la mère ou de la belle-mère, dépendamment de la proximité que l'on a avec l'une ou avec l'autre. Celles-ci mettent à profit leurs connaissances et leurs mains d'expertes pour appuyer les femmes dans leurs tâches et leur transmettre leurs savoirs. D'ailleurs, l'aide des proches est une aide en laquelle les femmes ont profondément confiance. Faire garder ses enfants, un mandat de première importance pour ces femmes-mères, se fait sans souci lorsqu'ils sont laissés aux bons soins des proches : « J'savais que j'avais une bonne gardienne. » (Mme Gagnon) ; « J'savais que memère était là pour garder les enfants, j'tais pas inquiète ! ». (Mme Lapointe) Mme Simard, dont les accouchements minaient la santé, pouvait quant à elle compter sur sa mère pour prendre soin d'elle durant les relevailles.

La période entourant la naissance d'un enfant était d'ailleurs un moment fort d'entraide féminine. Sœurs et mère, principalement, participent au soutien de la nouvelle mère. Notons que l'époque que nous étudions est de moins en moins celle des sages-femmes et de plus en plus celle des médecins. Comme l'indique Jean-Philippe Gagnon, c'est au cours des années 1940 que la transition s'opère¹. Il s'agit d'un moment charnière dans la prise en charge des femmes par les établissements médicaux.

1. Jean-Philippe Gagnon, *Rites et croyances de la naissance à Charlevoix*, p. 121.

Il faut dire que dans Charlevoix, l'accès aux soins demeure réduit au moins jusqu'au milieu du xx^e siècle et plusieurs habitants n'ont pas de médecin². C'est ce dont témoigne l'une des femmes qu'a interviewées Pierre Perrault dans les années 1960 – ce qui fait qu'elle est âgée de quelques décennies de plus que les femmes de notre corpus – et dont les mots rendent compte d'une vigueur qui n'est pas sans rappeler l'image de la femme forte : « J'étais courageuse, j'étais capable, pis les maux, ben, j'les passais. C'tait pas les médecins, j'n'ai jamais eu ! [...] on s'soignait avec des r'mèdes de famille³. » Néanmoins, la transition est en marche au milieu du siècle et c'est ce dont nous informent nos interviewées : Mme Simard, par exemple, accoucha de ses premiers enfants à domicile, accompagnée d'un médecin, mais à son dernier enfant, elle accoucha dans une petite clinique récemment aménagée par le médecin. On passe ainsi des accouchements à domicile, accompagnés d'une sage-femme, puis d'un médecin, aux accouchements en milieu hospitalier. De tout temps, cependant, les proches féminines des femmes offrent un soutien indispensable, surtout pour la période postliminaire suivant l'accouchement. Traditionnellement, cette période dure 40 jours, les neuf premiers jours étant consacrés au repos complet, normalement au lit, puis les 31 suivants donnant place à la reprise graduelle des tâches, en évitant toutefois les corvées trop lourdes⁴. Comme nous l'avons vu, toutefois, il arrive fréquemment que les femmes reprennent leurs tâches beaucoup plus rapidement, ce qui peut du reste comporter certains dangers. Il faut tout de même, pour les premiers temps, disposer de personnes qui pourront prendre en charge, en tout ou en partie, certaines responsabilités. C'est là qu'interviennent les mères, suivies parfois des sœurs, qui viennent pour quelques jours ou quelques semaines remplacer les femmes dans leurs tâches et donner les soins nécessaires, tant à la nouvelle maman qu'au bébé. De temps en temps, une partie des tâches est assumée par de jeunes filles du coin, qui en font un métier ; un certain nombre de femmes que nous avons interviewées ont d'ailleurs tenu cette

2. Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, p. 266.

3. Mme Éloi Desmeules, Archives de folklore et d'ethnologie de l'Université Laval (AFEUL), F1402, n° 163.

4. Jean-Philippe Gagnon, *Rites et croyances de la naissance à Charlevoix*, *op. cit.*, p. 95-96.

fonction lorsqu'elles étaient plus jeunes. Le temps des relevailles en est donc un de solidarité entre femmes, qui s'épaulent dans ces moments qu'elles ont pour la très grande majorité eu ou auront à traverser. Il s'agit d'une période de soutien aux allures de complicité, amplifié lorsque les femmes partagent le sort des absences maritales : Pierrette Tremblay et sa belle-sœur, toutes deux femmes de marin, ont pu s'entraider lors de leurs accouchements respectifs, sachant combien le soutien postnatal est important lorsqu'on ne peut partager avec son mari ces premiers moments dans la vie du nouveau-né⁵.

Les relevailles sont un moment où la présence de proches est constante, mais cela peut aussi arriver en des occasions moins particulières. Pour certaines femmes, l'absence du mari est si difficile à vivre qu'on n'hésite pas aller passer quelques jours ou quelques semaines chez un proche afin d'amoinrir l'ennui et la solitude. Mme Dufour, dont le mari ne revenait chez lui que les fins de semaine, avoue être allée passer plusieurs semaines chez ses parents, qui habitaient non loin de chez elle, lieu qu'elle qualifie d'ailleurs de son « che nous » :

J'étais toujours là, che nous, fallait que j'm'en alle che nous, moi, j'tais pas capable d'rester tu seule ! J'm'ennuyais, pis après ça, aussitôt qu'y partait, j'pleurais. Pis les enfants, j'es barçais, pis après ça, j'étais obligée d'm'en aller, ben souvent, Pepa disait, y dit « viens-t'en, y dit, tu sais qu't'es pas capable d'rester tu seule ». Fait qu'y v'nait m'charcher, aussitôt qu'y m'voyait tu seule.

Mme Deschênes, quant à elle, allait passer tous ses étés chez sa sœur : elle partait avec ses enfants et profitait des beaux mois en bonne compagnie, ce qui lui permettait de s'évader de son quotidien marqué par l'absence de son mari et rassurait en même temps ce dernier, qui s'inquiétait moins du moment où elle n'était plus seule. Les femmes bénéficient également de leur parenté établie au loin : les frères et sœurs qui résident à Québec ou Montréal, par exemple, accueillent les femmes lorsqu'elles ont affaire en ville ou bien leur mari qui y travaille. La famille, qu'elle soit proche ou éloignée, offre donc toujours toit et soutien pour ses membres qui en ont besoin. Parfois aussi, les femmes demeurent de façon permanente

5. Pierrette Tremblay, Musée de la mémoire vivante (MMV), 2013-1206.

avec des proches, ce qui leur fournit une aide continue. Le cas de figure le plus fréquent est celui où on habite la même maison que ses beaux-parents, mais dans des logements séparés : « Dans toutes les familles, c'tait d'même : les grands-parents restaient à la vieille maison pis les nouveaux, les jeunes, ben y, y s'faisaient un logement à côté. » (Mme Gagnon) Conformément à la tradition virilocale, plusieurs femmes vont résider dans la demeure des beaux-parents, ce qui fait en sorte qu'elles ne sont jamais véritablement seules. Certaines passent quelques années dans cette situation alors que d'autres y demeurent jusqu'au décès des beaux-parents. Souvent, les tâches ménagères sont réparties entre la belle-mère et la bru, en fonction des aptitudes et des préférences : par exemple, l'une s'occupera du ménage alors que l'autre fera la cuisine. Se met ainsi en place un système de partage des tâches, qui allège les femmes. D'autres ont gardé leur mère ou leur père chez elles pendant plusieurs années. C'est le cas de Mme Boivin, qui bénéficia pendant plusieurs années de la présence de son père, qui l'aidait dans toutes sortes de tâches et s'occupait des enfants. Pour elle, son père en vint presque à remplacer son mari, en ce sens qu'il partageait le poids des responsabilités de la maisonnée comme son mari l'aurait fait, de sorte qu'elle dit s'être « toujours bien sentie, avec [s]on père qui était là ». Il arrive en effet qu'un proche masculin en vienne à agir un peu comme une figure de remplacement du mari. C'est aussi ce que nota Mme Gauthier, dont l'oncle, qui était le deuxième voisin, était le « support moral et physique » de sa mère, qui l'aidait aussitôt qu'elle en avait le besoin, en faisant notamment les travaux d'entretien que son père aurait accomplis s'il avait été présent. Avoir un proche chez soi donnait aussi plus de liberté : puisque la mère de Mme Harvey habitait chez elle, cette dernière arrivait à faire des sorties de temps à autre, sachant qu'une personne digne de confiance pouvait s'assurer que tout se déroule bien durant son absence et, surtout, veillait sur les enfants. Toutefois, vivre avec des proches ne comporte pas que du positif. Gérard Bouchard souligne que la cohabitation, particulièrement avec la belle-mère, pouvait être conflictuelle et poser problème aux femmes, qui se retrouvaient parfois dans une position inconfortable⁶.

6. Gérard Bouchard, *Through the Meshes of Patriarchy: The Male/Female Relationship in the Saguenay Peasant Society (1860-1930)*, p. 407.

Mme Gagnon, qui vécut plusieurs années avec ses beaux-parents, déplore le manque d'intimité et le sentiment d'être surveillée que cela engendra :

C'était assez difficile parce que j pense que si j'avais été tu seule avec les enfants, ça aurait été mieux. Mais, les grands-parents étaient là ! Eux autres, y'avaient juste à ouvrir la porte pis y'étaient chez nous tsé, pis si un enfant avait fait un mauvais coup ben y'étaient au courant d'toute là tsé ! [...] c'est quand y r'rentaient ici là, y disaient « j'sais pas c'qu'a va faire avec c'te gang-là, tsé ! ».

Par ailleurs, même si les femmes ont l'esprit tranquille en faisant garder leurs enfants par des proches, il arrive que certaines frictions surgissent quant à la façon de s'en occuper. Plusieurs désapprouvaient la trop grande permissivité ou, au contraire, la rigidité avec laquelle les proches s'occupent des enfants. Mais, comme l'admet Mme Simard, qui n'aimait pas toujours la façon dont sa sœur, qui demeurait chez elle, traitait ses enfants, il fallait accepter. La raison était bien simple : « J'en ai eu d'besoin. » Les femmes devaient donc passer par-dessus leurs désaccords, car l'aide de leurs proches, bien que pas toujours conforme à leurs attentes, leur était souvent indispensable.

Le soutien venant de personnes ne faisant pas partie de la famille demeure limité pour la majorité des femmes. D'abord, il était difficile pour plusieurs de pouvoir partager avec des femmes vivant la même situation qu'elles parce qu'elles ne résidaient pas nécessairement près d'elles : comme peu de femmes de la première cohorte possédaient une voiture, la distance jouait pour beaucoup dans la création des réseaux. Néanmoins, des femmes comme Mme Deschênes ont souligné avoir pu partager ce qu'elles vivaient avec d'autres femmes dont le mari s'absentait : « On s'parlait ensemble, pis on s'consolait. » Pour les femmes de la deuxième cohorte, on remarque la présence plus marquée d'un réseau de soutien de femmes qui, tout comme elles, avaient un mari navigateur :

Ben, je pense que ça, ça facilitait beaucoup les choses : le fait que tu vivais dans un milieu de femmes de marins, c'est certain qu'y avait d'l'entraide. Comme j'vous disais, moi, à un moment donné, ma belle-sœur allait avoir son bébé, bah, chu partie avec et puis c'tait comme la normalité. Une voulait aller voir son mari pis elle partait deux, trois jours, ben tu ramassais les enfants, pis l'inverse te rev'nait un moment donné à toi. [...] Si j'avais vécu à Montréal,

femme de marin, avec mon cercle d'amies qu'j'avais quand j'étais étudiante, probablement qu'ça aurait été différent. J'aurais peut-être pas retrouvé la même disponibilité chez mes amies, parce que des fois c'est d'la disponibilité dont tu as besoin, c'est pas toujours le social là, parce qu'ici tout l'monde vivait la même réalité alors j'pense que ça, c'tait facilitant quand, d'être dans un p'tit village avec cette opportunitélà, j'pense que oui, y'avait beaucoup d'entraide et pis c'tait facile, t'avais pas l'impression d'déranger tsé, si t'avais l'goût d'aller prendre un café, ben tu disais pas «ouin ben, est-ce que j'vais 'es déranger?». Non, parce que tu savais que l'autre était seule aussi alors, c'était la réalité du milieu et c'était facilitant, oui⁷.

Tout comme Cecilia Menjivar et Victor Agadjanian l'avaient remarqué dans leurs recherches⁸, il se tisse souvent entre les femmes partageant le sort de l'absence maritale un réseau de soutien et d'assistance. Bien que les femmes se rendent parfois des services, il est manifeste que leur fonction première est surtout d'offrir un soutien moral puisqu'elles comprennent mieux que quiconque ce que l'autre vit et connaissent ainsi les mots qui font du bien. La présence de ces femmes crée ce que Beth English avait qualifié de «*safety net*⁹», par lequel les femmes se sentent rassurées, sachant qu'elles auront toujours d'autres femmes pour les épauler ou les aider, elles qui savent combien ce soutien est essentiel. De la même façon, avoir des amies pour aider est une situation beaucoup plus présente chez la dernière cohorte. De fait, les amitiés avec des gens qui ne font pas partie de la famille sont un phénomène récent, si l'on en croit les témoignages que nous avons recueillis, aucune femme de la première cohorte ne parlant d'«amies» qui les auraient soutenues. En revanche, Mme Pilote nous a parlé d'une amie estimée de Montréal, qui lui est venue en aide à de nombreuses reprises, une aide essentielle et fort appréciée. Mme Savard nous a quant à elle mentionné avoir eu recours à des amies pour garder ses enfants lorsqu'elle séjournait sur le bateau de son mari. La dernière catégorie d'individus susceptibles d'aider les femmes

7. Pierrette Tremblay, MMV, 2013-1206.

8. Cecilia Menjivar et Victor Agadjanian, *Men's Migration and Women's Lives: Views from Rural Armenia and Guatemala*, p. 1258.

9. Beth English, «*I Have... a Lot of Work to Do*»: *Cotton Mill Work and Women's Culture in Matoaca, Virginia, 1888-95*, p. 366.

est le voisinage. Certaines ont dit avoir reçu de l'aide des voisins, particulièrement lorsqu'elles étaient « mal pris[es] » (Mme Chouinard). On s'aperçoit que les voisins interviennent surtout s'il s'agit d'une urgence ou d'un besoin immédiat, pour dépanner, dans cet esprit villageois qui veut qu'on ne laisse personne dans la misère. On compte ainsi beaucoup moins sur le voisinage pour les besoins routiniers, ce qu'avaient également noté de leur côté Cecilia Menjívar et Victor Agadjanian : « The neighbors are also the ones to whom women turn in case of medical or other emergencies, especially if relatives and inlaws are unavailable or unable to help. However, women also pointed out that they were careful not to ask neighbors for assistance too often¹⁰. » Les voisins prennent une importance plus grande lorsqu'ils sont des membres de la famille, car il arrive fréquemment que les voisins soient des frères ou des cousins, ce qui atteste une nouvelle fois de la prédominance de la famille dans les réseaux de solidarité. En fait, à en écouter les femmes, il semble que la famille agisse comme principal, voire comme unique réseau d'entraide :

C'était, tsé, ç'a toujours été la famille proche. [...] moé, j'avais ma famille proche, fait qu'là, j'avais pas besoin de d'mander [aux autres]. (Mme Tremblay)

MPB: Est-ce que des fois vous receviez d'l'aide ou vous donniez d'l'aide à d'autres personnes, dans votre famille, dans votre voisinage, des amis ?

Oui, oui, oui, avec ma sœur, surtout, là. C'tait mon amie, là, ma sœur, là. Pis on pouvait s'entraider, mais je l'sais pas à part de t'ça là, les autres, c'tait chacun, chacun sa famille. (Mme Gagnon)

Quand j'avais que'qu'un, c'tait che nous, j'me r'commandais à eux autres. (Mme Dufour)

MPB: Est-ce que vous aviez des gens qui vous aidaient ?

Bah oui ! Ma mère m'aidait, ma sœur... mon frère. (Mme Boily)

10. Cecilia Menjívar et Victor Agadjanian, *Men's Migration and Women's Lives* [...], *op. cit.*, p. 1259.

Pour ces femmes dont les amies sont les sœurs et qui ne savent nommer que des membres de leur famille lorsqu'on leur demande qui leur venait en aide, les proches occupent une place majeure dans leur organisation quotidienne et dans la façon dont elles composent avec l'absence du mari. Comme le rappelle Frédéric Parent : « Les travaux monographiques sur le Québec francophone corroborent tous l'hypothèse d'une structuration familiale de la société canadienne-française et de la société québécoise [...]. Les rapports de parenté et d'alliances auraient été les "rapports sociaux dominants" sur lesquels s'appuyaient tous les autres rapports sociaux¹¹. » Le soutien essentiel que reçoivent les femmes de leur entourage s'inscrit cependant dans un système d'aide mutuelle, où l'on est aidé tout comme on aide en retour.

3.1.2 Un mécanisme à double sens

Si les femmes profitent du soutien de leurs proches, elles n'hésitent pas non plus à leur fournir de l'aide lorsqu'ils en ont besoin, dans une logique où l'on donne sans compter. C'est ainsi que Mme Simard, qui était parmi les plus âgés de sa famille, a hébergé plusieurs de ses frères et sœurs, au point où sa famille s'est presque reconstituée chez elle. Ceux-ci l'aidaient pour l'entretien de la maison ou du terrain, mais en contrepartie, ils étaient gratuitement logés et nourris, de sorte que tandis qu'elle était soulagée de certaines responsabilités, d'autres tâches s'alourdissaient. Tout de même, il était naturel pour Mme Simard d'agir de la sorte et, par exemple, lorsqu'elle n'eut plus besoin de sa sœur puisque les enfants étaient suffisamment grands, elle continua malgré tout à l'héberger chez elle, en échange de tant de services rendus par le passé. Gérard Bouchard a théorisé ce type de système d'entraide mutuelle qu'il a retrouvé en bien des sociétés rurales au Québec et qu'il a défini comme une culture de la solidarité : « Cette culture, comme discours et comme expérience de la solidarité, s'articule d'abord aux impératifs de survie autonome et d'indépendance, exaltés dans l'identité, l'orgueil et l'honneur familial. Elle est faite ensuite de fidélité, d'obligations envers le projet familial, d'où l'importance de la réciprocité, du

11. Frédéric Parent, *Des sociologues en campagne: sociographie de la différenciation sociale du Québec rural francophone*, p. 229.

mutualisme¹². » On retrouve cette même logique entre sœurs cadettes et aînées : Mme Chouinard, l'une des plus âgées de sa famille, s'est occupée de ses sœurs lorsqu'elles étaient plus jeunes, mais lorsqu'elle se maria, ses sœurs cadettes vinrent l'aider et garder ses enfants. Il en est de même pour les parents et les beaux-parents avec lesquels on habite : si ceux-ci peuvent fournir une aide constante, les femmes s'occupent d'eux, surtout lorsqu'ils se font vieillissants, et leur rendent des services. Le partage des tâches qui s'opérait, par exemple, entre Mme Gagnon et sa belle-mère montre bien comment la cohabitation instaure un fonctionnement mutuellement bénéfique, en allégeant simultanément la tâche de chacune des deux femmes. C'est le principe de l'entraide dans son application la plus simple, basé sur un système d'échanges non comptabilisés, de ces « échanges qui tissent le réseau¹³ ». C'est ce qui prévaut lorsque la mère et l'oncle de Mme Gauthier s'échangent les légumes de leur jardin ou lorsque les voisins, durant l'été, s'entendent pour tuer leur cochon à des moments différents, la viande étant rapidement périssable à cette période de l'année, et se donnent à tour de rôle des morceaux de porc¹⁴. Car s'il est évident que la famille est au centre de cette culture de la solidarité, les voisins et autres villageois, bien que dans une moindre mesure, en font également partie. Pour Lynda Villeneuve, cet esprit communautaire d'assistance mutuelle est attribuable à l'éloignement de la région qui engendre un repli sur soi et à la faible différenciation sociale qui renforce les liens communautaires¹⁵. De la même façon, Gérard Bouchard explique que la dynamique communautaire, qui est fondée sur « un réseau très étroit d'entraide et d'interdépendances, fait d'échange d'informations, de biens et de services divers [...] s'épanouit dans des contextes de marginalisation [...]. Dans la mesure où elle s'identifie à un vide institutionnel, la marginalité confère des fonctions

-
12. Gérard Bouchard, *La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19^e et 20^e siècles : construction d'un modèle*, p. 63.
 13. Andrée Fortin, *Histoires de familles et de réseaux : la sociabilité au Québec d'hier à demain*, p. 204.
 14. Cette pratique, que l'on appelait « faire des présents », est décrite par Albert Guérin dans Rodrigue Guérin, *Saint-Tite-des-Caps, 1867-1967*, p. 53.
 15. Lynda Villeneuve, *Paysage, mythe et territorialité : Charlevoix au XIX^e siècle*, p. 106.

et une intensité additionnelles à des instances comme la famille et ses prolongements¹⁶ ».

Ainsi, la région de Charlevoix, qui se retrouve plutôt en marge des circuits du grand commerce, constitue un terreau particulièrement fertile pour le déploiement de réseaux communautaires reposant sur un système d'échanges informels, qui pallient le manque institutionnel. Camil Girard et Gervais Tremblay avaient par ailleurs retrouvé dans le village de Laterrière ces mêmes réseaux d'échanges fondés d'abord et avant tout sur les réseaux familiaux, qui « ne se comprennent que lorsque les femmes sont intégrées au système¹⁷ ». Andrée Roberge, qui a étudié la place des femmes dans les réseaux d'échanges, a constaté au demeurant que, considérant que la parenté est le principal vecteur des échanges (ceux-ci s'inscrivent 80 % du temps dans le cadre de la parenté) et que ce sont les femmes qui agissent bien souvent comme « gestionnaires de la parenté au plan fonctionnel », celles-ci se retrouvent au cœur des réseaux d'échanges informels, dont elles sont les principales intervenantes¹⁸. Un peu en prolongement de leur fonction de « gestionnaires du quotidien », les femmes entretiennent les liens et coordonnent les échanges, mais dans une optique qui dépasse la simple économie. Cela est d'autant plus vrai lorsque les hommes sont largement absents, comme c'est le cas dans ces villages marqués par les migrations saisonnières masculines.

Les femmes bénéficient ainsi de réseaux parentélares très forts, mais aussi plus largement de réseaux communautaires qui font en sorte que personne n'est abandonné à lui-même. Comme le résume si bien Mme Chouinard : « En campagne, c'est ça qui est plaisant, par exemple. Y n'a un toujours proche, y'a toujours quelqu'un pour dépanner. [...] Y n'a pas d'mal pris, icitte là, tout l'monde va l'aider. » C'est ce qu'a pu constater Mme Lapointe, passablement éprouvée par la vie : en plus du deuil de ses deux maris, elle devint démunie à la suite de l'incendie de sa maison. Elle se rappelle avec émotion la générosité des insulaires :

16. Gérard Bouchard, *La dynamique communautaire [...]*, op. cit., p. 55-56.

17. Camil Girard et Gervais Tremblay, *Mémoires d'un village : Laterrière, Saguenay (1900-1960)*, p. 67.

18. Andrée Roberge, *Réseaux d'échange et parenté inconsciente*, p. 57.

M'aider, de l'aide, moé, icitte à l'île, là! Quand la maison a passé au feu, là, tout l'monde de l'île – à l'île, c'est du monde spécial –, tout l'monde m'a aidée! Tout l'monde! J'ai réussi à ben me r'monter grâce au monde de l'île. [...] Tout l'monde a donné, tout l'monde, j'te dis, c't'eux autres qui m'ont aidée, c't'eux autres qui m'ont aidée.

L'Isle-aux-Coudres, isolée par la mer et, de ce fait, donnant lieu à un monde plus replié sur lui-même, semble avoir été un espace où s'est déployée une fraternité particulièrement forte, ce dont ont témoigné certains observateurs: il semble que «les insulaires f[assent] preuve d'une solidarité et d'une charité admirable quand le malheur frappe un des leurs¹⁹» et que «[l]es habitants de l'île se rendent service dans toutes les circonstances. Si quelqu'un d'entre eux manque de quelque chose pour ses semences et pour d'autres besoins, il trouve toujours quelqu'un pour le lui prêter ou le lui donner²⁰». Typique de cet esprit altruiste est l'invitation que fait à Mme Perron sa belle-mère: «Gêne-toi pas, si t'as besoin, dis-nous-lé.» On encourage ainsi les autres, et surtout nos proches, à ne pas se gêner pour demander, la porte demeurant toujours ouverte pour celui qui se retrouve dans le besoin. En revanche, il semble qu'il soit coutume, en particulier pour les femmes que nous avons interviewées, de ne demander que lorsque cela est véritablement nécessaire: «Quand on avait besoin, on se l'disait, pis après ça c'tait pas plus que ça.» (Mme Chouinard) Ces femmes qui s'habituent à gérer la maisonnée sans leur mari, et s'y sentent parfois fort habiles, acquièrent un esprit d'indépendance qui les prédispose à se fier à elles-mêmes d'abord et avant tout, à l'image de Mme Deschênes qui accueillit avec joie l'acquisition d'une voiture, du moment où cela la rendait encore plus autonome et lui permettait de ne plus quémander aux autres pour assurer son transport, chose qu'elle «haguissai[t] à mort». Pour un certain nombre de femmes, les réseaux de soutien agissent ainsi comme une sorte de filet de sécurité, auquel on ne fera appel que si sa propre débrouillardise ne suffit plus. Mme Desrochers nous racontait d'ailleurs un épisode où ce sont ses neveux qui ont dû insister pour l'aider sur la ferme, la pluie menaçant de miner

19. Jean Cimon, *Une isle d'adon: monographie de l'Isle-aux-Coudres*, p. 156.

20. Alexis Mailloux, *Histoire de l'Île-aux-Coudres depuis son établissement jusqu'à nos jours avec ses traditions, ses légendes, ses coutumes*, p. 8.

les récoltes de foin, une aide qu'elle dut finir par accepter après l'avoir d'abord repoussée, l'urgence l'y incitant. De la même façon, Mme Savard avoue qu'il lui arrivait de demander à ses proches de garder ses enfants, mais que généralement, elle préférerait s'en occuper elle-même, ne voulant pas « imposer [cela] aux personnes » puisque « c'était à [elle] d'élever [s]a famille ». Habitues à ne « compter que sur soi », pour reprendre les mots d'une épouse de marin²¹, les femmes de mari migrant apprécient l'aide qui leur est offerte mais préfèrent encore s'en remettre à leurs compétences. « J'm'arrangeais toute seule, j'tais capable », nous a dit de but en blanc Mme Bouchard.

Les femmes, à n'en point douter, sont bien entourées : leur famille forme un solide rempart contre les aléas de la vie de femme de migrant saisonnier, offrant soutien matériel et moral, que ce soit pour certaines périodes précises ou dans le cadre d'une cohabitation prolongée. Bien que la famille constitue le pilier des réseaux de solidarité de ces femmes, celles-ci bénéficient également de l'aide plus réduite, mais tout de même existante, d'autres types de relations, qu'il s'agisse des femmes vivant la même situation, des amis ou du voisinage, relations qui s'inscrivent dans un réseau plus global de solidarité villageoise. En effet, dans Charlevoix comme en d'autres espaces ruraux se dessine un tissu dense de liens communautaires fondés sur l'échange et qui assurent une aide indéfectible et indispensable, mais que plusieurs femmes entendent bien n'utiliser que dans leurs derniers retranchements. C'est ce même principe qui prévaut dans les réseaux plus larges de la sociabilité, où les femmes cultivent à la fois un repli sur elles-mêmes et un attachement fort à leur communauté.

3.2 CRÉER L'APPARTENANCE : LES LIEUX DE SOCIABILITÉ

Les femmes de migrants saisonniers ont tendance à peu sortir et, d'ailleurs, disposent de peu de temps pour le faire. Néanmoins, leur vie sociale est rythmée par des soirées et événements festifs où la famille prend une nouvelle fois une place prépondérante. À côté de ces activités familiales, les femmes sont également pour la plupart impliquées dans des réseaux

21. Yvonne Simon, AFEUL, F1418, n° 12.

associatifs féminins qui, sans prendre une importance démesurée dans leur vie, contribuent à renforcer les liens qu'elles ont avec leur communauté. Ces liens, bien que souples, font en sorte d'attacher les femmes à leur milieu, de sorte que le déracinement est pour elles généralement inconcevable.

3.2.1 Occuper son temps libre... quand on en a

Bien que les villages charlevoisiens aient été traversés de réseaux d'entraide, il semble qu'il n'était pas coutume de « se voisiner ». En effet, une majorité de femmes nous ont dit qu'elles côtoyaient rarement les autres de façon prolongée; elles ne sont pas des « courailleuse[s] de voisins », pour reprendre l'expression de Mme Ouellet. Certes, il est usuel de se parler un peu lorsqu'on se rencontre – on n'est « pas sauvage, quand même » (Mme Simard) – mais on n'ira pas continuer la discussion chez l'un ou chez l'autre. Chacun demeure chez soi et les visites sont rares :

J'pas une personne qui voisinait. Non, demande-moi pas comment c'est fait su' Éva, là. Pis on s'parle, mais on s'voisine pas. Pis on s'connaît toute, là, dehors, on s'connaît, quand on est dans rue, on s'parle. Mais, chacun nos maisons: dans c'temps-là, y'a pas d'placotage. C'est vrai! Quand tu t'réunissais, tu dis un mot, t'es pas sûr, l'autre... tsé, tu dis un mot, y'est pas grave, l'autre arrive d'un autre sens, ça fait des p'tits placots... surtout dins p'tites places! Mais on s'voisine pas. Mais on s'parle toutes, on va s'entraider, si t'as besoin, tu suite on est là, sont là aussi, mais chacun nos, chacun nos p'tites affaires. (Mme Chouinard)

D'ailleurs, Mme Desrochers précise, que plusieurs familles étant nombreuses à l'époque, on ne ressentait guère le besoin d'aller chez les autres pour sociabiliser. Il y avait une sorte d'autosuffisance qui s'installait au sein même des familles, dans lesquelles les membres étaient assez nombreux pour combler entre eux leur temps libre. D'autres raisons expliquent le peu d'inclination pour les sorties. D'abord, les moyens de communication, surtout pour la première cohorte évidemment, ont été pendant longtemps réduits : les voitures étant encore rares et les chemins souvent en mauvais état, il pouvait être assez difficile de se déplacer pour aller en visite. Pour celles habitant un rang et dont les voisins se situaient

à bonne distance, les possibilités de se voisiner étaient particulièrement restreintes. De plus, il semble que le fait d'avoir son mari au loin ait été un incitatif pour rester chez soi, certaines femmes ayant mentionné qu'elles n'avaient pas envie de sortir lorsque celui-ci était absent, comme si les sorties perdaient de leur saveur sans l'époux et rendaient encore plus prégnante leur solitude.

Quand y'était pas là, j'y allais pas. J'ai jamais sorti quand y'était pas là.

MPB: Comment ça ?

Ça m'intéressait pas. [...] j'aimais pas ça. Maurice était pas là pis, j'aimais pas ça, ça m'tentait pas. (Mme Simard)

J'sortais pas, j'sortais pas tellement. Moé j'sortais quand Paul était ici pis qu'on avait une fête o' ben une réunion. (Mme Gagnon)

Disons qu'y avait ses amis, leurs amis d'couple, disons qu'y avait un souper un samedi ou des choses comme ça ou j'sais pas trop, elle [sa mère] y assistait jamais parce qu'elle disait toujours : moi j'suis seule. Donc ce sont des couples, c'est comme si elle trouvait qu'elle avait pas sa place²².

J'étais pas sorteuse, là tsé, aller... que quand mes sœurs sortaient, pis tout ça, la fin d'semaine, j'étais pas, tsé, comment j'dirais ben ça, j'me sentais pas... pas exclue, mais pas pareille à eux autres, parce qu'eux autres, y sortaient, y'étaient avec leu's chums, pis y sortaient, pis tsé y'avaient du fun, pis chose ; moé, j'tais toujours tu seule. Fait qu'tsé là, j'tais pas portée à sortir avec eux autres. (Mme Tremblay)

De fait, Yvonne Guichard-Claudic rapporte que plusieurs femmes se retrouvant dans cette situation conjugale nourrissent le sentiment d'être en quelque sorte à part, ce qui génère une solidarité avec les femmes dans la même situation, mais aussi l'impression de ne pas pouvoir être comprises par ceux qui ne la vivent pas, ce qui peut créer un certain

22. Pierrette Tremblay, MMV, 2013-1206.

isolement²³. Par ailleurs, cette mise à l'écart des autres pouvait aussi être motivée tout simplement par une nature plus solitaire, comme Mme Simard qui disait qu'elle ne « [s]'accouplai[t] pas avec les autres » ou Mme Pilote qui racontait avec humour que son mari, bien que plusieurs mois par année sur les bateaux, connaissait mieux qu'elle les nouvelles du village, tant elle ne s'y intéressait pas. Enfin, ces femmes se retrouvant avec beaucoup de responsabilités sur les épaules n'avaient bien souvent, au fond, pas de temps pour le voisinage. Lorsqu'on leur demandait comment elles passaient leur temps libre, bon nombre nous ont fourni une réponse dans la même veine que celle de Mme Boivin :

Pour m'occuper, moé ? J'avais toutes sortes d'ouvrages : racc'mmoder un, racc'mmoder l'autre. Quand y'étaient brisés là, toute arrivait su' Fernande.

MPB : Est-ce que vous aviez des loisirs ou des activités... ?

J'avais aucun loisir, aucune activité, j'avais pas l'temps ! J'commençais très d'bonne heure le matin pis très tard le soir. Pas d'temps !

Pour ces femmes dont les passe-temps s'apparentent en fin de compte à des tâches, il est peu courant de disposer de moments véritablement libres pour le divertissement. Cela est d'ailleurs un élément qui distingue notablement les deux cohortes que nous avons étudiées : si les plus âgées ont très peu de temps libre, étant débordées par les tâches domestiques, on observe bien souvent la situation inverse chez les plus jeunes, qui ont trop de temps libre, surtout du moment où les enfants vont à l'école, de sorte que « les journées sont longues » (Mme Tremblay) et c'est bien souvent pour cela que le travail devient pour elles un exutoire.

Tout de même, une majorité de femmes réussit à trouver quelques moments, çà et là, pour se divertir. Parfois, on privilégie des activités solitaires comme la lecture pour passer le temps, mais le plus souvent, on en profite pour se retrouver avec parents et amis. Comme le rappelle Chantal Collard : « Il ne fait aucun doute que les mécanismes de sociabilité

23. Yvonne Guichard-Claudic, *Éloignement conjugal et construction identitaire* [...], *op. cit.*, p. 117.

privilegiés de cette société ont été la famille et la parenté²⁴. » Ainsi, il est peu étonnant que ce soit surtout avec des membres de la famille que les femmes partagent leurs moments de détente. Ce sont surtout ses sœurs, ses frères ou ses parents que l'on voisine, surtout lorsqu'ils habitent près : on en profite pour « parle[r] de choses et d'autres, pis ça fait du bien ». (Mme Deschênes) Certaines activités sont particulièrement pratiquées lorsque le mari est présent, comme les randonnées en motoneige, que l'on fait avec d'autres amis en couple. C'est aussi le moment des sorties au cinéma, comme pour Mme Simard, qui « allait aux vues » toutes les fins de semaine avec son mari et ses frères et sœurs qui résidaient chez elle. L'été, lorsque les hommes sont bien souvent absents, les femmes vivant en milieu côtier se réunissent dès que la température s'y prête avec leurs enfants sur la plage, où pique-niques, jeux et baignade composent des journées dédiées à l'amusement et aux rencontres. Du reste, la période où les enfants sont devenus grands correspond à un allègement des tâches et, ce faisant, à un élargissement des loisirs : un certain nombre en profite pour faire des voyages, dont les accompagnatrices sont le plus souvent une sœur ou une amie dont le mari s'absente aussi, ce qui la rend plus disponible. Pour toutes les activités, la famille demeure le groupe privilégié : comme le dit Mme Gagnon, « on faisait tout ça en famille, nous autres ! ». L'activité la plus fréquente, cependant, est la « veillée », où la danse « partag[e] sa popularité avec le jeu de cartes²⁵ ». Il y a les veillées plus communes, où l'on va jouer quelques parties de cartes chez le voisin ou l'on tricote avec ses belles-sœurs en bavardant, mais aussi les veillées plus exceptionnelles, comme les mariages ou la Mi-Carême, qui prennent un air plus festif, avec musique et danse pour rythmer la soirée. Il y a également des événements cycliques, telle la boucherie, une « activité éminemment sociale à laquelle sont conviés parents et voisins²⁶ ». La boucherie a une valeur qui dépasse le cadre alimentaire : elle est un rituel social qui s'étale sur quelques jours, où tous se réunissent

24. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation : la parenté dans Charlevoix, 1900-1960*, p. 158.

25. Jean Du Berger, Yvan Fortier et Robert Bouthillier, *Éléments d'une ethnographie de Charlevoix*, p. 20.

26. Jean Des Gagniers, *Charlevoix, pays enchanté*, p. 226.

dans la célébration et où l'on se permet quelques folies. Mme Bouchard se rappelle d'ailleurs ces moments avec enthousiasme :

Quand on faisait boucherie, l'automne, eh ! mon Dieu, l'plaisir, le plaisir, ah ! Ma belle-sœur, là, [...] elle, là, là, son plaisir, c'était de s'mettre du sang dans la main, là, pis a s'en allait en arrière des autres, pis les barbouiller, là, tsé, c'tait son plaisir, ça, c'était des joies, c'tait pas possible, c'qui pouvait passer, comment c'qu'y avait du plaisir, hen, ouais, ah oui, ah oui.

À côté des moments de sociabilité, il y a aussi des lieux de sociabilité, tel le proverbial perron de l'église, où les villageois, après la messe, échangent entre eux, ou les lieux de mobilité, comme la gare et le quai, où les gens se rencontrent et assistent aux départs et aux arrivées. Dans les villages côtiers, il y a ce qu'on appelle « la vie des goélettes », que Pierrette Tremblay se remémore avec nostalgie : le quai devenait un lieu propice aux rencontres, avec les arrivées de ces petits bateaux qui amenaient avec eux « des gens de partout » et, de ce fait, une vitalité renouvelée, une période qui prit fin avec la déliquescence de l'industrie des goélettes²⁷.

Si les femmes, donc, ne se considèrent pas comme des « sorteuses », elles ne renoncent pas non plus à leur vie sociale. Cela se matérialise par ailleurs dans leur hospitalité : plusieurs femmes disent avoir très fréquemment dû revêtir les habits de l'hôte, leur maison prenant des airs de carrefour pour les proches.

[Ma mère] était toujours recevante, c'fait qu'si y'avait des gens, d'la famille ou quelqu'un qui v'nait, a disait "ben viens-t'en chez nous", pis c'est comme ça probablement qu'a se désennuyait [...]. A sortait pas, mais était accueillante pis y'avait toujours du monde dans maison. (Mme Labbé)

L'dimanche, je r'cevais les enfants, toute les dimanches, mes enfants qui étaient partis, qui étaient pu icitte, y v'naient manger toute les dimanches. On leu f'sait du manger, des beaux gros bouillis d'chou, pis des belles grosses soupes, j'ai toujours faite ça. (Mme Dufour)

27. Pierrette Tremblay, MMV, 2013-1206.

C'tout des grosses familles, j'avais toujours que'qu'un icitte un peu. [...]

MPB: C'est qui qui v'nait?

Bah, c'est d'la parenté pis la parenté qui arrivait, ben fallait les r'cevoir! (Mme Desrochers)

C'tait une vieille maison, pis c'tait la famille, familiale, pis on avait du monde beaucoup, ça voyageait, pis encore icitte, ça voyage sans cesse. [...] j'faisais une grosse soupe à gourgane. Y'arrivaient, y v'naient aux beluets, parce que qu'y arrêtaient su' tante Fernande manger d'la soupe à gourgane. (Mme Boivin)

À défaut de sortir, ce qui peut être compliqué lorsque les enfants sont encore jeunes, plusieurs femmes reçoivent; dans ce même esprit qui fait en sorte qu'on ne laisse personne dans la misère, on ne refuse jamais de recevoir les autres, pour un repas ou pour une semaine. Les invités sont presque toujours des membres de la parenté, celle venue de loin qu'on ne voit qu'une fois par année ou celle du rang d'à côté qui vient faire sa visite hebdomadaire. On retrouve ici la fonction de gestionnaire de la parenté des femmes, où les liens sont entretenus notamment par l'accueil, chez elles, des proches. Ces réseaux sont perpétués par les femmes et construits autour de leurs rapports avec d'autres femmes, en particulier avec leur mère et leurs sœurs²⁸. Il n'est donc pas étonnant que Jean Du Berger, Yvan Fortier et Robert Bouthillier aient noté dans leur étude qu'il était très rare, parmi les Charlevoisiens rencontrés, qu'on mentionne que la famille du père avait la plus grande importance, alors qu'un certain nombre a en revanche répondu que la famille de la mère était prédominante, « parce que la mère était le centre de la cellule familiale [...] et que les relations affectives avec la parenté étaient, en quelque sorte, de son ressort²⁹ ». On retrouve ainsi un peu cette idée, élaborée par Sally Cole, de villages « women-centered³⁰ », où les réseaux de sociabilité, dominés

28. Gail Cuthbert Brandt, Naomi Black, Paula Bourne et Magda Fahrni, *Canadian Women: A History*, p. 185.

29. Jean Du Berger, Yvan Fortin et Robert Bouthillier, *Éléments d'une ethnographie de Charlevoix*, op. cit., p. 17.

30. Sally Cole, *Women of the Praia: Work and Lives in a Portuguese Coastal Community*, p. 63.

par la parenté, sont « gauchis » par les femmes », pour reprendre les mots d'Andrée Roberge³¹. Pour Lynn Abrams, les femmes, bien que n'ayant pas accès aux structures officielles du pouvoir économique et politique, ont un pouvoir différent, reposant sur leurs réseaux et centré sur leurs savoirs et compétences, qui en font des actrices influentes dans le village³². Les femmes se retrouvent ainsi au centre d'un réseau qu'elles contrôlent en bonne partie et dans lequel l'absence fréquente des hommes renforce leur prédominance. De la parenté, qui agit comme une base, la sphère d'influence des femmes s'élargit à la communauté, notamment par le biais des associations féminines.

3.2.2 La vie associative : des espaces féminins de partage

Quelques-unes des femmes que nous avons interviewées ne se sont à peu près pas impliquées dans les associations, souvent en raison d'un manque d'intérêt pour ce genre d'activité, mais la plupart ont été membres d'une ou plusieurs associations et y ont pris une part active. Celles qui connaissent la plus grande popularité sont vraisemblablement les Cercles de Fermières, dans lesquels semble impliquée une majorité de femmes. Comme le souligne Yolande Cohen, spécialiste de cette association, « les Cercles apparaissent comme un passage obligé pour toutes les femmes d'une paroisse et renforcent de ce fait un sentiment d'appartenance à une communauté³³ ». Fondée en 1915 par le ministère de l'Agriculture qui en assure l'administration, l'association, qui s'inspire des *Women's Institutes* du Canada anglais, prend rapidement de l'expansion dès les années 1920 pour atteindre près de 800 cercles dans les années 1940, avant que sa progression ne ralentisse avec la création par le clergé, en 1944, de l'Union catholique des fermières, qui lui dérobe une part de ses membres et lui livre compétition dans l'attraction de nouveaux effectifs. Dans Charlevoix, un total de sept Cercles seront fondés (voir tableau 2).

-
31. Citée dans Andrée Fortin, *Histoires de familles et de réseaux* [...], *op. cit.*, p. 176.
 32. Lynn Abrams, *Myth and Materiality in a Woman's World: Shetland, 1800-2000*, p. 217.
 33. Yolande Cohen, *Femmes de parole : l'histoire des Cercles de fermières du Québec, 1915-1990*, p. 126.

TABLEAU 2 Fondation de Cercles de Fermières dans Charlevoix, 1915-1949³⁴

DISTRICT	NOMBRE DE CERCLES DE FERMIERES					
	1915-1922	1923-1933	1934-1939	1940-1944	1945-1949	Total
Charlevoix-Est	1	2	1	0	0	4
Charlevoix-Ouest	1	0	2	0	0	3

Mais, comme le remarque Antoine Tremblay dans son étude³⁵, les associations dans la région sont généralement liées à l'Église : à côté des Cercles, qui sont laïques, les femmes que nous avons interviewées sont impliquées dans d'autres associations, cette fois confessionnelles, comme les Filles d'Isabelle ou les Dames de Sainte-Anne. Néanmoins, toutes ces associations ont des objectifs semblables, dont le premier est de nature économique, en donnant un espace pour que les femmes s'adonnent à une production domestique et artisanale qui permette de compléter les revenus familiaux. Les Cercles, par exemple, mettent à leur disposition des équipements et matériaux, comme des métiers à tisser ou des semences, et offrent des cours afin que leurs membres disposent des outils nécessaires pour stimuler leur production³⁶. Les associations sont ainsi un lieu d'apprentissage, mais aussi un lieu de partage, car les femmes s'entraident et échangent leurs connaissances. Même Mme Boivin, qui disait ne pas avoir de temps pour elle, trouvait néanmoins celui d'aller dans les Cercles, qui étaient un lieu mariant habilement devoirs domestiques et loisirs. Mme Boivin joignait l'utile à l'agréable en tissant en compagnie d'autres femmes et lorsque l'une d'entre elles éprouvait une quelconque difficulté dans son tissage, une autre lui venait en aide. Ces associations se présentent ainsi comme un « maillon essentiel d'une chaîne de solidarité communautaire³⁷ ». Comme le souligne Micheline

34. Données tirées de Yolande Cohen, *Le déploiement géographique des cercles de fermières au Québec (1915-1949)*, p. 93.

35. Antoine Tremblay, *Sur le plateau laurentien : analyse sociale d'une communauté rurale : Notre-Dame de l'Assomption des Éboulements*, p. 113-114.

36. Yolande Cohen, *Les Cercles de fermières : une contribution à la survie du monde rural*, p. 314.

37. Yolande Cohen, *Femmes de parole [...]*, op. cit., p. 156.

Dumont, elles permettent aux femmes d'apprendre de nouvelles techniques et de nouveaux savoirs, mais aussi d'«échanger entre elles au sujet de leurs difficultés quotidiennes (enfants, – maison, – travaux) [...] Une solidarité féminine était créée par l'échange des expériences de chacune³⁸». Mme Chouinard, qui était impliquée auprès des Filles d'Isabelle, qu'elle qualifie de «mouvement pour aider», se remémore ces échanges entre femmes :

Quand tu partages avec d'autres femmes, ça rapporte tout l'temps. Les autres contaient leu's aventures, leu's affaires qu'y aimaient, pis nous autres la même chose, ça fait qu'ça faisait des échanges ! Ben des échanges, t'en r'tires toujours que'que chose.

MPB: Vous faisiez des échanges de quel ordre ?

[...] Ben, c'était surtout sur les enfants ! Hen, quand t'as d's'enfants, y n'a toujours un qui est comme ci, l'autre est comme ça, l'autre a faite ci, l'autre a faite ça, l'autre a réussi, l'autre a eu un échec ! C'est des p'tites choses comme ça.

Les associations féminines étaient donc un espace pour produire, mais aussi pour échanger et partager avec d'autres femmes, non seulement sur les arts ménagers mais aussi plus largement sur le quotidien, d'autant que d'autres femmes vivant l'absence maritale s'y trouvaient. Ainsi, lorsque nous avons demandé à Mme Savard les raisons pour lesquelles elle s'était impliquée dans les Cercles de Fermières, elle nous répondit que cela lui permettait d'apprendre des techniques comme le tricot et le tissage qu'elle continuait de mettre à profit à la maison, mais c'est une autre raison qu'elle nomma en premier lieu : « Ben, pour le social ! Tsé, c'était des femmes, de marins aussi, quelques-unes, alors on s'rencontrait, pis on avait du plaisir. »

De fait, les associations avaient une vocation économique, mais aussi sociale : elles étaient, pour les femmes, une façon tout à fait acceptée, et même encouragée, de sortir de chez elles et de socialiser avec d'autres femmes, ce qui leur permettait à la fois de chasser l'ennui et de développer des relations amicales. Comme le rappellent Gail Cuthbert Brandt

38. Micheline Dumont, *La parole des femmes : les revues féminines, 1938-1968*, p. 35.

et ses collaboratrices, « they provided the opportunity to escape from the geographical and psychological isolation experienced by women bound, for the most part, to their homes³⁹ ». Pour Mme Tremblay, qui se décrit pourtant comme n'étant « pas sorteuse », son implication dans les Cercles de Fermières et, plus généralement, dans le bénévolat, lui remontait le moral : « Plutôt que de rester tout l'temps tu seule dans maison, ça m'faisait une sortie [...] ça m'dégaçait d'la maison, ça c'est sûr. » Pour Mme Harvey aussi, la principale fonction de ces associations, « c'était surtout l'social ». Yolande Cohen explique bien comment les Cercles pouvaient devenir un havre de détente pour les femmes : « On veut changer d'air, se reposer de la routine familiale, échanger avec les autres, parler de ses problèmes, grands et petits, demander et donner des conseils, bref se détendre avec d'autres compagnes⁴⁰. » En effet, les Cercles et autres associations féminines se présentent comme une sorte de refuge pour les femmes, où ces dernières peuvent s'offrir un temps d'arrêt à l'écart du foyer, où elles sont le plus souvent confinées, et tisser à la fois des productions textiles pour la maison et des liens amicaux, dans une formule qui leur permet de s'évader un peu sans avoir de remords. Ces associations sont un espace privilégié, voire unique pour les amitiés féminines, du moment où l'on s'autorise pour un temps à fraterniser avec d'autres femmes, chose que l'on ne se permet plus une fois revenue à la maison, car on ne se voisine pas. Comme le rappelle Mme Chouinard : « On est contents d'se voir, après ça, on s'en vient chacun chez nous. »

Les associations féminines sont un lieu pour socialiser, mais aussi pour se valoriser. En effet, par la mise en avant des productions domestiques des femmes, elles leur ont donné une importance économique et symbolique trop souvent oubliée. Comme le disent avec justesse Gail Cuthbert Brandt et Naomi Black :

[T]he cercles were aimed at reinforcing the economic role of farm women, elevating their social status, and according their work the standing of a recognized vocation. The role of « artisanat » or handicrafts in cercle programming illustrates the various facets

39. Gail Cuthbert Brandt, Naomi Black, Paula Bourne et Magda Fahrni, *Canadian women* [...], *op. cit.*, p. 81.

40. Yolande Cohen, *Femmes de parole* [...], *op. cit.*, p. 156.

of women's experience that the organization sought to validate. [...] spinning and weaving not only represented a financial bonus for the family, but were also highly regarded for their symbolic value in terms of both national traditions and women specificity⁴¹.

La valorisation des arts domestiques passe entre autres, dans les Cercles, par la tenue de concours et d'expositions régionales dans lesquels des prix sont attribués à celles qui ont produit les plus belles pièces. Certaines femmes nous ont d'ailleurs parlé de ces expositions auxquelles elles ont participé et ont souligné avec fierté les prix qu'elles y avaient gagnés :

Ah! pis j'ai fait des pièces d'exposition pour les Fermières d'la Fédération 25, pis j't'appréciée là, j'tais adroite, pis j'fais des belles pièces, concours. (Mme Deschênes)

J'ai faite des expositions, j'ai gagné des prix [...]. J'ai gagné des prix pour une veste de tricot, que j'avais faite, un autre, une p'tite robe de chambre, là, pour enfant, après ça un autre, des pantalons, pour garçon, avec des poches pis une fermeture éclair pis tout ça, ouan. (Mme Bouchard)

Pour Mme Bouchard, son implication dans les Cercles lui fournissait une « satisfaction personnelle », non seulement parce que son travail était récompensé lors des expositions annuelles, mais aussi parce qu'« avec les capacités qu'[elle] avai[t] dans ça », elle pouvait aider d'autres femmes, qui lui reconnaissaient un talent et des compétences dans le domaine. Ainsi, bien que passant souvent pour conservateurs et traditionalistes, les Cercles ont mis de l'avant le travail féminin, en lui accordant une valeur professionnelle et méritoire, et ont « su donner un statut aux femmes rurales⁴² ». Par ailleurs, les Cercles de Fermières comme les autres associations permettaient aux femmes d'investir l'espace public et de prendre part aux débats sociaux, le plus souvent par l'intermédiaire de leur statut de mère et de « reine du foyer ». De fait, il semble que plusieurs associations élargirent avec le temps leurs fonctions, passant des enjeux agricoles aux enjeux sociaux et féministes, comme la valeur du travail ménager des femmes, la réforme du Code civil pour les femmes mariées ou la

41. Gail Cuthbert Brandt et Naomi Black, « *Il en faut un peu* » : *Farm Women and Feminism in Québec and France Since 1945*, p. 81.

42. Yolande Cohen, *Les Cercles de fermières* [...], *op. cit.*, p. 326.

contraception⁴³. Les propos de deux membres de l'AFEAS (anciennement l'UCF) de Saint-Urbain témoignent de ce tournant :

De plus en plus, la femme est consciente d'avoir un rôle social important à jouer. Même si elle assume encore des rôles traditionnels comme éducatrice, comme gardienne du foyer ; si elle continue d'œuvrer dans l'enseignement, dans les services de santé et les services de bienfaisance ; la femme devient responsable d'un ordre social à établir. [...] Pour s'initier à ces questions sociales, pour prendre confiance en elle, pour faire valoir ses opinions, la femme a besoin d'agir au sein d'un organisme féminin, qui lui servira d'intermédiaire et de force de pression auprès des pouvoirs de décision. L'association féminine deviendra alors agent de socialisation. Dans l'Association féminine d'Éducation et d'Action sociale (A.F.E.A.S.), l'éducation des adultes et l'action sociale sont si intimement liées qu'on ne saurait les dissocier⁴⁴.

Ainsi, les associations féminines deviennent pour les femmes de milieux ruraux un lieu où non seulement leur travail peut trouver estime, mais aussi où elles peuvent prendre part, par le biais de leurs compétences nouvellement reconnues, à des débats sociaux. Elles permettent ainsi l'expression d'un féminisme qui, sans se réclamer, à l'évidence, de mouvements radicaux, dément l'attitude réactionnaire que l'on a souvent prêtée aux femmes rurales. Comme le résume avec pertinence Yolande Cohen :

Les Cercles aménagent une position qui fait de la défense et de la promotion des femmes une préoccupation continuelle, sans toutefois faire de l'égalité un credo unique. [...] C'est dans la perspective plus globale de la promotion d'un domaine réservé aux femmes que les Cercles ont conquis leur place dans la société. Ayant réussi à valoriser la sphère féminine à un moment où elle était peu prise en considération, les Cercles ont surtout œuvré à élargir son aire d'action et d'influence⁴⁵.

43. Gail Cuthbert Brandt, Naomi Black, Paula Bourne et Magda Fahrni, *Canadian women* [...], *op. cit.*, p. 394.

44. Aline Simard et Claire Fortin, dans Angèle G. Bouchard, *Album souvenir 150e anniversaire Saint-Urbain, Charlevoix*, p. 75.

45. Yolande Cohen, *Femmes de parole* [...], *op. cit.*, p. 266-267.

Les associations féminines ont ainsi fourni aux femmes de mari migrant, comme aux autres femmes en milieu rural, un espace pour échanger, mais aussi pour s'émanciper et devenir des actrices de leur communauté, à laquelle elles deviennent intimement liées.

3.2.3 Des communautés d'enracinement

Selon toute évidence, les femmes sont attachées à leur village et souhaitent majoritairement y rester. Même si pour plusieurs d'entre elles, un déménagement pourrait vouloir dire la fin des séparations continues du mari en émigrant vers un lieu qui offrirait un emploi sur place, nombreuses sont celles qui préfèrent l'éloignement du mari au déracinement de leur communauté. Certes, bon nombre ont pris la décision de partir définitivement, comme en témoignent les importantes vagues d'émigration permanente. Mais si le phénomène des migrations saisonnières masculines est si répandu dans Charlevoix, c'est qu'il en reste encore beaucoup qui ne veulent pas partir pour de bon. Luc Bureau avait remarqué cette forte tendance :

En ce qui a trait au déracinement, l'opinion est tellement unanime qu'il semble inutile de faire une analyse détaillée des réponses. Selon cette opinion, à peu près personne ne veut délibérément quitter sa région, son milieu de vie ; ceux qui partent, en particulier les jeunes, c'est qu'ils y sont contraints par les exigences du travail ou des études.⁴⁶

Ainsi, tant les hommes que les femmes préfèrent la solution mitoyenne des migrations saisonnières à l'exil définitif. Toutefois, ce sont plus fréquemment les hommes qui cherchent à attirer leur famille vers leur lieu de travail. C'est ce qu'a vécu Mme Gauthier, dont le père a fréquemment insisté, durant ses premières années comme débardeur à Montréal, pour que sa famille vienne le rejoindre pour de bon. La situation était d'autant plus difficile pour cette famille qu'elle avait été habituée à être réunie pendant de nombreuses années, avant que le père n'arrive plus à trouver de travail dans la région et doive s'expatrier à l'âge de 45 ans, ce qui venait considérablement bouleverser le mode de vie familial. Pourtant,

46. Luc Bureau, *Rôle des facteurs culturels dans la perception des paysages*, p. 59.

les requêtes du père ne portèrent jamais fruit : Mme Gauthier nous raconte que bien qu'ils aient quelques fois passé près de déménager, ils en revenaient « toujours à la même conclusion, qu'[ils] devaient rester aux Éboulements », car c'était leur « 'tit patelin » avec leur « 'tite gang », où il se sentaient habitués de vivre, contrairement à « la grande ville » qui leur « faisait peur ». De fait, le thème de la grande ville angoissante revient plus d'une fois : la ville, et plus particulièrement Montréal, c'est un inconnu inquiétant, où l'on ne connaît plus personne, où l'on ne sait plus à qui faire confiance, alors que ce problème est inexistant dans les petits villages de campagne qui nous sont si familiers. D'ailleurs, Camille Richard et Robert Ayotte ont bien expliqué la situation embarrassante dans laquelle se retrouvaient les migrants saisonniers, et pour le coup ceux de l'Isle-aux-Coudres, coincés entre deux modes de vie antagoniques :

Cette double vie d'une bonne partie de la population active est susceptible d'avoir des répercussions au niveau de la mentalité. D'une part, il est facile de déceler le grand attachement qu'ils ont pour leur île et aussi la forte cohésion qu'ils ont entre eux. D'autre part, on perçoit chez eux une certaine résistance et une certaine incapacité à s'intégrer à un milieu de vie différent, c'est-à-dire le milieu d'une grande ville. Leur migration saisonnière exprime l'ambiguïté de leur situation. Ils aiment le mode de vie de l'île mais ils n'y trouvent pas d'emploi. Ils vont travailler à la ville mais ils se regroupent dans le même quartier. Ils ne veulent pas amener leur famille à la ville parce qu'ils craignent le chômage et qu'ils redoutent l'influence urbaine sur l'éducation de leurs enfants. Ils préfèrent être absents de la maison plusieurs mois par année. On sent très bien le conflit entre les modes de vie rural ou urbain. Mais un homme ne travaille pas dix ou vingt ans sur les quais sans assimiler certaines valeurs et certaines façons de vivre du milieu urbain. Le danger est alors l'écartèlement des systèmes de valeur : à savoir d'une part l'envahissement d'une façon de vivre qu'on se défend d'accepter et d'autre part l'attachement de plus en plus sentimental et non plus vital au milieu d'origine⁴⁷.

47. Camille Richard et Robert Ayotte, *Île-aux-Coudres : 1728-1961 : étude démographique et occupationnelle*, p. 109-110.

Si les hommes se retrouvent déchirés entre deux milieux, les femmes, elles, semblent s'ancrer, face à ce nomadisme, encore plus fortement au territoire charlevoisien. Une forte majorité de femmes avec lesquelles nous sommes entretenues nous ont d'ailleurs dit qu'elles avaient eu l'occasion, au cours de leur vie, de déménager et de mettre fin aux migrations périodiques du mari, mais elles ont préféré y renoncer. C'est cette même logique qu'a retrouvée Julie Goodson-Lawes chez les femmes mexicaines, qui refusaient très souvent de rejoindre leur mari aux États-Unis : la connaissance du milieu et de son fonctionnement, les dangers moins grands pour les enfants et l'ascendant qu'elles avaient acquis dans leur village, où elles devenaient reconnues comme des femmes et mères compétentes, participaient à les enraciner dans leur lieu d'origine⁴⁸. Dans Charlevoix, le discours des femmes est univoque : elles sont attachées à leur village, elles y sont bien et elles ne se verraient pas vivre ailleurs.

On s'trouvait bien ici, on était habitués, pis après ça, on avait notre routine. (Mme Chouinard)

MPB : Pis vous, est-ce que vous vous seriez vue vivre ailleurs que Saint-Joseph-de-la-Rive ?

J'vais dire honnêtement : non. Premièrement, je déteste la ville, eeh... moé, ça m'prend d'eau. Chu t'une fille d'eau, ça m'prend beaucoup d'eau. [...] Mais ici, là, c'est mon paradis. (Mme Pilote)

Mais moé, j'voulais pas laisser l'boute, hen. J'étais pas capable de laisser icitte, moé. (Mme Dufour)

Solange a dit "Armande, viens-t'en donc à Baie-Comeau avec nous autres". Aaah, j'dis "non, j'vas pas à Baie-Comeau, moé ! J'ai dit, j'reste icitte, chu ben".

MPB : Pourquoi vous vouliez pas aller à Baie-Comeau ?

Bah, j'connais pas parsonne, pis après ça, j'sais pas, c'était comme dans les roulettes [...]. J'aimais plus mon chez-nous

48. Julie Goodson-Lawes, *Feminine Authority and Migration: The Case of One Family from Mexico*, p. 288-289.

icitte que d'm'en aller ailleurs, j'voulais pas m'en aller ailleurs.
(Mme Desrochers)

Si Mme Desrochers se refusa à rejoindre son mari à Baie-Comeau, Mme Savard prit la décision opposée, se décidant à déménager dans la ville où son mari pouvait finalement avoir un pied à terre. Mais même les départs qui ont des airs permanents ne sont jamais tout à fait définitifs : les liens avec la région demeurent, que ce soit par la parenté qu'on y visite ou par des retours constants. Mme Savard, par exemple, revenait passer tous ses étés à Saint-Joseph-de-la-Rive et lorsque son mari prit sa retraite, tous deux se rétablirent pour de bon au village. Dans leur parcours, ce petit village de bord de mer fait figure de port d'attache, auquel ils reviennent constamment. C'est ce même tracé que suivit le marin Paul-Victor Lavoie et son épouse qui, après avoir vécu plusieurs années en divers endroits, revinrent s'établir définitivement à Petite-Rivière-Saint-François : « Quand on est natifs d'un endroit, c'est l'air qu'on a respiré en arrivant au monde. Après ça quand on est partis d'ici, on est partis avec le rêve de rev'nir. On est rev'nus⁴⁹. » Mme Boily, qui passa plusieurs étés à Montréal avec son mari débardeur, refusait pour sa part de s'y installer à l'année parce qu'« à Montréal, y'avait pas d'paix ». Si le tumulte de la ville empêchait d'avoir la « paix », il faut dire qu'au village, une autre sorte de paix était compromise, celle d'être à l'abri des regards. Mme Deschênes en souffrit particulièrement, elle qui dut s'exiler quelques années à Québec avec sa fille qui eut un enfant en dehors du sacrement du mariage. La peine était lourde, mais elle n'avait pas le choix :

Ça, ç'a été dur. Mais, j'ai resté avec elle à Québec, a l'a manqué de rien, on n'a eu ben soin, on l'aimait, on l'habillait, on y ramassait du bagage pour son p'tit bébé, on avait tout préparé un moïse, tout l'kit, là ! On la reniait pas, là ! Mais, j'étais bien, j'étais à Québec, personne me voyait. [...]

MPB : Pis est-ce que l'fait d'être dans une place plus p'tite, ç'a un impact sur c'que les gens pensent...

C'est parce que ben oui, ben oui, c'est c'que les gens, aussi, j'vas faire attention à parler, si j'parle, m'as faire attention à mes paroles,

49. Paul-Victor Lavoie, *Capsule 1 : Petite-Rivière-Saint-François*.

y vont dire “elle, a pas à parler”, là tsé. L'Isle-aux-Coudres... ça s'améliore, par exemple, la génération d'aujourd'hui est pas d'même, vraiment, là tsé. Y'auront pas l'temps de s'faire teindre, comme on dit, là, d'être teindus par c'te, c'te vie-là, c'te philosophie-là de parler des autres, pis de voir toute le monde juger toutes les personnes. Icitte, à l'île, c'tait terrible, hen.

Comme le rappelle Jean Cimon : « À l'île, le potinage et l'opinion publique constituent une police des mœurs très efficace. Pour faire du mal en paix, il faut sortir de l'île⁵⁰ ! » Néanmoins, « faire du mal » pouvait parfois prendre des acceptions très larges et engendrer l'exclusion douloureuse de ceux qui n'avaient pas su demeurer dans le cadre restrictif de la moralité. Néanmoins, bien que Mme Deschênes ait expérimenté péniblement les désavantages d'un village tissé serré, elle en reconnaissait aussi les bienfaits et ne pouvait se résoudre à quitter l'île pour de bon ; elle la regagna après quelques années. Tout cela agit comme si le village d'origine avait un fort pouvoir attractif, qui fait en sorte qu'on y revient toujours et qui semble en bonne partie reposer sur l'importance de la famille qui y demeure. Si Mme Boivin n'est pas partie à Montréal rejoindre son mari, c'est surtout grâce à son père qui était toujours présent auprès d'elle : « C'est ça qui t'nait l'pieu. »

En définitive, les divers réseaux sociaux des femmes, et particulièrement la famille, sont ce qui les attache véritablement à leur communauté. Savoir qu'il y a toujours quelqu'un si on a besoin d'aide, de conseils ou tout simplement de parler paraît avoir une valeur inestimable pour ces femmes qui luttent contre la solitude engendrée par l'absence maritale. C'est aussi ce qu'avait remarqué Mark Rosenfeld chez les femmes ontariennes qu'il avait étudiées : « Many wives of running-trades workers refused to move their families to northern Ontario when their husbands were sent there to work. [...] For many wives, a move to northern Ontario would mean the loss of an important family-support network⁵¹. » En fin de compte, les femmes risqueraient probablement d'être beaucoup plus isolées si elles s'en allaient vivre en ville, loin de tous ceux qu'elles

50. Jean Cimon, *Une isle d'adon* [...], *op. cit.*, p. 158.

51. Mark Rosenfeld, « *It Was a Hard Life* » : *Class and Gender in the Work and Family Rhythms of a Railway Town, 1920-1950*, p. 252-253.

connaissent, qu'en demeurant dans leur village, leur mari en moins. Même si elle a vu plusieurs personnes de sa communauté partir pour Montréal, il n'était pas question pour Mme Ouellet de faire de même :

Nous autres, on aimait mieux rester icitte.

MPB: Pourquoi ?

Ben pourquoi, c'était notre village, pis c'était nos parents qui étaient là. [...] d'abord quand on connaît pas beaucoup l'monde, on est pas pour sortir dehors pis crier au monsieur "v'nez donc faire un tour". (rires) Hen, quand nos maris travaillaient, on était tu seules toute la journée, hen ! Ça fait, moi j'aimais mieux icitte.

De fait, les femmes savent bien que même si leur mari n'avait plus à s'exiler pour son travail, celui-ci ne serait pas pour autant toujours présent, à l'image de Mme Bouchard qui, lorsque son mari cessa de naviguer pour démarrer une entreprise en construction dans Charlevoix, ne le voyait guère davantage, celui-ci venant pour « dormir pis manger », tant il « était toujours pris, pris, pris ». La fin de l'exil du mari ne voulait donc pas toujours dire la fin de l'ennui. Si les femmes ne voulaient pas quitter leur terre d'origine, c'est donc parce qu'elles savaient que c'était là qu'elles trouvaient une présence constante et bienveillante, qui pouvait prendre la forme tantôt d'une sœur, tantôt d'un cousin, tantôt d'un voisin. Lorsqu'en fin d'entretien Mme Simard, pour qui l'absence maritale fut une expérience passablement éprouvante, compara sa vie à celle de sa sœur, qui vécut à Montréal avec son mari qui y travaillait comme débardeur, elle reconnut que sa vie n'avait pas été si malheureuse au vu de celle de sa sœur : bien que le mari de sa sœur rentrât tous les soirs – et d'ailleurs pas toujours dans un état éclatant, les bars de la grande ville et la pression des pairs exerçant leur attraction – celle-ci ne disposait pas d'un entourage qui puisse la soutenir, par exemple en gardant ses enfants, et se voyait ainsi confinée dans sa maison, à attendre, paradoxalement, elle aussi avec angoisse le retour du mari. Faire partie d'un village où les liens sont aussi forts qu'étendus participe à l'enracinement communautaire des femmes, qui ont toujours une personne de confiance sur qui compter et un lieu où une simple promenade nie leur isolement. Dans ces villages de parents, on ne peut jamais se sentir véritablement seul.

On est bien icitte à cause de t'ça : y va t'arriver que'que chose, c'est çartain qu't'as d'l'aide. Tsé, t'es t'en ville, tu connais pas l'voisin, t'oses pas, t'oses pas t'impliquer, tu sais pas à qui tu fais affaire ; ici, on sait à qui c'qu'on fait affaire. Mais d'toute façon, dans paroisse, on est toute parents entre nous autres ! Ça fait qu'c'est facile de, de... c'est facile, hen ! (rires) Quand t'en as un qu'c't'un cousin, l'autre une cousine, l'autre une cousine, un autre c'est l'mononcle, la matante : on est toute parents ! Fait que tu sais à qui c'que tu fais affaire, y'a besoin, t'as pas peur de l'aider. (Mme Chouinard)

Vivre icitte, là, c'est pas comme vivre ailleurs. C't'un autre sorte de vie.

MPB : Pis en quoi est différente, cette vie-là ?

Ben la différence c'est que ben, prends yinque icitte là, tout l'monde arrête à chapelle : ben, si t'es déhors là, tout l'monde te parle ! Tsé, y'a pas, y'a pas d'passe-droit là, tout l'monde va t'parler, fait qu't'es ben accueillie, pis c'est parfait, moé vivre icitte. (Mme Lapointe)

Comme le rappelle Chantal Collard, la géographie du comté et l'apport réduit de nouvelles populations dans la région ont eu pour effet que « localement, ces communautés baignent dans l'apparentement » ; les nombreuses vagues d'émigration ont quant à elles eu « pour effet de resserrer l'apparentement de ceux qui restent⁵² ». Ainsi, tous sont en quelque sorte liés entre eux, tant et si bien qu'il est presque toujours possible de trouver une filiation avec un autre villageois, quand bien même elle remonterait à trois ou quatre générations. Charlevoix est l'exemple quasi parfait de cette prégnance sociale de la parenté dans la culture de la solidarité qu'avait théorisée Gérard Bouchard : « On en [la parenté] cause en toute circonstance. On établit les liens de celui-ci avec celui-là. On rappelle les prénoms des ancêtres comme on réciterait son identité. Se savoir d'une même filiation rapproche et unit les personnes, leur donne une sécurité. Et suffit à nourrir une conversation⁵³. » Ainsi, la parenté, qui se retrouve au cœur des réseaux des femmes, se dilate

52. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation* [...], *op. cit.*, p. 30.

53. Gérard Bouchard, *La dynamique communautaire* [...], *op. cit.*, p. 63.

jusqu'à représenter la communauté entière, ce qui a pour effet de lier fortement les femmes à leur village.

Les femmes nourrissent ainsi à l'égard de leur lieu d'origine un attachement sans équivoque, semblable à ce que Luc Bureau a défini comme le complexe d'appartenance, « c'est-à-dire le sentiment de faire partie d'un ensemble à nul autre pareil », généré, entre autres, par l'« habitude du milieu⁵⁴ ». Plusieurs femmes ont fait l'éloge de leur chez-soi, dans des termes qui ne laissent aucun doute quant à leurs allégeances. C'est un « coin d'paradis », un havre de « paix », où on est « ben ». Plusieurs auteurs ont relevé ce fort sentiment d'appartenance qui lie les Charlevoisiens à leur territoire : certains ont parlé de l'« instinct grégaire charlevoisien », qui fait en sorte que « les gens ne partent généralement que quand ils y sont réduits par la plus impérieuse nécessité⁵⁵ », alors que d'autres se sont intéressés à la « maritimité » des gens de l'île, expliquant que « l'air salin leur est indispensable » et que « les mouvements de la marée sont inscrits dans leur être⁵⁶ ». Dans Charlevoix, on paraît littéralement pétri par le territoire, qui en vient à définir l'identité de ses habitants et conditionner leurs mouvements. Cette appartenance se module d'ailleurs en fonction de la zone habitée : la « maritimité » est propre aux insulaires et, à la rigueur, aux habitants des milieux côtiers, mais elle ne signifie que très peu pour ceux qui vivent dans l'arrière-pays, qui développent un lien beaucoup plus prégnant avec les étendues boisées qui les entourent. Ce n'est ainsi pas anodin si Mme Pilote justifie son attachement à Saint-Joseph-de-la-Rive du fait qu'elle est une « fille d'eau » : sans doute que pour elle, vivre dans un environnement montagneux comme Saint-Hilarion serait aussi peu satisfaisant que de vivre en ville. L'attachement au territoire est ainsi localisé et se morcelle, suivant les variations géographiques. Comme le rappelle Luc Bureau, si l'isolement relatif de Charlevoix a eu pour effet de donner l'impression aux habitants de la région de vivre dans un lieu unique et distinct, auquel ils affichent fièrement leur appartenance, il n'en reste pas moins que cette identité

54. Luc Bureau, *Rôle des facteurs culturels dans la perception des paysages*, op. cit., p. 48.

55. François-Albert Angers, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles, comté municipal de Charlevoix*, p. 14.

56. Donald Dufour et Lyse Richer, *L'Isle-aux-Coudres : le fleuve dans la peau*, p. 17.

régionale cache une fragmentation importante sur le plan intrarégional, alors qu'« indifférence, rivalité, esprit de clocher » marquent les relations, faisant de Charlevoix non « pas une région, mais un essaim de petites entités se portant mutuellement ombrage⁵⁷ ». Autant on peut remarquer le sentiment d'appartenance des Charlevoisiens à leur région, autant on peut aussi noter le fractionnement interne qui le nuance. La région est traversée de divisions géographiques qui deviennent sociales : le micro-espace dans lequel on vit agit comme un environnement rassurant alors même qu'il délimite des frontières par-delà lesquelles commence un nouveau milieu, dans lequel on ne se sent plus tant chez soi et où l'on considère avec détachement, voire déconsidération ceux qui y habitent, puisqu'ils ne relèvent pas du même clocher – à moins, bien sûr, que ce ne soit des parents. L'esprit de division peut même se faire sentir à l'intérieur d'un même village, notamment entre le centre du village et les rangs, qui peuvent parfois être très éloignés. Comme nous le précisons auparavant, la distance qui sépare les femmes vivant dans un rang de ceux qui n'y habitent pas suffit pour qu'elles tissent fort peu de liens avec ces derniers. Considérant que dans certains rangs on peut presque reconstituer un arbre généalogique tant tous ses habitants sont apparentés, on trouve là les ingrédients nécessaires pour faire du rang un microespace identitaire, qui se définit en opposition à l'extérieur. Chantal Collard avait elle aussi remarqué « [c]ette double facette de l'habitant, à la fois communautaire et résolument individualiste », qui fait en sorte que bien que les Charlevoisiens soient très attachés à leur communauté, celle-ci est aussi pour eux un espace de différenciation, où se profilent plusieurs délimitations : entre le village et les rangs, entre les diverses « zones de solidarité étroite centrées sur les chapelles et les écoles de rang », mais aussi « entre le monde des femmes et celui des hommes⁵⁸ ». Et avec le phénomène des migrations saisonnières masculines, la division ne peut être plus marquée. De fait, il semble que dans ce territoire marqué par les appartenances complexes et la mobilité des hommes, les femmes sont le ciment social. Elles sont les gardiennes des réseaux parentéaires, du foyer et des traditions, et constituent le lien vital entre leur mari migrant

57. Luc Bureau, *Rôle des facteurs culturels dans la perception des paysages*, op. cit., p. 50-51.

58. Chantal Collard, *Une famille, un village, une nation* [...], op. cit., p. 65.

et le territoire. Elles sont la clé de voûte d'une structure sociale fondée sur l'apparement et l'amarre de leur époux parti au loin. Elles sont le cœur battant de ces communautés qu'on a appelées « paroisses de femmes ».

Ainsi, les femmes expérimentant les migrations saisonnières masculines sont au centre de réseaux de sociabilité qu'elles construisent et entretiennent. Elles sont pourtant partagées entre une nature individualiste, qui les pousse à ne pas rechercher systématiquement la compagnie des autres, et des liens très forts qui les unissent à leur famille. Par les associations dans lesquelles une majorité d'entre elles s'implique, elles étendent leurs réseaux et leur influence. Finalement, elles deviennent si attachées à leur milieu qu'il est le plus souvent impensable pour elles de quitter leur lieu d'origine, où parenté et paysage agissent comme des racines qui les relient au sol charlevoisien.

CONCLUSION

Pour compenser l'absence du mari, les femmes bénéficient d'un solide réseau de soutien, composé essentiellement de leur famille. Elles y trouvent aide et réconfort pour les besoins courants ou temporaires. Leurs proches féminines occupent une place de premier plan dans ce réseau : ce sont elles qui sont le plus souvent sollicitées, des tâches ménagères aux accouchements, tandis que les proches masculins vont plus souvent fournir une aide ponctuelle, en remplacement du mari. L'aide qu'apporte la famille, mais aussi parfois les voisins ou les amis, s'inscrit dans un système d'entraide globalisé à toute la communauté : dans ces petits villages, on peut être assuré d'avoir toujours quelqu'un pour nous assister au besoin. Ainsi, chacun se voit aidé et aide en retour, dans une longue chaîne de solidarité qui ne laisse personne dépourvu. Toutefois, bien que les femmes disposent d'un soutien presque inconditionnel, elles se gardent bien d'y faire appel si cela ne s'avère pas véritablement nécessaire. En effet, ces femmes qui se sont habituées à se débrouiller seules ont pour la plupart développé un esprit d'indépendance qui conditionne l'aide qu'elles requièrent.

De la même façon, elles ne recherchent pas assidûment la compagnie d'autrui : elles sont bien souvent trop occupées pour ce faire et s'adonnent

peu au voisinage. Lorsqu'elles souhaitent socialiser, c'est encore la famille qui prend une place importante. Néanmoins, nous pouvons trouver une exception à la règle de la prégnance familiale dans les associations féminines, où il n'y a pas que des parents mais où les femmes aiment tout de même s'impliquer, car elles y trouvent, en plus d'un autre réseau de soutien et de partage, un lieu de distinction sociale. Que ce soit par leur implication dans les organismes communautaires ou par leur rôle de gardiennes de la parenté, avec laquelle elles entretiennent les liens, les femmes s'ancrent dans leur village et y jouent un rôle d'importance, mais subtil : elles n'ont pas tendance à s'activer sous les feux des projecteurs, mais sont un peu celles qui tirent les ficelles derrière le rideau, les ramifications de leur implication s'étendant le long des réseaux parentéaires et féminins. Il n'est ainsi pas étonnant que les femmes préfèrent rester dans leur village plutôt que de suivre leur mari dans ses migrations. Alors que tant d'hommes vont et viennent, les femmes, elles, restent.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Entre montagnes et fleuve évolue depuis plus de trois siècles une population que l'on a tantôt ignorée, tantôt regardée avec l'œil curieux du visiteur amusé. Charlevoix, mieux connue pour ses paysages que pour ses habitants, n'a que très peu suscité l'intérêt des chercheurs. Pourtant, la région, bien que peu peuplée, constitue un cadre d'analyse fascinant pour l'étude de phénomènes sociaux qui se déploient selon les agencements géographiques régionaux, variés et complexes, tout en étant circonscrits à l'intérieur d'une zone bien définie. Étudier Charlevoix, c'est donc d'abord et avant tout étudier un territoire, qui conditionne le vécu de ses habitants. C'est dans cette optique que nous avons abordé la question des migrations saisonnières masculines, intimement liée au territoire et à ses contraintes, et de ses répercussions sur les épouses de ces hommes qui s'éloignaient périodiquement pour le travail. Car si la population charlevoisienne a été peu étudiée, que dire des femmes qui la composent, invariablement reléguées au second plan d'une histoire qui a fait des hommes ses protagonistes ?

Absentes de l'unique synthèse historique régionale, mentionnées seulement dans les quelques études sociohistoriques portant sur la région, nous n'avions, à l'amorce de notre recherche, que très peu d'informations sur ces femmes et une expression, qui nous intrigua dès le départ et nous accompagna tout au long de notre processus, celle de « paroisses de femmes ». Les départs des hommes étaient-ils considérables au point de bouleverser complètement l'organisation de ces petites paroisses ? Soucieuse de jeter un peu de lumière sur cette question, nous partîmes à la recherche des histoires de ces femmes au mari bûcheron, marin ou débardeur ; pour nous les raconter, personne ne nous paraissait plus

approprié que les femmes elles-mêmes. Avec pour seuls indicateurs un nombre réduit de sources orales impliquant des Charlevoisiennes et quelques études effectuées ailleurs dans le monde sur le phénomène des migrations périodiques, nous entreprîmes de reconstituer, par les mots des femmes, ce que fut leur réalité, si particulière par l'état d'intermédialité dans lequel elle les plaçait, à mi-chemin entre le célibat et le mariage, entre l'« en dehors » et le « chez soi », entre l'absence et la présence.

Nous avons décidé d'appréhender leur monde par le concept d'espace, un espace à la fois géographique et social, qui nous permettrait dans un premier temps de mettre en place le cadre économique qui mettait les femmes dans cette situation, avant de nous intéresser plus particulièrement à la façon dont elle était gérée, sur le plan familial, pour enfin mieux comprendre, en adoptant une perspective plus large, comment ces femmes s'inscrivaient dans le tissu social de leur communauté.

L'espace économique charlevoisien en est d'abord un de contrastes, formés par les multiples variations géographiques qu'une intense activité sismique et un impact météoritique ont participé à façonner. Se sont ainsi créées trois zones géomorphologiques différentes : le plateau supérieur, le plateau intermédiaire et les basses terres, chacune divisée en nombre de petites zones séparées par une montagne, une rivière, un boisé. Dans Charlevoix, la nature s'offre ostensiblement au regard en même temps qu'elle se fait réservée quant à ses fruits. Car l'espace en est aussi un de contraintes, et pour tirer profit de ses ressources, mieux vaut s'armer de patience et d'ingéniosité. Ce fut le mot d'ordre pour les habitants de la région, dont seuls les plus tenaces parvinrent à se tailler un petit lot pour y (sur)vivre. Mais bientôt, l'espace vint à manquer et pour ceux qui ne faisaient pas partie de la minorité qui arrivait à subsister sur place, une alternative se présentait : partir, définitivement ou temporairement. Des centaines choisirent la première option ; d'autres, aussi nombreux, la seconde. Et c'est ainsi que Charlevoix se constitua comme un espace marqué par des allers-retours constants, comme si le fait de devoir partir rendait d'autant plus nécessaire le retour, fruit d'autant plus savoureux qu'on avait été privé trop longtemps de sa saveur.

En contrepoint de ces hommes vagabonds, il y avait leurs épouses, restées à la maison pour « tenir le fort ». Leur espace familial est marqué par une

succession d'absences et de présences, qu'elles ont dû apprendre à gérer. Déjà bien occupées par les tâches ménagères et le soin de leurs petits, elles devaient au surplus voir à ce que les tâches du mari soient accomplies. Celui-ci absent, elles devenaient les chefs de famille, devant prendre les décisions et faire figure d'autorité. Mais ces femmes n'étaient pas des veuves : le mari, tôt ou tard, revenait et aspirait à reprendre « sa place », ce qui n'était pas sans causer des frictions au sein du couple. La vie de femme de mari migrant en est une de constante adaptation, mais aussi d'amères déceptions, ballottée entre la tristesse des départs et l'angoisse de l'attente. Pourtant, les femmes semblent s'être fort peu confiées sur leurs misères, qu'elles ont souvent cachées sous une carapace de femme « capable », et qu'elles n'ont pu partager à leur mari qu'au compte-gouttes, entre une volonté de lui épargner un excès d'inquiétudes et une possibilité limitée d'entrer en communication avec lui, les migrations se déroulant bien souvent dans des lieux à peu près coupés du monde, que ce soit en mer ou dans les espaces reculés du Grand Nord. Mais cette vie ne recelait pas que des difficultés ; elle était aussi pour les femmes une source de réjouissance et d'assurance : alors même que le retour du mari créait un renouveau amoureux et familial, son absence laissait un espace d'affirmation pour les femmes, deux choses que ne pouvaient expérimenter avec la même intensité les femmes dont le mari travaillait au village. Au même titre que ce vécu n'était pas tout noir ou tout blanc, aussi nuancée fut la façon par laquelle répondirent les femmes qui y furent confrontées, entre résistance, abnégation et satisfaction.

Enfin, l'expérience de solitude maritale que vivaient ces femmes se trouvait à être compensée par celle de la solidarité qu'elles vivaient dans l'espace communautaire. Les femmes n'étaient jamais véritablement seules, en ce sens qu'elles disposaient d'un solide réseau de soutien, composé essentiellement de leur famille. Parents, beaux-parents, frères et sœurs formaient un glacis qui les empêchait de sombrer dans l'angoisse de l'esseulement et qui leur donnait le coup de pouce nécessaire pour mener à bien toutes leurs responsabilités. Occasionnellement, les femmes bénéficiaient également de l'aide de voisins ou d'amis, puisque dans ces petits villages, l'entraide formait la trame du tissu social. Pourtant, les femmes développèrent du fait de leur situation une autonomie qu'elles se reconnaissent pour la plupart, et elles ne firent appel à leurs réseaux

que lorsque nécessaire. Sans renoncer aux plaisirs des boucheries ou des parties de cartes, elles étaient bien chez elles, dans un foyer dont elles étaient devenues les expertes administratrices et qu'elles ne quittaient que pour laisser libre cours à leurs implications communautaires. Les Cercles de Fermières et autres associations, majoritairement composées exclusivement de femmes, devenaient en effet un espace de prolongement de leurs savoir-faire, où elles partageaient avec d'autres femmes tout en s'investissant dans la collectivité. Sans être ouvertement dépendantes de leur milieu, les femmes s'y connectèrent par tant de liens qu'elles s'y enracinèrent et firent des migrations un phénomène périodique et masculin.

Ainsi, en même temps que les migrations saisonnières masculines sont un phénomène structurant de l'espace charlevoisien, l'espace s'est inversement présenté, au cours de notre recherche, comme un élément structurant dans l'expérience de ces migrations, depuis les stratégies de subsistance qu'il impose jusqu'à la création des liens sociaux. Car bien que Charlevoix soit un espace présentant un certain degré d'unification, en ce qu'il astreint ses habitants à la même instabilité économique et aux mêmes types de stratégies, il est aussi un espace fondamentalement fragmentaire, comme si ses petites zones géographiques étaient devenues de petites zones sociales, comme si les montagnes, les rivières et les boisés avaient créé des barrières psychologiques qui génèrent, au sein d'une population qui n'a dans son histoire pas compté plus d'une trentaine de milliers d'âmes, un esprit de différenciation entre l'autre, qui habite le rang ou le village voisin, et soi. Dans cette région marquée par les migrations saisonnières masculines, l'espace semble aussi se scinder entre un monde d'hommes, marqué par la mobilité, et un monde de femmes, qui prend racine dans le territoire; deux mondes qui se rencontrent périodiquement, qui se croisent et s'éloignent, et parfois semblent mener une existence parallèle, donnant lieu à une certaine solitude des genres, une question qu'il serait intéressant d'explorer davantage.

Un peu de la même façon, les femmes que nous avons étudiées se retrouvent dans une situation ambivalente par rapport à leur milieu. D'une part, on ressent bien, dans leurs témoignages, l'esprit d'indépendance qui les habite, qu'elles ont construit à force de séparations douloureuses et d'imprévus déstabilisants, qui ont engendré chez elles une capacité au renoncement, voire un flegme qui leur a permis d'affronter les

tempêtes à venir. Cet esprit d'indépendance, chacune l'avait sans doute aussi un peu au fond d'elle, avant même de connaître l'absence maritale, et c'est possiblement ce qui a permis à ces femmes de supporter cette situation qui ne sied pas à toutes. Cependant, elles demeurent profondément attachées à leur milieu et aux réseaux qui en font partie : elles se situent elles-mêmes au cœur de ces réseaux principalement constitués de femmes, hébergeant la belle-mère, se faisant « relever » par la mère, allant visiter la sœur, donnant un coup de main à la voisine. Dans ce territoire à la fois uni et morcelé, elles se construisent une autonomie qui s'appuie sur un contrefort de solidarité, donnant à l'expression « complexe d'appartenance » tout son sens, celui-ci se définissant par antagonismes.

Enfin, il importe de revenir sur un dernier facteur qui fait sensiblement varier l'expérience de l'absence maritale, soit celui de l'époque. De fait, nous avons de prime abord divisé notre corpus d'enquêtées en deux cohortes, séparées entre elles par une série de transformations sociales. Il semble bien qu'au-delà de l'espace, il y ait aussi le temps qui change la réalité de ces femmes. Des plus âgées aux plus jeunes, plusieurs évolutions sont notables, d'abord en ce qui a trait au travail ménager, qui s'allège considérablement avec le temps et change ainsi la surcharge de travail domestique en un ennui qu'il faut combler par le travail salarié, un espace nouveau d'affirmation féminine qui ne se concrétise véritablement que pour les femmes de la seconde génération étudiée. Le changement s'effectue par ailleurs dans la manière dont est vécue l'absence du mari, les moyens de transport et de communication se multipliant et se perfectionnant, ce qui a pour effet de réduire le sentiment d'éloignement, tantôt par la voiture, qui permet les visites plus fréquentes, tantôt par la communication par satellite, qui rend joignables ceux qui n'auraient pu l'être auparavant.

Certes, les migrations saisonnières masculines ont structuré l'espace charlevoisien et elles l'ont fait sur la longue durée : il y a eu celles que nous nous sommes proposé d'étudier dans ce livre, celles datant d'avant 1940, que la rareté des sources ne nous a pas permis d'approfondir davantage, mais aussi celles d'après 1980, qui restent à mieux connaître. Car encore aujourd'hui, nombreux sont les hommes en Charlevoix qui migrent périodiquement pour le travail : des migrations qui ont bien sûr évolué avec le temps, qui n'ont plus la même forme ou la même durée, mais des

migrations qui ne sont au fond pas si différentes de celles de leurs aïeuls. Et donc, il y a encore de ces femmes pour composer avec le même rythme que celui auquel étaient confrontées leurs grands-mères, fait d'absence et de présence. Peut-être aujourd'hui ne pouvons-nous plus parler de « paroisses de femmes », les migrations étant à l'évidence moins massives, mais il y a certainement encore quelque chose d'un territoire marqué par la résilience et l'enracinement féminins.

BIBLIOGRAPHIE

Sources orales

17 entretiens réalisés entre juin et octobre 2016. Les participantes à l'enquête orale sont présentées à l'annexe 2.

Fonds Pierre Perrault (F1402 et P319) et Fonds Évelyne Poulain-Garceau (F1418), Archives de folklore et d'ethnologie de l'Université Laval.

Collection du Musée de la mémoire vivante.

Mémoire d'une époque, Institut québécois de recherche sur la culture (E54), Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Sources audiovisuelles

Lavoie, Paul-Victor, « Capsule 1 : Petite-Rivière-Saint-François », *Villes et villages de Charlevoix*, Le Charlevoisien, mis en ligne le 4 juillet 2013, 11 minutes, www.lecharlevoisien.com/villes-et-villages-de-charlevoix-capsule-1-petite-riviere-saint-francois, consulté le 22 décembre 2016.

Perrault, Pierre, *Les voitures d'eau*, Montréal, ONF, 1968, 110 minutes.

Tremblay, Alexis, « Capsule 10 : Isle-aux-Coudres », *Villes et villages de Charlevoix*, Le Charlevoisien, mis en ligne le 12 septembre 2013, 17 minutes, www.lecharlevoisien.com/villes-et-villages-de-charlevoix-capsule-11-isle-aux-coudres, consulté le 22 décembre 2016.

Monographies paroissiales

Anctil-Tremblay, Alain et Florentine Audet, *300 ans d'histoire: Les Éboulements (Charlevoix)*, Baie-Saint-Paul, A. Anctil-Tremblay, 1983.

Bouchard, Angèle G., *Album souvenir 150^e anniversaire Saint-Urbain, Charlevoix*, s. l., s. é., 1977.

Guérin, Rodrigue, *Saint-Tite-des-Caps, 1867-1967*, s. l., s. é., 1967.

St-Laurent, Paul et Lise Savard (dir.), *Saint-Joseph-de-la-Rive: regard sur son patrimoine*, Saint-Joseph-de-la-Rive, Comité touristique de Saint-Joseph-de-la-Rive, 1993.

Tremblay, Nérée, *Monographie de la paroisse de Saint-Hilarion*, Québec, Charrier & Dugal, 1948.

Statistiques

Statistique Canada, *Recensement de 1951*.

Girard, Chantal, « Un siècle de statistiques démographiques au Québec », *Institut de la statistique du Québec*, 81^e congrès de l'ACFAS, Québec, 7 mai 2013.

Autres sources écrites

Bellerive, Georges (dir.), *Les Éboulements et l'Île-aux-Coudres: souvenirs et impressions d'écrivains sur ces deux beaux endroits historiques*, Québec, Georges Bellerive, 193?.

Blanchard, Raoul, *L'Est du Canada français*, « Province de Québec », vol. 1, Montréal, Beauchemin, 1935.

Marius Barbeau, *Le pays des gourganes et Le chanteur aveugle*, textes présentés par Jean Des Gagniers, Ottawa, David, 2003.

Gauldrée-Boilleau, Charles-Henri-Philippe, « Paysan de Saint-Irénée », dans Pierre Savard (dir.), *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1968.

Gérin, Léon, *Le type économique et social des Canadiens: milieux agricoles de traditions françaises*, Montréal, Fides, 1948.

Kalm, Pehr, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, CLF, 1977.

Mailloux, Alexis, *Promenade autour de l'Île-aux-Coudres*, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, F. H. Proulx, 1880.

Mailloux, Alexis, *Histoire de l'Île-aux-Coudres: depuis son établissement jusqu'à nos jours avec ses traditions, ses légendes, ses coutumes*, Montréal, Burland-Desbarats, 1879.

Sciences sociales et histoire des femmes : synthèses et ouvrages théoriques

- Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992.
- Cuthbert Brandt, Gail, Naomi Black, Paula Bourne et Magda Fahrni, *Canadian Women : A History*, Toronto, Nelson Education, 2011.
- Paillé, Pierre, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2012.

Économie et monde rural

- Bouchard, Gérard, *Quelques arpents d'Amérique : population, économie, famille au Saguenay (1838-1971)*, Montréal, Boréal, 1996.
- Bouchard, Gérard, « La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19^e et 20^e siècles : construction d'un modèle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 40, n^o 1, 1986, p. 51-71.
- Girard, Camil et Gervais Tremblay, *Mémoires d'un village : Laterrière, Saguenay (1900-1960)*, Chicoutimi, GRH, 1992.
- Hardy, René et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie : la formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*, Montréal, Boréal Express, 1984.
- Néron, Julie et Camil Girard, « Vie quotidienne et rapport des genres : mutations des espaces privé et public », dans Camil Girard et Gervais Tremblay (dir.), *Le Grand-Brûlé : récits de vie et histoire d'un village au Québec : Laterrière, Saguenay, 1900-1960*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 55-76.
- Parent, Frédéric, *Un Québec invisible : enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015.
- Séguin, Normand, *La conquête du sol au 19^e siècle*, Québec, Boréal Express, 1977.

Études et synthèses sur Charlevoix

- Angers, François-Albert, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles, comté municipal de Charlevoix*, Québec, Ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce, 1942.

- Barry, Jean, *Aspects de la géographie du peuplement dans le comté de Charlevoix-Ouest*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1971.
- Brassard, Martin, « Histoire de Ville Baie-Saint-Paul », *Charlevoix*, n° 13, 1991.
- Bureau, Luc, *Rôle des facteurs culturels dans la perception des paysages*, Québec, Département de géographie, Université Laval, 1976.
- Cimon, Jean, *Une isle d'adon : monographie de l'Isle-aux-Coudres*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1947.
- Conseil régional de développement de Québec, *Rapport de l'opération-consultation pour la Mission Technique d'Aménagement de Charlevoix (O.P.D.Q.)*, La Malbaie, Le Conseil, 1974.
- Des Gagniers, Jean, *Charlevoix, pays enchanté*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1994.
- Desgagnés, Michel, *Le cabotage, les goélettes et la construction navale dans le comté de Charlevoix*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1975.
- Du Berger, Jean, Yvan Fortier et Robert Bouthillier, *Éléments d'une ethnographie de Charlevoix*, Québec, Département de géographie, Université Laval, 1976.
- Dubé, Philippe, *Deux cents ans de villégiature dans Charlevoix : l'histoire du pays visité*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1986.
- Dufour, Donald et Lyse Richer, *L'Isle-aux-Coudres : le fleuve dans la peau*, Québec, GID, 2014.
- Gagnon, Jean-Philippe, *Rites et croyances de la naissance à Charlevoix*, Montréal, Leméac, 1979.
- Gauthier, Serge, *Regards croisés de l'autre à soi : 30 ans d'histoire régionale dans Charlevoix, 1984-2014*, La Malbaie, Charlevoix, 2014.
- Gauthier, Serge, *Un Québec folklorique : essais sur la folklorisation tranquille de Charlevoix et du Québec*, Québec, Éditions du Québécois, 2008.
- Gendreau, Andrée, *Charlevoix, terre d'origine, lieu de l'autre*, thèse de doctorat, Université Laval, 1982.
- Martin, Yves, « L'Île-aux-Coudres : population et économie », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 2, n° 2, 1957, p. 167-195.
- Perron, Normand, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix, 1850-1950*, thèse de doctorat, Université Laval, 2002.

- Perron, Normand et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2000.
- Raveneau, Jean, « Analyse morphologique, classification et protection des paysages: le cas de Charlevoix », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 21, n^{os} 53-54, 1977, p. 135-186.
- Richard, Camille et Robert Ayotte, *Île-aux-Coudres: 1728-1961: étude démographique et occupationnelle*, Québec, Université Laval, 1964.
- Richard, Camille et Robert Ayotte, *Étude sociologique du comté de Charlevoix: premier rapport*, Québec, Centre de recherches en sociologie religieuse, Université Laval, 1963.
- Tremblay, Antoine, *Monographie sur la paroisse des Éboulements, comté de Charlevoix*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1944.
- Tremblay, Jean-Paul, *Les avatars d'un village côtier: la Petite-Rivière-St-François*, mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1971.
- Villeneuve, Lynda, « Paysage, mythe et territorialité: Charlevoix au XIX^e siècle », thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1998.

Migrations saisonnières masculines et mondes de femmes

- Abrams, Lynn, *Myth and Materiality in a Woman's World: Shetland, 1800-2000*, Manchester/New York, Manchester University Press, 2006.
- Benoit, Cecilia, « Mothering a Newfoundland Community: 1900-1940 », dans Katherine Arnup, Andrée Lévesque et Ruth Roach Pierson (dir.), *Delivering Motherhood: Maternal Ideologies and Practices in the 19th and 20th Centuries*, London, Routledge, 1990, p. 173-189.
- Bretell, Caroline, *Men Who Migrate, Women Who Wait: Population and History in a Portuguese Parish*, Princeton, Princeton University Press, 1986.
- Charpentier, Emmanuelle, « Femmes de "partis en voyage sur mer" en Bretagne au XVIII^e siècle », dans Emmanuelle Charpentier et Benoît Grenier (dir.), *Femmes face à l'absence, Bretagne et Québec (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Québec, Centre interuniversitaire d'études québécoises, 2015, p. 47-60.
- Cole, Sally, *Women of the Praia: Work and Lives in a Portuguese Coastal Community*, Princeton, Princeton University Press, 1991.
- English, Beth, « "I Have... a Lot of Work to Do": Cotton Mill Work and Women's Culture in Matoaca, Virginia, 1888-95 », *The Virginia Magazine of History and Biography*, vol. 114, n^o 3, 2006, p. 356-383.

- Fidler, Ceri-Anne, « The Impact of Migration upon Family Life and Gender Relations: The Case of South Asian Seafarers, c.1900–50 », *Women's History Review*, vol. 24, n° 3, 2015, p. 410-428.
- Forsyth, Craig, « Feast or Famine: Alternative Management Techniques among Periodic-Father Absence Single Career Families », *International Journal of Sociology of the Family*, vol. 17, n° 2, 1987, p. 183-195.
- Goodson-Lawes, Julie, « Feminine Authority and Migration: The Case of One Family from Mexico », *Urban Anthropology and Studies of Cultural Systems and World Economic Development*, vol. 22, n°s 3/4, 1993, p. 277-297.
- Grenier, Benoît, « “Sans exceptions ni réserve quelconques” : absence des hommes et pouvoir des femmes à Québec au XVIII^e siècle », dans Emmanuelle Charpentier et Benoît Grenier (dir.), *Femmes face à l'absence, Bretagne et Québec (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Québec, Centre interuniversitaire d'études québécoises, 2015, p. 29-37.
- Guichard-Claudic, Yvonne, *Éloignement conjugal et construction identitaire : le cas des femmes de marins*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1999.
- Khaled, Louhichi, « Migration and Women's Status: The Jordan Case », *International Migration*, vol. 33, n° 2, 1995, p. 235-250.
- Menjívar, Cecilia et Victor Agadjanian, « Men's Migration and Women's Lives: Views from Rural Armenia and Guatemala », *Social Science Quarterly*, vol. 88, n° 5, 2007, p. 1243-1262.
- Pribilsky, Jason, « “Aprendemos a convivir” : Conjugal Relations, Co-parenting, and Family Life among Ecuadorian Transnational Migrants in New York City and the Ecuadorian Andes », *Global Networks*, vol. 4, n° 3, 2004, p. 313-334.
- Rosenfeld, Mark, « “It Was a Hard Life” : Class and Gender in the Work and Family Rhythms of a Railway Town, 1920-1950 », dans Bettina Bradbury (dir.), *Canadian Family History: Selected Readings*, Toronto, Irwin Pub, 2000, p. 241-279.
- Salgado de Snyder, Velia Nelly, « Family Life Across the Border : Mexican Wives Left Behind », *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, vol. 15, n° 3, 1993, p. 391-401.
- Verdier, Yvonne, *Façons de dire, façons de faire: la laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.

Weinstein Bever, Sandra, « Migration and the Transformation of Gender Roles and Hierarchies in Yucatan », *Urban Anthropology and Studies of Cultural Systems and World Economic Development*, vol. 31, n° 2, 2002, p. 199-230.

Histoire de la famille et organisation sociale en milieu rural

Bouchard, Gérard, « La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n° 2, 2000, p. 183-217.

Bouchard, Gérard, « Through the meshes of patriarchy: The Male/Female Relationship in the Saguenay Peasant Society (1860-1930) », *The History of the Family*, vol. 4, n° 4, 1999, p. 397-425.

Collard, Chantal, *Une famille, un village, une nation: la parenté dans Charlevoix, 1900-1960*, Montréal, Boréal, 1999.

Fortin, Andrée, *Histoires de familles et de réseaux: la sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987.

Ghorayshi, Parvin, « The Indispensable Nature of Wives' Work for the Farm Family Enterprise », *The Canadian review of sociology and anthropology/La Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 26, n° 4, 1989, p. 571-595.

Gossage, Peter, « Au nom du père? Rethinking the History of Fatherhood in Quebec », *American Review of Canadian Studies*, vol. 44, n° 1, 2014, p. 49-67.

Neth, Mary, « Gender and the Family Labor System: Defining Work in the Rural Midwest », *Journal of Social History*, vol. 27, n° 3, 1994, p. 563-577.

Osterud, Grey, « Inheriting, Marrying, and Founding Farms: Women's Place on the Land », *Women History Review*, vol. 20, n° 2, 2011, p. 265-281.

Parent, Frédéric, « Des sociologues en campagne: sociographie de la différenciation sociale du Québec rural francophone », *Recherches sociographiques*, vol. 55, n° 2, 2014, p. 227-252.

Roberge, Andrée, « Réseaux d'échange et parenté inconsciente », *Anthropologie et sociétés*, vol. 9, n° 3, 1985, p. 5-31.

Segalen, Martine, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, 2010.

Mythe et figures féminines

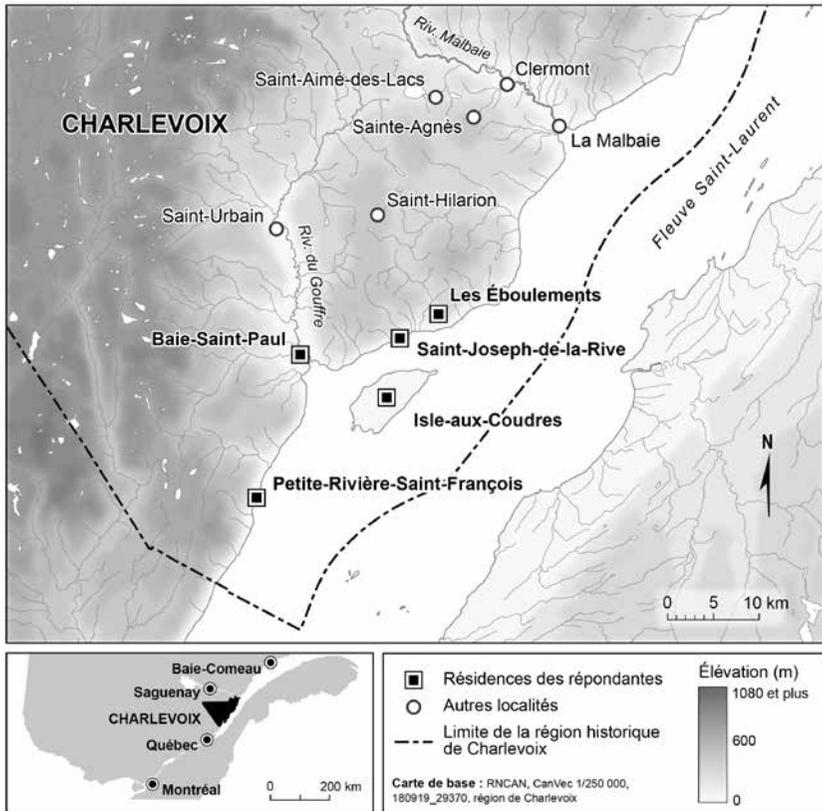
- Bouchard, Gérard, *Raison et déraison du mythe*, Montréal, Boréal, 2014.
- Caire, Hélène, *La petite histoire de Le temps d'une paix*, Montréal, Libre Expression, 1986.
- Demers, Frédéric, « Être et agir, ou la voi(e/x) de l'héroïne : réflexion sur l'identité d'Émilie, fille de Caleb Bordeleau », *Recherches sociographiques*, vol. 43, n° 3, 2002, p. 577-604.
- Gauthier, Serge, « Dames légendaires de Charlevoix », *Revue d'histoire de Charlevoix*, n° 66, 2010, p. 17-21.
- Gauthier, Serge, « Les représentations de Charlevoix à la télévision québécoise (1952-2010) : avant et après Le temps d'une paix », *Revue d'histoire de Charlevoix*, n° 65, 2010, p. 5-8.
- Lahaie, Christiane, « Le temps d'une paix : réalité historique ou mythe télévisuel? », *Québec français*, n° 101, 1996, p. 85-87.

Solidarités féminines

- Cohen, Yolande, *Femmes de parole : l'histoire des Cercles de fermières du Québec, 1915-1990*, Montréal, Le Jour, 1990.
- Cohen, Yolande, « Le déploiement géographique des cercles de fermières au Québec (1915-1949) », *Espace, populations, sociétés*, n° 1, 1989, p. 87-98.
- Cohen, Yolande, « Les Cercles de fermières : une contribution à la survie du monde rural », *Recherches sociographiques*, vol. 29, nos 2-3, 1988, p. 311-327.
- Cuthbert Brandt, Gail et Naomi Black, « "Il en faut un peu" : Farm Women and Feminism in Québec and France Since 1945 », *Journal of the Canadian Historical Association / Revue de la Société historique du Canada*, vol. 1, n° 1, 1990, p. 73-96.
- Dumont, Micheline, « La parole des femmes : les revues féminines, 1938-1968 », dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir.), *Idéologies au Canada français, 1940-1976*, tome II : *Les mouvements sociaux, les syndicats*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1981, p. 5-45.

ANNEXE 1

CARTE 1 Carte de la région de Charlevoix



Source : Conçue par Mme Andrée Héroux

ANNEXE 2

PROFIL SOCIODÉMOGRAPHIQUE DES PARTICIPANTES

Corpus principal : femmes ayant vécu les migrations saisonnières du mari

Nom de l'interviewée	Année de naissance	Lieu(x) de résidence	Année du mariage	Nombre d'enfants	Degré de scolarité	Occupation(s)
Mme Ouellet	1925	Saint-Joseph-de-la-Rive	1945	4	4 ^e année	Ménagère; emploi dans un magasin après le décès du mari
Mme Harvey	1926	Isle-aux-Coudres	1950	7	7 ^e année	Ménagère; couturière; organiste; emploi dans un magasin
Mme Lapointe	1927	Isle-aux-Coudres	1949	5	4 ^e année	Releveuse à l'adolescence; ménagère; emplois dans des hôtels et restaurants; cuisinière sur des bateaux
Mme Boily	1927	Isle-aux-Coudres	1947	4	5 ^e année	Ménagère; tisserande; pensionnaires
Mme Boivin	1929	Les Éboulements	1957	6	7 ^e année	Ménagère
Mme Deschênes	1930	Isle-aux-Coudres	1958	3	8 ^e année en partie	Emplois dans un sanatorium et une caisse avant le mariage; ménagère; pensionnaires
Mme Gagnon	1932	Baie-Saint-Paul	1952	10	9 ^e année en partie et cours du soir	Releveuse à l'adolescence; ménagère; fermière; propriétaire d'une cabane à sucre
Mme Dufour	1933	Les Éboulements	1952	4	5 ^e année	Ménagère; emploi dans un dépanneur

Nom de l'interviewée	Année de naissance	Lieu(x) de résidence	Année du mariage	Nombre d'enfants	Degré de scolarité	Occupation(s)
Mme Bouchard	1933	Isle-aux-Coudres	1953	4	9 ^e année	Emploi dans un bureau de poste avant le mariage; ménagère; couturière; propriétaire d'un gîte
Mme Simard	1934	Les Éboulements	1953	5	6 ^e année	Emploi dans un restaurant avant le mariage; ménagère; emploi dans une auberge
Mme Desrochers	1934	Baie-Saint-Paul	1956	2	5 ^e année	Emplois dans une congrégation religieuse et dans des hôtels avant le mariage; fermière
Mme Chouinard	1935	Petite-Rivière-Saint-François	1953	5	9 ^e année et cours du soir	Ménagère; emploi dans un magasin
Mme Savard	1946	Saint-Joseph-de-la-Rive; Baie-Comeau	1970	3	4 ^e secondaire	Emploi dans un hôtel avant le mariage; ménagère
Mme Pilote	1951	Saint-Joseph-de-la-Rive	1975	1	5 ^e secondaire et formations spécialisées	Emplois dans des hôtels et bars; cuisinière sur des bateaux; emploi dans une boulangerie; femme de ménage; propriétaire d'un centre de santé
Mme Tremblay	1954	Saint-Joseph-de-la-Rive	1974	2	11 ^e année et DEP	Emplois dans des restaurants et bars avant d'avoir des enfants; ménagère; emploi dans un musée

Corpus complémentaire: femmes dont la mère a vécu les migrations saisonnières du mari

Nom de l'interviewée	Âge	Lieu(x) de résidence	Degré de scolarité	Année du mariage de ses parents	Nombre d'enfants de sa mère	Occupation(s) de sa mère
Mme Labbé	73 ans	Saint-Hilarion ; Saint-Urbain ; Val-d'Or ; Baie-Saint-Paul	Universitaire (3 certificats)	1942	5	Ménagère ; cou- turière ; pension- naires ; emploi dans une buanderie d'hôpital après le décès du mari
Mme Gau- thier	71 ans	Les Éboulements	10 ^e année et formation spécialisée	1942	3	Ménagère

TYPES DE MIGRATION SAISONNIÈRE

Corpus principal: femmes ayant vécu les migrations saisonnières du mari

Nom de l'interviewée	Emploi(s) migratoire(s) du mari	Autres hommes dans la famille qui ont migré pour le travail	Durée dans la vie maritale	Fréquence et durée dans l'année
Mme Ouellet	Construction (hors de la région)	Oui	Environ 2 ou 3 ans	Départs de 1 à 3 mois quelques fois dans l'année
Mme Harvey	Navigation (goélettes)	Oui	Toute sa carrière	Absence environ d'avril à novembre, départs répétés de quelques semaines
Mme Lapointe	Navigation (goélettes)	Oui	8 ans (jusqu'au décès du mari)	Absence environ de mai à octobre, départs répétés de quelques semaines
Mme Boily	Débardeur à Montréal	Oui	15 à 20 ans	Absence toute l'année sauf l'hiver, premières années départs de plusieurs mois, puis passent l'été ensemble à Montréal

Nom de l'interviewée	Emploi(s) migratoire(s) du mari	Autres hommes dans la famille qui ont migré pour le travail	Durée dans la vie maritale	Fréquence et durée dans l'année
Mme Boivin	Débardeur à Montréal	Oui	Toute sa carrière	Durant les premières années, absence toute l'année sauf l'hiver, puis années suivantes toute l'année, ponctuée de retours de quelques jours
Mme Deschênes	Navigation (cuisinier sur un remorqueur)	Oui	Toute sa carrière (31 ans)	Durant les premières années, absence toute l'année sauf l'hiver, puis années suivantes toute l'année, ponctuée de retours de quelques jours
Mme Gagnon	Réparateur de machinerie lourde à Baie-Comeau	Oui	Environ 5 à 10 ans	Quelques départs de quelques semaines pendant toute l'année
Mme Dufour	Voirie à Québec (construction de trottoirs)	Oui	Quelques années après le mariage jusqu'à la retraite	Absence toute l'année sauf l'hiver, départs lundi au vendredi, à l'occasion quelques semaines
Mme Bouchard	Navigation (goélettes) et chantiers forestiers (bûcheron)	Oui	Environ 6 ans	Absence en été et en hiver, départs d'au moins un mois
Mme Simard	Navigation (goélettes) et chantiers forestiers (bûcheron); voirie hors de la région (opérateur de machinerie lourde)	Oui	Environ 4 ans; reste de sa carrière	Absence environ de mai à février ponctuée de retours de quelques jours; absence toute l'année, départs lundi au vendredi
Mme Desrochers	Voirie à Baie-Comeau (opérateur de machinerie lourde)	Non	Presque toute sa carrière (25 ans)	Absence toute l'année sauf l'hiver, départs lundi au vendredi
Mme Chouinard	Chantiers forestiers (cuisinier et draveur); navigation (goélettes)	Oui	Presque toute sa carrière (environ 20 ans)	Absence toute l'année sauf l'hiver, départs de 2 semaines en cuisine, lundi au vendredi pour la drave; absence environ d'avril à novembre, départs répétés de quelques semaines
Mme Savard	Navigation (capitaine, destinations diverses)	Oui	7 ans	Les premières années, absence toute l'année sauf l'hiver, puis presque toute l'année ponctuée de quelques retours

Nom de l'interviewée	Emploi(s) migratoire(s) du mari	Autres hommes dans la famille qui ont migré pour le travail	Durée dans la vie maritale	Fréquence et durée dans l'année
Mme Pilote	Navigation (marin, destinations diverses)	Oui	Quelques années, arrêt de 12 ans, puis reprise jusqu'à la fin de la carrière	Absence environ d'avril à janvier, départs de trois mois ponctués de retours d'un mois
Mme Tremblay	Navigation (marin, Grand Nord)	Oui	Toute sa carrière (41 ans)	Absence toute l'année sauf l'hiver, départs de plusieurs mois

Corpus complémentaire : femmes dont la mère a vécu les migrations saisonnières du mari

Nom de l'interviewée	Emploi(s) migratoire(s) du père	Autres hommes dans la famille qui ont migré pour le travail	Durée dans la vie maritale	Fréquence et durée dans l'année
Mme Labbé	Grands chantiers partout au Québec (réparateur en mécanique diesel)	Non	Toute sa carrière	Absence durant toute l'année, départs de 2 ou 3 mois à 6 mois ponctués de retours de quelques semaines
Mme Gauthier	Débardeur à Montréal	Non	15 ans en fin de carrière	Absence toute l'année sauf l'hiver, départs de 4 ou 5 semaines ponctués de retours de quelques jours

A
U
T
O
U
R

D
E

L'
É
V
É
N
E
M
E
N
T



Dans cet ouvrage, il est question non pas des hommes qui partent, mais des femmes qui restent. S'appuyant sur la richesse des paroles de femmes qui ont vécu cette situation, l'autrice souhaite exposer les multiples déclinaisons des expériences féminines de l'absence maritale et ainsi mettre en lumière l'histoire de ces femmes jusqu'ici occultée. Fortes d'une autonomie qu'elles affermirent et affirmèrent, alors qu'elles devaient savoir se débrouiller seules, et soutenues par des réseaux de sociabilité très forts, où la famille occupait une place prépondérante, les femmes s'enracinèrent dans ce territoire de solitude, mais aussi de solidarité.

MARIE-PIER BOUCHARD est titulaire d'une maîtrise de l'Université Laval en histoire des femmes. Elle s'intéresse aux questions de genre en milieu rural et plus particulièrement à la capacité d'agir des femmes, appréhendée dans sa quotidienneté.

Photographies

Couverture avant : Four à pain et personnage à Saint-Siméon /
Herménégilde Lavoie, 1942. BAnQ Québec, E6, S7, SS1, P5959.

Couverture arrière : Le temps des foin à Baie-Saint-Paul /
Herménégilde Lavoie, 1941. BAnQ Québec, E6, S7, SS1, P1846.

Aussi en version numérique



Dirigée par Michel De Waele
et Martin Pâquet

